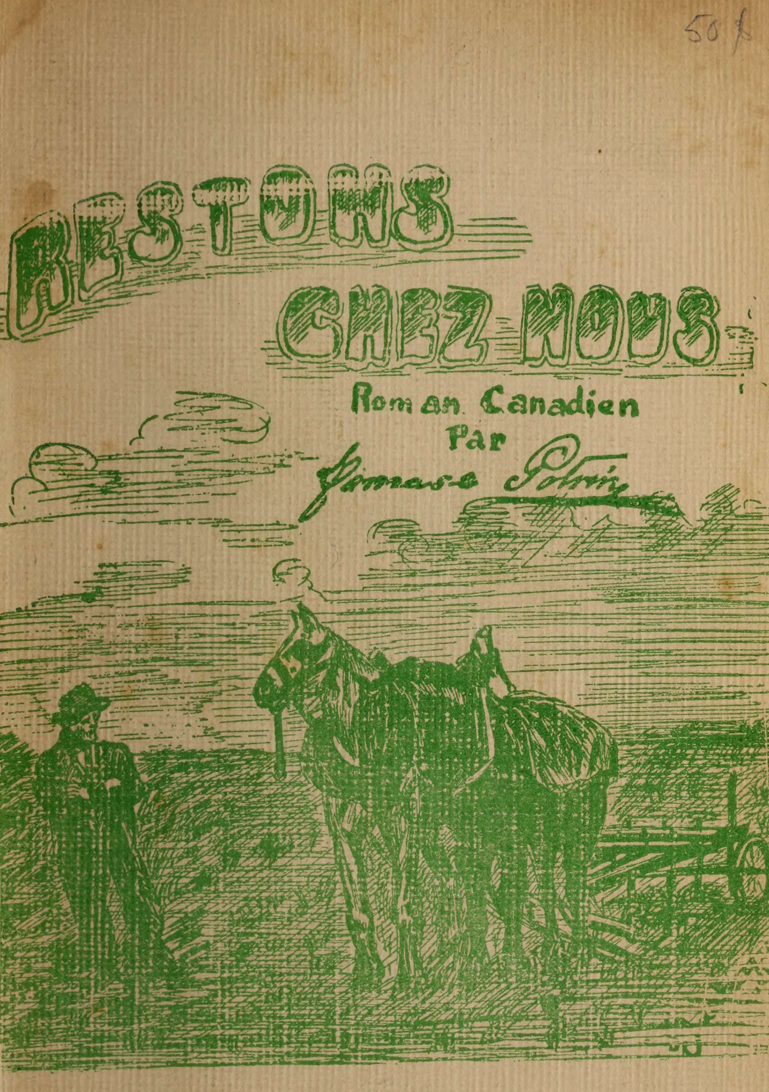


J. ALF. GUAY
LIBRAIRIE FRANÇAISE
QUEBEC

Restons Chez Nous !

ROMAN CANADIEN

PAR

DAMASE POTVIN

A M. le directeur de l'"Action Sociale"

Hommages de l'auteur

EDITEUR
J. ALF. GUAY,
LIBRAIRIE FRANÇAISE,
QUEBEC

F.X. Jules Dorion
ptre

Aux
Membres de l'Association
Catholique de la Jeunesse
Canadienne,
je dédie
amicalement ce livre.

IMPRIMERIE H. CHASSE

Restons Chez Nous!

Roman Canadien



I

UN clair matin de fin de septembre: c'est l'exorde d'un beau jour de prime automne, un de ces jours si limpides, si trompeurs dans leur joie ensoleillée.

Toute la campagne s'éveille dans l'aube naissante; une impression de commencement rose et de fraîche aurore se dégage de tout. Des buées légères montent en se disloquant dans un ciel immuablement bleu: elles disparaissent vite, car le soleil qui vient de surgir là-bas, du côté des Laurentides, les perce de ses lumineuses flèches........Et alors des caresses de lumière courent sur la prairie, des feux rougeâtres embrasent le champ de chaume, où les arbres de la forêt qui le bordent, allongent de grandes ombres jusqu'à la ferme, blanche et coquette, qui se dresse au bord de la route descendant au village.....Une légère brise vient de s'élever, qui monte à la cime des arbres dont elle fait trembler les feuilles

humides et secoue les perles de rosée qui scintillent à la pointe des herbes ; elle chante dans le feuillage et s'unit au chant d'un oiseau qui, la voix ensommeillée, murmure sur son rameau de sapin, quelque chose de très doux...

Mais ni la chanson de l'oiseau, ni celle de la brise dans les feuilles, ni même les notes de l'angelus du matin qui, là-bas, de l'autre côté du bois s'égrennent, légères et joyeuses dans la campagne ajourée, ne peuvent distraire ses pensées dans lesquelles il semble absorbé, un jeune homme de vingt ans, robuste, bien fait, qui, depuis près d'une heure, se tient debout, appuyé à l'une des fenêtres de la ferme qui donne sur le jardin. C'est en vain aussi que le parfum de la vieille terre, fraîchement remuée, *l'odor agri,* monte vers lui. Et pourtant, ces senteurs de la grande nature, dont l'ensemble est si pénétrant et si subtile, l'homme les reconnaît et s'y plonge tout entier.

Mais ce matin-là, notre jeune homme préférait s'absorber dans de noires méditations et toute cette féerie de la nature, tous les mille objets qui la composent l'invitaient en vain à prendre part au concert d'amour et de reconnaissance au Dieu bon, leur créateur.

Un autre objet eut cependant le don de captiver bientôt son attention. La porte de la ferme du voisin d'en face s'ouvrit, et il en vit

sortir une jeune femme encapuchonnée d'un tablier à carreaux bleus et qui portait deux seaux suspendus à chaque bras. Malgré son vêtement, il n'eut pas de peine à la reconnaître ; c'était la fille du voisin, le père François Morin, l'unique héritière de cette belle ferme. Pour lui donner un titre qui sonne mieux aux oreilles de notre jeune homme : c'était sa fiancée.

Elle avait dix-neuf ans et s'appelait Jeanne.

Après avoir traversé le jardin, en cueillant au passage un géranium qu'elle jeta aussitôt dans l'air avec toute l'insouciance d'un enfant, elle franchit la barrière et, légère, joyeuse, telle Perrette de Lafontaine, s'élança à travers la prairie en chantant à tue-tête :

Un canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant
Les pays étrangers.

Dix minutes de marche dans la rosée, au milieu des parfums et des chants d'oiseaux, et la jeune fille arriva à la lisière du bois où paissait un troupeau de huit vaches, belles et grasses, qui regardaient venir leur maîtresse de leurs gros yeux mélancoliques.

“ Bonjour Caillette, bonjour Rougette.... et toi, la Bleue ; il faut que vous me donniez beaucoup, beaucoup de lait, ce matin ; entendez-vous, tout plein mes seaux.......Brrr !

voilà l'hiver qui va bientôt nous arriver, les fromageries vont fermer leurs portes, et il nous faut retirer encore une bonne *paye*, une bonne.... Savez-vous bien que papa m'a promis, si la saison était bonne, qu'il m'achèterait, pour mes étrennes, un joli manteau de fourrure, bien doux et bien chaud; oh ! le joli manteau.... ce sera, en même temps, mon cadeau de noce, ou plutôt, de fiançailles, car nous devons nous marier, Paul et moi, au printemps seulement.... à moins qu'il ait encore l'idée de partir, ce grand bétat de Paul.... en a-t-il un air depuis quelque temps; seul, rêveur, taciturne, pas un sourire, lui si jovial jadis; jamais plus un de ces bons mots qui me faisaient tant rire..... Toujours ces idées de départ dans la tête; pauvre Paul, et c'est que je l'aime.... sûrement qu'il resterait toujours, toujours, s'il savait combien je l'aime !... Quant à mon manteau de fourrure, je ne le mettrai que le dimanche, quand il fera bien beau et que nous sortirons ensemble, Paul et moi.... mais s'il doit partir, lui, oh ! ce qu'il me fait souffrir ce Paul, avec ces idées-là......

Et pendant que la jeune fille monologuait de la sorte, ses mains allaient d'un trayon à l'autre, faisant jaillir à filets pressés, le lait blanc et crémeux dans le seau qui montait, montait...... Tandis que Caillette, Rougette

et la Bleue, qui se souciaient fort peu du futur manteau de fourrure, de Paul et de son prochain départ, qui auraient même préféré une touffe d'herbe fine et grasse, continuaient mélancoliquement de mâchonner leur éternelle chique.

Et Jeanne, plus triste, continua sa chanson:

Un jour, triste et pensif,
Assis aux bords des flots,
Au courant fugitif......
....

—" Il adressait ces mots", continua, derrière elle, une voix mâle et forte.

—Oh !....c'est toi Paul, tu m'as fait peur.

C'était Paul, on l'a deviné, le jeune homme qui révassait tout-à-l'heure à la fenêtre de la ferme. Il avait suivi avec émotion le manège de la vaillante fille, depuis sa sortie de la maison, et il n'avait pu résister à l'envie d'aller la rejoindre; cela lui remettrait les idées et dissiperait les fâcheux effets d'une nuit d'insomnie.

—Déjà à l'ouvrage, Jeanne, comme tu es matinale et vaillante !

—Il le faut bien; tiens, regarde: deux, quatre, six, huit.....huit vaches à traire, seule; et je n'ai qu'une toute petite demi-heure ....la voiture de la fromagerie va passer dans un instant; et, ce matin, c'est le grand Pierre qui passe, et, tu sais, le grand

Pierre, il ne lambine pas, ah ! non..... Et puis, en arrivant à la maison, le déjeuner à préparer au père et à Jules, que nous avons engagé pour l'automne, le ménage à faire, les poules à soigner, des confitures à faire cuire, des citrouilles à peler....ah ! c'est qu'il en coûte aux bras et aux jambes d'être maîtresse de maison ; la pauvre mère n'est pas mieux, mais pas mieux du tout ; et ce qu'elle souffre, maman, de me voir travailler ainsi, seule, sans pouvoir m'aider.... mais je la gronde très fort, de se tourmenter ainsi. D'ailleurs j'aime cela, je les aime, moi, ces durs travaux du dehors ; ça nous chasse les mauvaises idées, ça nous rend fortes, vigoureuses....on a toujours le temps de se reposer ; et puis, tu sais, quand on est fille de vieux colon, quand on est .....*colonne,* le travail est notre lot........ Mais comme tu es pâle !.....et tes yeux, encerclés de bleu, fiévreux ? Tiens, je parie que tu n'as pas dormi de la nuit...Pauvre ami,oh ! je dévine, va ; tes idées de départ t'ont repris ; tu veux encore nous quitter ; mais rien ne peut donc te retenir, mon Paul !.....

Dans ses minutes d'émotion, elle disait comme cela : mon Paul ; et lui, disait : ma petite Jeanne. Car ils s'aimaient depuis longtemps et sincèrement, mon Paul et ma petite Jeanne ; ils s'aimaient de toute la tendresse de leur âme ; ce n'était pas un caprice ; c'était un a-

mour, avec toutes ses délices, sans ses inquiétudes et ses jalousies.

—Oui, Jeanne, je dois vous quitter, c'est irrévocablement décidé; rien ne peut plus me retenir, rien....ni l'âge avancé de mon père, que je vais laisser seul, ni la faible santé de ma pauvre mère, ni même ton amour, ma Jeanne; c'est atroce, n'est-ce pas, ce que je te dis là ?.......Mais c'est irrésistible chez moi, ce départ. D'ailleurs, vois-tu, c'est pour notre bonheur à tous que je pars; nous sommes pauvres; et cette pauvreté me pèse..... Je gagnerai de l'argent, beaucoup d'argent et je reviendrai dans deux ans, dans trois ans; nous serons riches, nous nous marierons, et comme nous serons heureux ! J'achèterai une terre toute défrichée que je donnerai à ferme, car, tu le sais bien, je n'aime pas les travaux des champs, je ne peux m'y faire....j'aurai d'autres occupations; et toi, puisque tu aimes cela, tu prépareras le déjeuner, tu soigneras les poules, tu feras des confitures....ne vois-tu pas que j'ai raison de partir! Mais ne me parles plus de culture, à présent, je t'en prie; c'est un métier que j'abhorre; et, d'ailleurs, ce n'est pas un métier que celui dans lequel on ne peut réussir qu'à la condition de se priver de tout.......

—Mais que te manque-t-il donc, ici, mon pauvre ami, pour être heureux ? je ne vois

rien, vraiment, qui te fasse défaut. Tu travailles fort et ne fais pas la vie; il est tout naturel qu'un cultivateur doive toujours travailler plus que les autres et se donner moins d'agréments dans la vie.....Il y a des compensations, assurément; aucun souci, aucune inquiétude.....mais c'est le bonheur, ça! Si j'étais un homme, il me semble que je prendrais plaisir à ce travail, à cette économie, nécessaire partout, mais plus visible chez nous ....Connais-tu mon amie d'enfance, la femme du notaire? Elle n'est pas plus riche que nous, c'est connu; eh bien! je trouve tout naturel, qu'elle vive avec un certain bien-être; mais je trouverais extraordinaire que moi, fille de fermier, ayant précisément la même fortune, j'aie la prétention de vivre comme elle.

—Tu les aimes, toi, ces travaux, Jeanne; à moi,ils me répugnent et je n'en veux plus; je veux les fuir en m'en allant loin, bien loin, aux Etats-Unis où l'on gagne tant d'argent; et je reviendrai au pays ensuite, riche, *monsieur*....

—Beaux projets, que je te souhaite bien voir réaliser. Puisque ta résolution est bien prise et puisque tu reviendras, eh bien! ta petite fiancée aura le courage de t'attendre. J'aurai du chagrin de ce départ, de cette si longue absence. Mais je l'offrirai en sacrifice

pour que tu réussisses...Ton père sait-il ta résolution ?

—Non, mais il s'en doute.

—Je crois bien qu'il s'en doute; à voir ta figure d'enterrement depuis quelques jours, on peut se douter de tout, s'écria la jeune fille redevenue presque joyeuse..... Et ta mère ?

—Hier soir, reprit Paul, en prenant le souper, j'étais résolu à parler, à tout dire, et j'ai commencé par manifester mon mécontentement pour les labours d'automne, que nous commençons aujourd'hui même. Un silence lourd, pesant, a répondu seul à mes pédantes observations. Mon père m'a regardé longuement, tristement; ma mère est sortie immédiatement, et je sais bien qu'elle est allée pleurer dans sa chambre.......

—Et toutes ces larmes, à la seule pensée que tu puisses partir, ne t'arrêteront pas !... Ah ! mais....voici le grand Pierre déjà, vite, Paul...Monsieur l'Américain, allez-vous, au moins,avoir la galanterie de porter mes seaux?

Il était temps, le grand Pierre, qui n'attendait pas même depuis une minute, s'impatientait déjà "Eh ! là, vous autres, les jeunesses, arrivez donc ! A-t-on jamais vu !.... pendant que l'on se trémousse, que l'on peine et que l'on sue par tous les pores, les tourteraux roucoulent et se content fleurette......

Ah ! Dieu de Dieu, que not temps est loin, ce temps où j'ouvrions not terre à coups de hache, à coups de pioche.....qu'est-ce que j'serions donc devenu, grands saints du ciel ! s'il m'avait fallu perdre les belles matinées à faire l'amour avec Catherine ; la pauvre chère vieille, elle est partie pour un monde meilleur ; que Dieu la reçoive dans son saint paradis !.. C'était une maîtresse femme, la Catherine.... Mais, voyons, toi, flandrin, veux-tu bien te dépêcher de me vider ce lait dans le bidon !.. Dieu de Dieu ! voilà que j'attends ces jeunesses depuis une heure ; j'arriverai en retard, sûrement, et le lait sera perdu.....

—Mais ne vous fâchez donc pas, monsieur Pierre, hasarda la jeune fille, moitié sérieuse, moitié enjouée, devant la figure déconfite du bonhomme. Il n'y a pas même deux minutes que vous nous attendez.

—Deux minutes !....Dieu des saints !.... Une heure, que je vous dis, une heure ! Voyez-vous ça ? c'est gros comme le pouce, c'est encore *écourtichée* et ça veut en remontrer aux vieilles barbes ; ah ! not'temps, not'-temps !......y a pus d'enfants, non, y en a pus.....Hue, Fane......marche, mais marche donc !......

Et la lourde voiture s'éloigna, cahotant, avec un bruit de ferraille et dans le branle-bas des bidons entrechoqués....

II

JACQUES Pelletier, le père de Paul, était, il y a dix ans de l'époque où se passe notre récit, un des plus riches cultivateurs de la belle paroisse de la Malbaie. Descendant des anciens pionniers qui immigrèrent des vieilles provinces de France sur les bords du Saint-Laurent, il avait du sang de colon dans les veines; avant tout, il était agriculteur et appartenait à cette classe des amants de la terre, qu'ils travaillent toute leur vie, sur laquelle ils vivent heureux et espèrent mourir.....

Celui-là est heureux, en effet, qui n'a d'autre souci que de demander à la terre, les fruits qu'elle lui donne avec tant de prodigalité. Il est heureux au-delà de toute expression le cultivateur qui, le matin, à la première lueur du jour, quand le crépuscule s'est enfui, avec les vapeurs de la nuit, et

que la nature, la grande et poétique nature champêtre, se montre dans sa riche toilette du matin, s'en va, droit devant lui, en foulant l'herbe fraîche des champs, vers le lieu du labeur ; ou bien qui,le soir, quand la même nature, si animée le matin, se voile tout à coup d'un agreste mystère, regarde derrière lui le travail accompli, et rentre sous le toit rustique où l'attendent un essaim de petits enfants aux joues vermeilles, aux naives gaités, et une femme vive, souriante, à la démarche dégagée, qui lui demande : Es-tu fatigué, mon homme ?......

Héritier de la terre défrichée et colonisée par son vieux père, Jacques Pelletier, depuis qu'il en était le propriétaire, n'avait cessé de l'ensemencer, de la transformer et de l'embellir. Il était devenu bel et bien le roi de son domaine. Grâce à cette énergie et à cette forte dose de sens commun, dont jouissent pour la plupart, les fils de la terre et qui les font si pratiques en toutes choses, il finit par acquérir une honnête aisance, qu'il partagea avec sa femme et les trois enfants que Dieu lui avait donnés.......De ces trois enfants, deux, les deux aînés, lui furent enlevés par la mort, dans un âge où ils commençaient à l'aider un peu. Ce fut une de ses plus rudes épreuves, qu'il supporta, du reste, en bon chrétien.

Sur Paul reposèrent maintenant toutes ses espérances.

Lorsque les deux aînés vivaient encore, Paul, qui était très intelligent, avait été rémarqué par le curé de la paroisse qui conseilla fortement à son père de l'envoyer au séminaire où il ne manquerait certainement pas de se faire remarquer par ses talents. Le père céda assez facilement ; on espérait en faire un prêtre. Mais, à peine au séminaire, le malheureux Paul ne se fit remarquer que par son indiscipline et son amour effréné de la liberté. Finalement, après trois ans passés à courir les corridors, il revint au bercail et quitta la plume pour les mancherons de la charrue. Le père, à vrai dire, n'en fut que médiocrement fâché ; il avait besoin de tout l'aide possible.......

Nous l'avons dit, Jacques Pelletier était un colon dans toute la force du mot. Il avait soif, pour ainsi dire, de défricher et d'agrandir sa terre, même de fonder des villages, des paroisses, et il ne cessait de répéter à ceux qui voulaient l'entendre, aux jeunes gens surtout : " Sur les terres nouvelles est l'avenir de la jeunesse du pays. Eloignez-vous des anciennes paroisses où le sol est épuisé ; allez remuer dans nos cantons une terre neuve qui va rendre au centuple le prix de vos labeurs ; mais, pour l'amour de Dieu ! n'allez

pas affliger notre pays en donnant à l'étranger l'exhubérance de vos jeunes années ......Enfants, suivez la profession de vos pères; ne rougissez pas de mettre la main à la charrue. Cette profession est noble parcequ'elle est aussi ancienne que la créature. Rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus beau, rien n'est plus digne d'un homme libre. Elle suffit amplement aux besoins de notre vie. Toutes les autres professions, mes enfants, ne sont que secondaires; l'homme n'en aurait pas besoin s'il était toujours resté simple dans ses goûts, modéré dans ses habitudes, sage, juste et en paix avec lui-même. Honneur au paysan ! s'écriait-il avec enthousiasme, honneur au pionnier !"

Et, lorsque Jacques Pelletier jetait un coup d'œil sur la carte de son pays et qu'il mesurait l'étendue des terres incultes qui pouvaient, une fois défrichées, fournir l'aisance à des milliers de bras, il soupirait et se demandait pourquoi les gouvernements ne facilitaient pas davantage le défrichement du sol: "la colonisation de nos terres, disait-il, provoque une augmentation de la population; c'est à la fois favoriser l'immigration étrangère et retenir nos enfants au pays."

"Retenir nos enfants au pays !" il en revenait toujours là; comme tous ceux, d'ailleurs, qui aiment la terre, c'était son thème favori.

Pauvre père, aujourd'hui il lutte contre l'engouement de son temps ; demain, ce sera contre son fils, contre son cher Paul, qu'il sortira ses grands et solides arguments !....

Jacques Pelletier était donc parfaitement heureux en son vieux domaine de la Malbaie, au bord du grand fleuve. Mais, parfois, de sombres pensées, comme d'inquiétants pressentiments, venaient l'assaillir quand, le soir, assis sur le seuil de sa porte, il humait à pleins poumons l'air embaumé, après les rudes labeurs de la journée.

Ces pressentiments mentaient-ils ? Vraiment il faut croire que non, puisque, brusquement, il se fit une déchirure, cruelle, inoubliable, dans ce ciel si pur d'une existence si calme...

On était à la fin de septembre ; les foins étaient rentrés depuis longtemps et la moisson était finie. Un soir, sur le coup de minuit, alors qu'il faisait au dehors une de ces tempêtes de nord-est, si particulièrement redoutables et tristes sur les bords du Saint-Laurent, un voisin, qui revenait de veiller, se précipita dans la porte de la maison de Pelletier en criant le sinistre : : au feu ! En un instant, tout le monde qui dormait paisiblement, fut sur pied. Nous renonçons à décrire le scène de consternation qui suivit.

On ne sortit de la maison qu'avec les plus grandes difficultés, chacun emportant une piè-

ce de ménage à laquelle il tenait le plus.

Pour comble de malheur, comme le vent soufflait en bourrasques, une étincelle, échappée du foyer de l'incendie, tomba sur la grange, éloignée de quelques pas de la maison seulement et remplie de toute la moisson de la saison. Impossible de rien sauver sans eau et avec cette rage de vent.

Tout fut détruit: maison, grange, écurie, chevaux, porcs, bêtes à cornes et moutons. En une heure, l'œuvre de toute une génération de travailleurs venait de s'effrondrer....

Jacques Pelletier fut atterré par ce désastre subi, imprévu, auquel il n'aurait même jamais pensé. C'en était assez, vraiment. Tout à l'heure, riche cultivateur, il est obligé de demander aux voisins, à présent, l'hospitalité pour lui et sa famille.

Les paysans canadiens sont charitables et s'oublient volontiers pour secourir un frère dans la misère. Les voisins de Jacques Pelletier furent sublimes de dévouement et de charité. Dès le lendemain de l'incendie, ils dirent à Jacques: "Nous voici; nous allons t'aider à reconstruire ta maison et ta grange. Faisons une "corvée" et, dans quelques jours, tu seras logé comme auparavant."

C'est une vieille coutume de nos colons de s'entr'aider les uns les autres. Le colon est pauvre; quand une fois il a choisi son lot, il

songe, avant tout, à son abri, mais il est seul et il ne peut pas payer des ouvriers. Un peu d'aide le sauverait; il s'en va donc trouver les voisins, qui sont à deux ou trois milles, quelquefois, et il leur dit: "Je viens m'établir parmi vous, mais je n'ai rien; vous n'aviez rien non plus quand vous êtes arrivés. Il me faut une maison; venez m'aider à la construire." Et les voisins prennent rendez-vous, réunissent leurs forces et en quelques jours le "log house" est construit.

Jacques Pelletier sut gré à ses voisins de leur bon cœur, mais il refusa.

L'étonnement fut général. Il devint à son comble quand on apprit, quelques jours après, que Jacques venait de mettre sa terre en vente.

D'aucuns, les vieux, ne le crurent pas. Mais il fallut bien se rendre à l'évidence quand un jour on vit arriver Jacques accompagné du notaire du village et suivi d'un tiers qui devait être sans doute le nouveau propriétaire.

Les vieux routiniers de la terre, les voisins de Jacques Pelletier, qui ne connaissaient pas le pays au-delà de la ligne seigneuriale de leur paroisse, ne savaient trop quoi penser des agissements de leur vieil ami. Où allait-il, qu'allait-il faire ?.......

Mais Jacques Pelletier avait son idée. Depuis longtemps il caressait un rêve qu'il eût

bien voulu voir réaliser. Malgré le bonheur qu'il pouvait goûter sur sa terre toute faite, il rêvait d'ouvrir là-bas, dans la forêt, une autre terre qui serait le commencement d'un village, d'une paroisse et parfois dans son beau rêve, où son fils et lui jouaient de la cognée à qui mieux mieux, il voyait les feuillages tomber avec des branches sèches, les futaies se briser, et la forêt, refuge séculaire de myriades d'oiseaux et de bêtes sauvages, reculer, reculer comme par enchantement, devant sa persévérance de défricheur obstiné qui s'entête... Il se voit seul au milieu d'arbres géants, possesseurs antiques du sol, masse à la fois passive et vivante qui l'écrase et semble le défier.......Il commence l'énorme besogne et bientôt une échancrure se fait dans la masse feuillue, la lisière recule et il a gagné la bataille...

Le rêve de Jacques Pelletier menaçait de n'être toujours qu'un rêve, quand l'incendie, qui venait de le mettre quasi sur le chemin, lui et les siens, se chargea de le réaliser.

Et voilà pourquoi il ne désespéra pas, soutenu par les joyeuses éventualités qu'éveillaient en lui ses futurs projets....

Pelletier passa néanmoins l'hiver encore dans sa vieille paroisse, chez un voisin qui lui avait loué une rallonge de sa maison.... Et un beau matin du printemps suivant, après

avoir dûment fait ses adieux à tous les vieux copains de la paroisse, il partit avec sa femme et Paul. Ils emmenaient avec eux un cheval, une méchante charrette et le peu de ménage qu'ils avaient sauvé de l'incendie de l'automne précédent; en outre, détail important pour un colon, Pelletier avait, dans sa poche, bien pliés, de beaux billets de banques, prix de la pauvre terre paternelle qu'il ne reverrait peut-être jamais plus.

Où allait-il, Jacques Pelletier, fuyant ainsi, sans même se retourner, sa belle paroisse de la Malbaie ?...



III

DEUX siècles durant, le "Royaume du Saguenay", comme on appelait autrefois toute cette immense région qui forme aujourd'hui les magnifiques comtés de Chicoutimi, Saguenay et Lac St-Jean, avait été comme un livre fermé pour les populations canadiennes habitant les rives du Saint-Laurent... C'est qu'en ce temps-là, on se figurait le pays comme on se figure de nos jours les solitudes glacées du Labrador; dans les grands centres, on s'imaginait les habitants du Saguenay pour le moins comme des êtres étranges, à part; et si un Québecquois ou un Montréalais avait le courage d'entreprendre le voyage du Lac St-Jean ou du Saguenay, c'était presque un héros; il s'en fallait peu qu'on ne le félicitât, à son retour, d'avoir eu la chance d'échapper à de nombreux dangers et de revenir d'un si lointain et si redoutable pays.

On avait peut-être raison.

Car il n'y a pas encore bien longtemps, tout ce magnifique pays n'était qu'une contrée sauvage, couverte de mystérieuses forêts où, presque seuls, parmi les blancs, les missionnaires avaient osé pénétrer... Un pays de légendes que l'on se racontait avec terreur, le soir, à la veillée.

Alors, on appelait le beau Saguenay, le "Fleuve de la Mort"...... C'était une sombre rivière qui coulait dans un gouffre profond, taillé en pleines montagnes, au milieu de fantastiques rochers. Les premiers voyageurs blancs que Champlain y avait envoyés, la remontèrent avec des frémissements et une sorte d'épouvante. Et l'âme de nos superstitieux sauvages, accoutumés pourtant à ces délires de la nature, mais qui s'effrayaient souvent d'une roche, d'un arbre de forme un peu bizarre, s'emplit d'une soudaine terreur à la vue de ces entassements informes, de ces chaos immobilisés et de ces gigantesques crevasses. Ils sentirent sans doute passer la mort au-dessus de leur tête et se recommandèrent au manitou des voyageurs...

Certes il n'en est plus ainsi du "Fleuve de la Mort," du Saguenay, "the far famed Saguenay", que le touriste, de bien loin, vient contempler aujourd'hui.

Autrefois on se racontait avec effroi les

sombres et sublimes beautés de la rivière sans pareille; aujourd'hui, on vante à l'envie les belles paroisses sises sur ses bords, ses champs de blé ondulant à la brise et ses puissantes industries qui ont fait et font encore la richesse de ses habitants.......

C'est que tout a bien changé dans ces contrées depuis cette année 1837 où arriva, en ces forêts, un découvreur, disons un fondateur; un de ces hommes qu'attire invinciblement l'attrait de l'inconnu, pourvu qu'ils y trouvent de glorieuses difficultés à vaincre et du bien à faire à leur patrie.

Cette homme entreprenant et courageux se nommait Alexis Tremblay, dit Picoté, et venait de la Malbaie. Il arrivait au Saguenay dans l'intention d'explorer et d'exploiter les magnifiques forêts de pins qui devaient être la première moisson offerte aux défricheurs de ce pays.

Il ne nous appartient pas de faire, ici, l'histoire des premières années de la région du Saguenay. Disons que Tremblay, après son exploration, revint à la Malbaie et forma une société de 21 actionnaires que l'on appela la "Société des 21". Tous, en hommes courageux, quittèrent ensuite leur paroisse pour les forêts saguenayennes où ils devaient s'établir, vivre et mourir. Ajoutons que pendant plusieurs années, ils firent ce qu'on appelait la

"Pinière," puis, qu'ayant vendu leurs droits et leurs actions à de riches capitalistes anglais, ils se livrèrent exclusivement à la culture et firent de la colonisation. Tant et si bien que, dix ans après, deux belles paroisses, Saint-Alexis de la Grande-Baie et St-Alphonse de Bagotville, furent canoniquement érigées sur les bords de la Baie des Ha ! Ha !......

Chaque année, la population de ces deux paroisses s'augmentait de quelques nouveaux colons qui, abandonnant le sol appauvri des vieilles paroisses, venaient ici s'acheter un lot en bois debout et commençaient la fondation des belles fermes que nous voyons aujourd'hui.

Elle contient précisement une de ces familles de hardis pionniers, cette charrette qui cahote et s'avance péniblement, un beau jour de printemps, sur la méchante route de Saint-Urbain. Cette famille se compose du père, de la mère et d'un grand jeune homme...... Nous les avons reconnus : ce sont Jacques Pelletier, sa femme et Paul. Ils sont partis, la veille au matin, de la Malbaie et comptent arriver le soir dans le joli village de Bagotville où ils doivent prendre un lot, à une couple de milles plus loin.......

A-t-il ressenti une minute de regret, Jacques Pelletier, en quittant pour toujours les rivages de la Malbaie et en perdant de vue

le clocher de sa paroisse natale ? Nous ferions injure à son patriotisme solide et éclairé en répondant négativement.

Cela remue toujours un peu le coeur de quitter, sans espoir de retour, les vieilles demeures où l'on est né, où l'on a vécu : vieilles bicoques souvent que l'on se passe de génération en génération. Pauvres vieilles habitations, elles s'enrichissent pourtant à mesure des souvenirs des familles qui y ont passé ! Elles vivent, vieillissent avec leurs habitants. Souvent on y change une aile, on ajoute une fenêtre, un étage quelquefois. A ces embellissements s'ajoute la mémoire de leur auteur. Dans les débuts, cette maison était peut-être incommode et de pauvre mine ; elle l'est encore aujourd'hui, n'importe : c'est la maison de la famille, le toit paternel, la "vieille maison" où plutôt, la "maison de nos gens", comme on l'appelle chez nous.... Souvent, de nos jours, ces vieilles maisons paraissent dépaysées en face du spectacle de procédés nouveaux et de nouvelles modes de construction qui passent devant leur vieux visage ; mais elles sont d'un temps, à la campagne surtout, où chaque famille habitait une maison qui était "sa maison".... Aussi bien, dans cette vie simple et sans fièvre du paysan, tout semble participer à l'immutabilité de la vieille maison. Les meubles eux-mêmes ne se re-

nouvellent pas tous les ans; on tient autant comme souvenir que par économie à conserver les anciens...vieux témoins des misères et des joies du passé....

Oui, Jacques Pelletier et sa famille eurent une larme, amère même, pour tant de si chers et si vieux souvenirs, et, un moment, ils se sentirent tout tristes à la pensée qu'ils ne les verraient plus jamais.....

De plus, ils savent bien quels dangers ils courent pour l'avenir ; ils n'ignorent pas les privations et les fatigues de toutes sortes auxquelles ils vont être exposés; ils pressentent déjà les serrements de cœur de l'ennui et de l'isolement au fond de la forêt saguenayenne, loin des voisins peut-être. Mais cette perspective, peu souriante pourtant, les séduit et les attire davantage........Ils voient leurs travaux bientôt récompensés; et dans le mirage enchanteur de leurs vœux les plus ardents et de leurs plus chères espérances, ils saluent déjà avec allégresse une jolie ferme, semblable à celle qu'ils viennent de quitter.

L'avenir leur donna bien vite raison.......

Ne nous attardons pas à suivre toutes les luttes, à compter toutes les sueurs de l'ancien paroissien de la Malbaie aux prises avec le coin de la forêt qu'il avait acheté à son arrivée, dans la paroisse de Bagotville, et qui devait être plus tard "sa terre."

Dieu lui est témoin qu'il avait tapé dur pour l'ouvrir, cette terre.......

En arrivant, l'indispensable "log house" avait été construit à l'aide des voisins ; puis, armés d'une bonne hache, Jacques et Paul, s'étaient attaqué à la forêt......A la solitude primitive avait succédé la fiévreuse activité du déboisement. En peu d'années, ils firent le désert autour d'eux...Les bois silencieux reculaient et donnaient la place à des champs verdoyants. Pendant cinq ans, les arbres tombèrent, tombèrent:...on domptait la nature, on subjuguait les éléments, on aplanissait les obstacles ; puis, à mesure, on ensemensait, on transformait, on embellissait...

Bientôt le temps de l'humble "log house" est passé et son œuvre est faite...Le moment est arrivé où il n'est plus nécessaire et on l'abandonne, le pauvre témoin des premières luttes, des efforts héroiques. Il est immédiatement remplacé par une maison meilleure, régulièrement construite, avec des chambres, une cuisine, de bonnes fenêtres et même quelques ornements....

Bref ! dix ans après, c'est la petite ferme blanche et coquette, que nous avons vue au bord de la route, au commencement de ce récit, et à l'une des fenêtres de laquelle révassait, un beau matin de fin de septembre, un grand jeune homme pâle et triste.

IV

CAR il rêve encore, Paul, le grand jeune homme de la fenêtre ....Et que voit-il en ses rêves ?......Est-ce la vieille Malbaie, si pittoresque, si harmonieuse parfois en ses contrastes; est-ce l'ancienne "maison de chez nous," que le feu a si cruellement ravagée, il y a dix ans, et qui doit être rebâtie maintenant ?...Ressemble-t-elle à l'autre; au moins, lui a-t-on redonné cette couleur blanche qui la faisait si proprette, si gaie ?....Sont-ce encore les longs corridors du séminaire qu'il a arpentés si souvent, ces grandes salles nues où il s'est si follement ennuyé?...Oh! que tout cela est loin, que tout cela est bien loin ! Et comment se le rappellerait-il ?

Aussi, ce ne sont ni les corridors du séminaire, ni ses salles froides; ni la "maison de nos gens," ni même la vieille Malbaie que Paul

voit passer en ses rêves obsédants....

Non, ce sont plutôt de grandes routes poudreuses, qu'il parcourt, allègre et joyeux, puis, au bout, des villes bruyantes et grouillantes, aux mille et mille clochers, aux toits éclatants; des villes avec leurs bruits d'enfer, avec leurs faubourgs dangereux, leurs quartiers qui nous rendent muets d'admiration, leurs boulevards bordés d'arbres et de restaurants somptueux, leurs ruelles même, où l'on doit voir tant de choses curieuses et drôles; et il se sentait emporté à toute vitesse, vers ces inconnus...... La mer aussi, la vraie mer, tenait une bonne place dans les rêves fous de Paul. Alors qu'au collège, il lisait les "Aventures de la mer," n'avait-il pas rêvé de la traverser, cette grande fascinatrice ?........Pourquoi pas, une fois parti; qui pouvait l'arrêter ?.....Et c'était alors, dans sa pauvre imagination en délire,des visions folles de pays lointains que baignent des mers étranges.......La splendeur même de l'automne, dans son village des Laurentides, lui parlait de contrées mornes et lumineuses, de villes orientales, de plages inconnues, déserts de sables dorés......

Pauvre Paul ! ces germes de rêve, déposés au fond de son âme dès l'ombre originelle, puis, developpés ensuite au début de sa vie, par une instruction première, même inégale et incomplète, persistaient. croissaient en

étendue et en profondeur, malgré le milieu dépressif, malgré les ambiances simples et sans fièvre et tenaient une place cachée, prépondérante, dans l'homme aventureux qu'il allait, qu'il voulait devenir....

Il fallait qu'ils fussent bien domptés les deux grands bœufs roux que Paul conduisait d'une main si lâche, tandis que son esprit était si loin, si loin; autrement, l'ouvrage aurait été à recommencer, assurément........

Visions douces et terribles à la fois, elles le suivent partout, le hantent sans cesse; c'est une obsession, troublante, mais pleine de charmes pour lui. Le malheureux, au lieu de chasser, comme autant de mauvaises pensées, ces idées vagues d'inconnu qui troublent son bonheur, il les appelle, les fait naître. Aussi, elles le tiennent et ne le lâcheront plus....

La journée est close et le travail est fini; c'est le soir, et la nature se voile doucement d'un agreste mystère: les ombres s'étendent, elles croissent, et descendent des collines en longs sillons........Autrefois, à cette époque des labours d'automne, à la tombée de ces nuits tristes d'octobre, Paul, appuyé sur le dos de ses compagnons de travail, regardait derrière lui l'ouvrage accompli, puis il s'en retournait joyeux, en chantant.....aujourd'hui, il pousse un soupir de soulagement, quand il sent que la corvée est enfin terminée.

On rentre sous le toit.......Aux vives et pétillantes ardeurs des brindilles qui flamboient, la lumière, incertaine, s'épand dans le foyer, tandis que le fond du logis est dans l'ombre... La table est mise, la soupe fume et

Le pain doré sent bon comme la nappe blanche ;

tout le monde, excepté Paul, sourit au modeste banquet. Le contentement s'épanche à l'entour, partout, même au fond de l'étable, dans l'obscurité....il y a là de la paille froissée, un cliquetis de chaine et le bruit mât d'un pied lourd sur le pavé humide: les deux grands bœufs prennent aussi le repas du soir.....

Et quand le souper est fini, quand arrive l'heure des bonnes causeries en famille, Paul se retire près d'une fenêtre et continue ses rêves interrompus.......

Longtemps alors il laisse son regard plonger dans les profondeurs du ciel étoilé et, bien souvent, réveillé en sursaut, comme au sortir d'un mauvais rêve, il est tout ému et encore tremblant des étranges merveilles qu'il entrevoyait sans cesse......Quels étaient donc ces mondes inconnus que ces rêves persistants amenaient ainsi devant lui ? Etait-ce seulement une hallucination passagère ? Son imagination se faisait-elle la complice d'un mirage trompeur ? A certaines minutes il devenait soucieux ; et alors, son esprit, soudainement électrisé au contact de l'infini, acquérait-il

tout-à-coup quelque nouvelle èt mystérieuse puissance de devination ? entrevoyait-il quelques désillusions, quelques désespérances ?...

Pauvre Paul, pauvre enfant; pendant que son cœur sans expérience se livre ainsi désarmé aux plus enivrantes sensations, il ne sait pas que son père, sous prétexte de fatigue, vient de quitter la pièce, triste, bien triste, et que sa mère, sa pauvre mère, pleure silencieusement en un coin, cachée dans l'ombre que découpe le foyer....

Comment se fait-il donc, hélas ! qu'à peine arrivés à l'âge de l'adolescence, nous ayons hâte de nous dégager des liens qui nous attachent au foyer domestique pour errer, souvent en bohèmes, au centre de quelque ville lointaine, où, inconnus et délaissés, nous ne tardons pas à déplorer et notre jeunesse qui s'en va et le bonheur que nous ne connaissons plus ?....

Ce n'est qu'après une expérience amère que nous reconnaissons enfin que les jours les plus heureux, les plus tranquilles de la vie avaient été passés sous la tutelle de notre mère, sous le doux regard de celle que la misère nous apprend enfin à aimer comme elle le mérite.....Heureux est-on alors, si, après avoir goûté, comme le Dante, le "pain amer de l'étranger", l'on peut retourner à la demeure paternelle, certains d'y retrouver encore l'amour et la tendresse que le cœur d'une mère et ce-

lui d'un père peuvent, seuls, renfermer......

Que c'est triste pourtant une vie où il n'entre aucune voix sympathique; où nulle parole amie ne se fait entendre !.....Et ce n'est souvent que dans la tristesse et dans le malheur, que nous levons le cœur vers celle qui nous a bercés dans l'enfance et que nous l'appelons pour nous venir en aide....C'est en ces moments-là surtout que nous voyons ses larmes et que nous entendons ses gémissements. En ces tristes instants, même lorsque nous sommes parvenus à l'âge d'homme, nous la voyons encore, celle qui fut notre mère, pendant les terribles nuits, alors que le vent secoue à l'emporter le logis, nous la voyons, penchée sur notre berceau; nous nous rappelons que, réveillés en sursaut par les secousses de la rafale, nous l'avons bien souvent entrevue, aux pâles rayons de la lune, agenouillée et priant pour son pauvre petit gas qui, mon Dieu ! en ce temps-là, ne courait pas grand danger..... Notre mère, oh ! notre meilleur et notre plus doux souvenir !.......



V

PENDANT qu'elle voyait son Paul triste et découragé, que faisait Jeanne, la délicieuse fille du père François Morin, sa "fermière", comme il l'appelait ?

Elle travaillait toujours, ferme et dur, la vaillante fille. Mais, devant son impuissance à retenir son fiancé au milieu d'eux, à la seule pensée de son départ possible, et en songeant qu'elle pourrait rester seule, longtemps peut-être, elle devenait triste aussi, et perdait beaucoup de son humeur joyeuse......

Jeanne était la femme d'intérieur, la femme de bon sens par excellence. Il fallait que cette soif de voyages et d'inconnu dont brûlait Paul fut bien puissante pour persévérer devant Jeanne.

La jeune fille était née dans la maison qu'elle dirigeait aujourd'hui. Son père, immigré, lui

aussi, d'une des plus belles paroisses de Charlevoix, la Baie St-Paul, était arrivé à Bagotville un des premiers. Il n'avait, certes, pas volé la belle ferme qu'il habitait, non plus que cette terre qu'il cultivait avec amour. Dieu lui avait refusé la faveur d'un fils qui aurait pu l'aider dans ses durs travaux ; mais il s'en consolait quand il voyait sa "fermière" si vaillante, si intéressée ; il s'en consolait aujourd'hui surtout qu'il voyait Paul sur le point de partir ;....peut-être aurait-il fait comme lui, son fils, s'il en avait eu un.

On aimait bien Jeanne à la ferme, chez Jacques Pelletier aussi, où elle était considérée comme enfant de la maison ; et partout où son bon caractère, son humeur joyeuse et sa vaillance l'avaient fait connaître.

Nombreux étaient les jeunes gens, dans la paroisse, qui avaient cherché à accaparer les bonnes grâces de Jeanne. Mais devant sa préférence marquée pour Paul, devant l'amour constant de celui-ci, on avait reculé ; sans en rabattre cependant de l'estime et de l'amitié que l'on avait pour elle.......

Et Jeanne était digne en tous points de cette estime générale. Pourquoi donc les idées extravagantes de Paul ne capitulaient-elles pas devant cette grâce ingénue ?...c'était à n'y rien comprendre.

Semblable à ces nénuphars dont le calice

d'or, au-dessus de l'onde, se balance sans souci de la tempête, Jeanne, avec son bon sens et son âme forte, bien haut planait au-dessus de ces intelligences étroites de jeunes filles qui ont pour aliment une coquetterie pleine d'astuce et pour rosée des pleurs amers lorsque la vanité n'est pas suffisamment repue, ou l'orgueil satisfait.

Oh ! oui, elle, Jeanne, ferait une femme qui saurait égayer un foyer, dissiper le nuage qui se dessine à l'horizon, mettre un peu de joie sur un front sérieux, l'espoir dans un cœur brisé par les luttes de la vie...elle, saurait pleurer avec l'âme, sœur de la sienne, sourire à son bonheur, applaudir à ses succès, l'encourager dans ses échecs et dans ses déboires...Avec elle, le mari n'aurait plus songé qu'à son "home", délicieux. Que lui seraient, en effet, les clubs, les tavernes et les bouges, qui tuent si sûrement et si rapidement, chez l'homme qui s'y livre, l'amour du foyer, quand il saurait qu'il a près de lui l'une de ces femmes précieuses dont l'esprit et le cœur dévoué en font à la fois la compagne de ses travaux et la confidente de ses pensées.....

Quand on voit aujourd'hui la jeune fille si mal comprendre la beauté d'une vie intérieure, calme et tranquille, qu'elle n'entrevoit qu'à travers le prisme de la légèreté et d'une efflorescence ardente, on peut bien dire que Jeanne

était un trésor...

Et si tu pars, et si tu suis les pernicieux conseils de ta trompeuse imagination, Paul, tu le perdras ce trésor !... Pourquoi aller en chercher d'autres, imaginaires, à l'étranger, quand, sous ta main, sans te déranger, tu peux en posséder un, unique et précieux entre tous ?...

Ils s'aimaient depuis plusieurs années déjà, Paul et Jeanne. Quand Jacques Pelletier arriva à Bagotville, François Morin y était fixé depuis près de dix ans et Jeanne n'était qu'une bambine qui, toute la journée, suivait son père aux champs, courait partout, prairies et bois, à la cueillette des framboises et autres petits fruits sauvages, ou à la recherche des nids d'oiseaux...En arrivant, Paul s'était bien vite lié d'amitié avec cette enfant, à peu près de son âge, et si gracieuse et si gentille. A cette époque, le jeune fils de Jacques Pelletier était un mélange d'irréductible enfantillage, d'exhubérance physique et de simplicité rude. Et en le voyant aujourd'hui avec cette gravité de mauvais aloi, sa mère regrettait presque qu'il eût grandi...Pourquoi donc l'impossibilité de ce rêve puéril et doux—semblable à celui que font toutes les mères—de le conserver tel qu'il était alors : petit enfant aux yeux limpides et à la tête bouclée ?...Tant de difficultés allaient se lever bientôt autour de ce petit être indiscipliné et charmant qui prenait déjà des allures

d'homme, malgré l'extrême enfantillage de ses yeux...

Oh ! pourquoi est-ce donc tout de suite l'avenir ?...

Le soir, à l'heure où les chauves-souris commencent à sortir de leurs trous dans les vieux toits, Paul et Jeanne avaient joué bien souvent ensemble à des jeux innocents, pendant que les parents causaient et fumaient sur le seuil de la ferme et formaient mille projets pour l'avenir de ces deux chers enfants...

Tous les jours, quand Paul revenait des champs avec son père, il avait toujours quelques surprises à faire à sa petite voisine ; un jour, c'était un nid de rossignol, orné à l'intérieur de trois jolies boules bleues ; il s'en était donné de la peine pour attraper cette petite chose délicate qui se balançait à la cime d'un grand peuplier ; mais c'était pour Jeanne, et il n'y regardait pas de si près... Un autre jour, un "casseau" d'écorce rempli de grosses fraises rouges, ou un rayon de miel de taon trouvé sous une meule de foin, faisaient les frais de la surprise quotidienne...

En ce temps-là, certes, non, ce n'était pas encore de l'amour, ces attentions ingénues et délicates, mais ça ne devait pas tarder et cette camaraderie intime de l'enfance devait se changer bientôt en un sentiment plus solide et plus durable.

Plusieurs années se succédèrent ainsi, heureuses, sans nuage, pour nos deux braves familles de colons...

Jeanne n'est plus la bambine d'autrefois; elle est grande jeune fille maintenant et, dans le libre épanouissement de ses dix-neuf printemps, dans la pleine efflorescence de son âme, elle s'abandonne au seul bonheur de vivre, répandant autour d'elle, comme un astre, l'éclat inconscient de sa radieuse jeunesse et de sa pétillante gaieté.

Le temps était arrivé ou l'amitié de l'enfance devait faire place à l'amour du jeune homme et de la jeune fille. Tous deux, Paul et Jeanne, s'y abandonnèrent délicieusement, sans que même ni l'un ni l'autre, un seul instant, se fût englué dans les pipaux de la galanterie.

La tâche avait été douce et facile à Paul, Jeanne était jolie. Ses traits, sans avoir la noble régularité de la beauté, étaient gracieux dans leur mélange de douceur et de malice. Sans doute, elle n'avait pas cette beauté mignarde, ce teint vaporeux qui s'épanouit dans l'atmosphère artificielle et embaumée des salons; bien préférable est cette robuste beauté, ce visage frais et rose que seuls peuvent donner l'air et les travaux des champs...Avec cette âme d'enfant, insouciante de l'avenir, le présent suffit amplement à Jeanne et elle s'y abandonne rieuse et légère, heureuse. Fille de

fermier relativement pauvre, elle se plaît dans sa position et ne désire pas en sortir. Occupée tout le jour à une dure besogne, elle n'a pas le dangereux loisir de rêver, et quand, dans de rares circonstances, la folle du logis se met à faire des siennes, elle n'a pas grand peine à la ramener à la réalité. Et lorsqu'enfin l'amour est venu frapper à la porte de son cœur, elle ne s'en est pas émue outre mesure et n'a pas laissé errer son esprit dans le domaine de la chimère. Comme de cette humble classe de travailleurs où elle est née, elle conserve tous les instincts,tous les goûts,le seul roman qu'elle ébauche en ce moment est d'imaginer, à la place de la chaumière traditionnelle, un modeste logement, bien propre, où elle logera tranquillement son amour comme dans le seul nid qui lui convienne. Aussi, dans l'époux qu'elle a rêvé elle a cherché autre chose qu'un de ces jeunes "frappés" qui, trop souvent, dans les campagnes, essayent de jouer au dandy ce qui produit un effet désastreux, et elle a trouvé Paul.

Paul, en effet, pouvait devenir un mari modèle ; possédant toutes les fortes qualités des travailleurs de la terre : laborieux, sobre, pieux, il serait bon père et bon époux. L'amour rend sérieux et intéressé. Aussi, devant celui, profond et sincère, qu'il ressentait pour sa voisine, Paul devint très grave tout-à-coup. D'ailleurs il était trop intelligent pour confondre la

fougue de la jeunesse,les entrainements de la passion avec un amour pur et durable, il ne se faisait pas illusion sur le véritable état de son cœur à l'égard de Jeanne; il était bel et bien pris au piège de l'amour; et le sentiment qu'il éprouvait pour sa petite voisine était loin d'être le caprice d'un jour, la folie d'un moment, le songe d'une nuit dont on doit se réveiller au soleil....

Ils en étaient donc là tous deux, quand Paul, poussé par l'impitoyable démon de la curiosité et des voyages, et aussi, par amour encore pour Jeanne, comme il le disait d'ailleurs,—c'était sa seule raison sérieuse—résolut de partir, de voyager, de devenir riche, afin d'être plus heureux plus tard, après le retour...

Pauvre enfant,il croyait que le bonheur montait et baissait selon que l'on avait plus ou moins de pièces blanches et jaunes dans son gousset...D'abord, on avait cru à un caprice d'un moment qui s'en irait bientôt comme il était venu. Mais devant l'idée persistante de Paul,il fallut bien vite se rendre à l'évidence. Alors ce fut l'évanouissement des beaux et riants projets. Paul essaya par tous les moyens possibles d'atténuer le mauvais effet de sa résolution ; il eût beau dire qu'il ne partait pas sans espoir de retour, qu'il reviendrait bientôt et que son absence ne durerait tout au plus que deux ou trois ans; on n'en persistait pas

moins, autour de lui, à considérer comme écroulé tout l'échafaudage des chers projets. Pour Jeanne, malgré la bonne humeur qu'elle faisait voir quand même et bien qu'elle se berçât, devant Paul, de l'espoir de son prompt retour, c'était l'évanouissement de ses plus beaux rêves... Bientôt, oui, bientôt, hélas ! la réalité froide, ironique et moqueuse, viendra tinter son glas funèbre sur les débris de tous ses pauvres rêves anéantis....



VI

LES jours se suivaient, âpres et pareils, formant ces interminables semaines dont on profite si bien à la campagne où tout le monde se prépare à la rude saison de l'hiver... C'est l'époque des longues veillées qui commence, des soupers à la lampe, si appetissants et si pleins de gaieté dans la chaleur ambiante du foyer.

La vie de famille s'épanouit à l'aise durant ces mélancoliques soirées d'automne, dans l'attente des premières neiges... Tout est maintenant à l'ordre dans les champs, les écuries et les granges. Dans quelques jours on rentrera les bestiaux à l'étable où on va les bourrer, durant tout l'hiver, de bonne paille fraîche et dorée, qui sent bon. L'on commence à battre en grange les grains de la dernière moisson et, tout le jour, le bruit cadencé du fléau battant

l'aire coupe le grand silence de la campagne recueillie...

Qui n'a jamais assisté à ces scènes de la campagne, par un brumeux jour d'automne, ne sait pas ce que les choses les plus simples, les plus vulgaires en apparence, peuvent dégager de charme dans leur ensemble... Les rayons d'un tiède soleil tombent dans la cour de la ferme par-dessus les arbres rouges et dépouillés qui bordent les fossés. Sous le gazon tondu par les vaches et les moutons, picoté par les poules, la terre, imprégnée des pluies récentes, enfonce sous les pieds avec un bruit d'eau ; les arbustes à fruits du jardin, dépouillés de leurs feuilles, ne semblent plus que des fagots de branches qu'on a posés là, debout, sur le vert pâle de l'herbage. Tout est à l'abandon dans le pauvre jardin au sol jonché de fruits et de légumes gâtés, ratatinés et plissés par le froid et l'humidité, sentant la pourriture et le moisi, de détritus végétaux secs, de feuilles fanées, rougies, imprégnées d'eau et salies de terre... Autour de l'étable, quelques vaches courent les taches d'herbes, au milieu des flaques d'eau, et meuglent par moments vers la maison ; les volailles mettent un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, et grattent, remuent, caquettent, tandis qu'un vieux coq chante sans cesse, cherche des vers pour ses poules qu'il appelle d'un gloussement vif. Le

fermier qui fume ses terres, disperse vingt fois par jour la bruyante gent volatile, quand il arrive, assis, les jambes pendantes, sur son tombereau d'engrais... Le soir, tout bruit cesse, s'éteint, et la ferme et ses habitants entrent dans le calme des journées finissantes... Là-haut, dans le ciel, passent et repassent des tourbillons d'oiseaux, émigrant vers des pays plus cléments; à chaque tour de leur vol, ils lancent, en signe d'adieu, leurs cris, comme une fusée...

A cette époque de l'année, on rentre de bonne heure au foyer et l'on n'en sort plus de toute la soirée... puis ce sont les veillées d'automne si suaves dans leur simplicité et leur abandon.

Si le bonheur existe quelque part sur la terre, il est dans la vie de famille, dans l'amitié franche et cordiale des parents, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père et de sa mère, au milieu de ses enfants, de ses frères et de ses sœurs... La vie de famille, elle est si belle que, suivant une parole divine, elle est aimée de Dieu et des hommes; elle est si bonne que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons.... il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

Malheureusement, cette vie de famille périt parmi nous. On ne se plait plus à rester chez

soi. Quand ce n'est pas le père qui n'aime plus à se trouver au milieu de sa famille, c'est le fils qui a hâte d'arriver à ses dix-huit ou vingt ans pour s'échapper de la maison paternelle. Il ne se croit heureux et libre que lorsqu'il l'a quitté...

Il est dans la journée certain moment propre surtout à entretenir la vie de famille : c'est le soir. Il semble fait exprès pour les joies intimes du foyer, avec son repos, sa liberté de cœur et sa prière en commun sous l'œil du Père de la grande famille chrétienne.

Autrefois, Paul Pelletier accordait bien peu d'attention à tous ces détails de la ferme,détails coutumiers et sans beaucoup d'importance pour lui. Mais à présent qu'il est décidé de partir, bientôt, dans une couple de mois, tout prend un intérêt capital chez lui. Et pendant les heures du soir, malgré ses airs distraits et absents, malgré l'attraction du dehors qui le tourmente, une image nouvelle de chacune de ces choses banales se superpose en lui aux images anciennes ; une image plus solide que toutes les précédentes et qui, dans l'avenir, devait être plus chère et plus regrettée.. C'est ainsi que se gravent les traits de son père et de sa mère, qu'il aimait bien tous deux. Ah ! dans son cœur primesautier, inégal, oublieux parfois, ils auraient une place sûre et profonde à présent. Il les aimait avec

une tendre effusion, ses parents. S'il se faisait dûr avec eux, souvent, s'il leur faisait de la peine encore aujourd'hui, c'est qu'ils représentaient pour lui l'autorité contre laquelle son indiscipline, soudainement réveillée, le mettait en révolte.....Se gravait aussi au plus profond de son âme, la douce figure de sa bonne petite Jeanne; et de même tous les détails de la pauvre maison...

Dans la mémoire de Paul, toutes ces soirées et toutes ces choses s'imprimaient donc en lieu profond, allaient devenir souvenir capital...Certains moments qui, pourtant, semblent n'avoir rien de bien particulier, rien de plus ni de moins que tant d'autres restés inaperçus, demeurent pour nous comme d'inoubliables points de repère, au milieu des fuyantes durées...



VII

ON était au premier dimanche après la Toussaint. Il n'avait pas encore tombé un seul flocon de neige. Au dire des vieux, on ne se souvenait pas d'avoir joui d'un si splendide automne; aussi, croyait-on généralement que l'hiver serait rude et que la première neige, qui viendrait blanchir la terre, resterait. Elle ne devait pas tarder, disait-on partout, et l'on attendait de jour en jour la bordée de la Toussaint, qui n'avait vraiment pas l'air de vouloir tomber...

Dans l'après-midi, Paul, histoire de passer le temps, s'en était allé flaner sur la route en fumant sa pipe.

Le soleil d'arrière-automne égayait un brouillard blanc, volatil, mélancolique,qui s'étendait sur les plaines de terre brune et entourait plus densement le tronc de quelques

grands arbres qui dressaient, au milieu des champs, leur noir squelette sur le ciel gris rayé de vols de corbeaux.

De l'autre côté de la route, la forêt s'étendait et courait jusqu'à l'entrée du village; ici et à cette saison, elle est changeante et frémissante. Elle se prête pour Paul à tous les états de son cœur et de son esprit... Il y a quelques jours encore, elle avait des hâvres feuillus, majestueux; et aujourd'hui, à l'approche de l'hiver, cela s'écarte et plonge dans des abimes de pierres jaunes et de mousse séchée qui révèlent la dureté de cœur et le désarroi de pensées du mélancolique jeune homme qui longe le grand chemin en cet après-midi d'automne... Oh ! pourquoi ne règne-t-il plus en son âme ce calme, image de celui que réflète, d'autre part, le côté opposé de la route où la plaine s'étend, tranquille, nette, sans chaos !....

—Tiens, bonjour Paul ! mais te voilà donc poète à présent que tu arpentes la route d'un si grand air, la tête dans le ciel et les pieds dans la boue...Ah ! tiens, j'y pense, il faut que je me fende d'un deuxième sermon aujourd'hui; et tiens-toi ferme, mon petit Paul, tu vas en faire l'objet.... vraiment tu ne dois avoir la conscience bien tranquille d'exposer ainsi ton curé à attraper une extinction de voix...

A ces interpellations joyeuses, Paul, réveillé de ses rêves, se mit à rougir comme une jeune fille. Il venait de faire la rencontre qu'il redoutait entre toutes ; celle de son curé.

C'était en effet, le digne curé de Bagotville, l'abbé Perron, qui venait d'interpeller Paul. Profitant de ce dernier beau jour, il allait, à pied, visiter quelques malades dans le haut de la paroisse....

Dans les paroisses canadiennes, le curé, c'est le père de tous les habitants....C'est lui, d'abord, qui l'a fondée cette belle institution de la paroisse canadienne-française,qui devait être la raison de notre survivance et de notre multiplication, la condition de notre grandeur future, la cellule-mère où se formera une race d'un immense avenir. Ah ! nous devons gros à notre clergé canadien ; à tous ces prêtres et religieux, obscurs héros de la foi et de la civilisation.....

La pauvre petite colonie canadienne prospère et grandit, malgré les obstacles, sur les bords du Saint-Laurent, et, tandis que chaque âme canadienne ouvre dans sa solitude un inviolable sanctuaire à la nouvelle patrie ; tandis que les premiers hommes politiques de la jeune nation s'appliquent à défendre le pays et à développer ses forces ; tandis que le peuple, ce fonds inépuisable de l'humanité, s'en va, croissant de jour en jour, se sacrifiant obscu-

rément, sans connaître même la vertu de son sacrifice, le clergé, lui, accomplit silencieusement, son œuvre de paix et de régénération ...Plus tard, lorsque les colons du Saint-Laurent pleureront leur séparation d'avec la France, pour eux une mère; lorsque l'aristocratie même, qui présidait à la défense de la colonie, aura repassé la mer et les aura laissés seuls, en disant à leurs prêtres: "Désormais vous serez les nobles du pays", ils se serreront autour de ces chefs spirituels et leur diront à leur tour: "Vous êtes notre roi et notre noblesse." Et désormais, en effet, le prêtre devint, en ce pays, le roi et le noble; désormais les pauvres abandonnés lui transportent l'affection qu'ils témoignaient au roi, la considération qu'ils avaient pour le noble....Ajoutons que le prêtre devint en outre le père du peuple, et qu'il l'est encore aujourd'hui.....

Eh ! mon Dieu ! dans nos modestes paroisses qui s'ouvrent à coups de hache, où l'on mange de la misère à satiété, que de blessures ce bienfaiteur a cicatrisées jusqu'aujourd'hui, que de plaies il a fermées; par lui, que de larmes séchées, de sanglots étouffés, de courages relevés et d'âmes reconfortées !...

Qui a fait les comtés de notre province ce qu'ils sont ?....Dieu assurément, l'auteur de tout bien. C'est Lui qui leur a donné ce sol

fertile, ces lacs limpides, ces rivières aux ondes calmes et ces collines mollement couchées dans la plaine; c'est Lui qui met au cœur du colon la foi et la vaillance, la force à ses bras nerveux qui brandissent la hache et guident la charrue; c'est Lui qui fait rayonner sur le front de nos mères la triple couronne de l'honneur, du dévouement et de la vertu; qui bénit les foyers où s'épanouit dans le cercle de la famille, la franche gaieté des enfants de Dieu...

Mais après Dieu, à qui devons-nous nos comtés ? A nos gouvernants, sans doute, ministres, sénateurs, députés....

Mais à qui encore et surtout ? A nos évêques et à nos prêtres !... Ah ! nos modestes archives en disent long sur le rôle du clergé dans la colonisation et le développement progressif de notre province; en particulier de l'ancien "Royaume du Saguenay." Le cœur de nos gens en dit encore plus long....

C'est que dans nos paroisses, l'âme du progrès, le grand ressort qui meut tout, c'est le curé. Chapeau bas, toujours et partout, devant ces héros. Grâce à eux, la paix règne dans nos foyers, parce qu'on aime et qu'on prie, et qu'avec la paix règne le bonheur...

L'humble curé de la paroisse de Bagotville faisait partie de cette glorieuse phalange de nos prêtres colonisateurs et pacificateurs;

il possédait au plus haut degré cette salutaire influence sacerdotale dont le peuple a tant besoin.

Il était depuis déjà plusieurs années l'âme de cette paroisse; bénissant, consolant et, selon la parole divine, se faisant tout à tous...

Toutes les affaires, soit spirituelles, soit temporelles étaient entre ses mains et se maintenaient dans un état de prospérité extraordinaire; et tout ce petit peuple, sous sa direction avait confiance en l'avenir; sans lui, ce même avenir revêtait dans l'imagination de chacun les couleurs les plus sombres..

Comme on ne manquait jamais, dans les occasions difficiles, d'aller demander au bon prêtre, conseil, force et protection, Jacques Pelletier était allé, il y a quelques jours, déverser le trop plein de son cœur dans celui de son curé et l'avait supplié de détourner Paul de sa présente décision. Le prêtre, qui connaissait par cœur chacun de ses paroissiens, lui avait répondu :—Assurément, mon ami, cette idée chez ton Paul, a déjà fait du chemin et il sera difficile de la déloger, peut-être même impossible: il a l'enthousiasme et l'ardeur de tout ce qui est jeune; mais j'essaierai...

La rencontre de Paul, en cet après-midi, était pour l'abbé Perron, une excellente occasion "d'essayer", et il la saisit aussitôt par les cheveux.

Dans ces circonstances, il avait coutume d'y aller rondement. . .Aussi, il entra de plein pied dans la question.

—Ah ! bien, oui, mon homme, dit-il, voilà qu'on en apprend de belles sur ton compte... il parait que tu veux nous quitter. Est-ce bien vrai, cela ?...



VIII

ET alors, Paul, lui aussi, brusqua la réponse; son audace se réveilla soudain devant l'assurance et la franchise de son curé; il se décida enfin à avouer, à faire sortir ce qu'il gardait depuis si longtemps dans son esprit. D'ailleurs, il fallait bien qu'il parlât un jour; autant le faire tout de suite. Il répondit donc, presque heureux de déverser tout ce qu'il avait sur le cœur.

—On ne vous a pas trompé, monsieur le curé, je dois partir, en effet, et je suis bien décidé, dès le commencement de janvier, après les Fêtes, je prendrai la route des Etats-Unis... Voyez-vous, monsieur le curé, c'est plus fort que moi; je m'ennuie ici, c'est bien triste à dire, allez, je n'aime pas la terre non plus, j'en suis même dégoûté et je n'y saurais rien faire de bon...Tout m'ennuie vraiment;

cette monotonie dans le travail, cette lenteur à avancer, à faire son chemin, ce train-train d'une vie que l'on passe à peiner, cette routine, enfin, d'un travail sans joie, sans amusement, sans distraction, je ne puis plus supporter cela... La routine, ici, on a bien droit de nous en accuser, nous autres paysans !... Et puis, voulez-vous que je vous le dise, monsieur le curé, j'ai vingt-et-un ans et, cette soumission quasi instinctive à des parents, qui sont bien bons pour moi, mais qui représentent l'autorité que je ne puis plus souffrir, cette soumission, dis-je, me pèse, et il me tarde d'essayer mes ailes, d'être livré à moi-même, enfin, de prendre les moyens qu'il me plaira et que j'aimerai pour gagner ma vie, pour avancer un peu, pour sortir d'une condition que nous faisons obscure volontairement....

—Ah ! ah ! ah !... mais sais-tu bien, mon cher enfant, que tu ferais un superbe révolutionnaire et que tu pourrais en remontrer à un Jacobin ; mais parlons sérieusement....

Le prêtre vit bien tout de suite, qu'il n'y avait rien à faire avec Paul, bel et bien résolu de partir ; mais il voulait profiter de l'occasion au moins pour dire, lui aussi, ce qu'il avait depuis longtemps sur son cœur d'apôtre et de patriote ; et il poursuivit :

—Tu déplores ta position obscure, tu te plains de la monotonie du travail auquel tu es

astreint, de la soumission à l'esprit de tes parents, et tu crois que tout cela va te condamner à la routine, t'endormir dans l'ignorance et te fermer les routes du progrès.... Mon Dieu ! d'abord, cette routine, que tu crains, est-elle vraiment un mal, ici, à la campagne ; et ce progrès, vers lequel tu aspires, est-il vraiment un bien ?... Car, enfin, pour ce qui est du progrès, s'il est vrai qu'il comporte avec lui ses avantages, es-tu bien sûr que la somme des bénéfices que tu pourras en recueillir va surpasser en valeur et en nombre la somme des dommages ? Tu en parles à ton aise, du progrès. Prends-y garde !... Souvent, dans sa course triomphale, il écrase une pauvre chose, un pauvre rien ; et ce pauvre rien, et cette pauvre chose nous manquent si bien quelquefois que nous cherchons en vain à les remplacer... Et puis, la réflexion et l'expérience te font défaut, mon enfant, et tu ne peux concevoir qu'entre cette routine et la fièvre des nouveautés il peut y avoir de la place pour de l'avancement normal et modéré... Tu aurais assurément tort de croire que la vie que mènent tes parents et tes voisins n'admet aucune progression raisonnable. Non, il est loin d'en être ainsi ; si tu avais plus d'expérience, moins de préjugés, tu saurais que sa vraie valeur réside même en ce fait qu'elle est juste assez large pour accueillir, sans se briser, les institutions nouvelles, et

en même temps, assez rigide pour demeurer ferme aux innovations excentriques. Ici, quand un changement s'impose, on l'adopte; ça ne suffit donc pas ?... Cette routine, comme tu appelles ça, est plutôt de la modération, quelque chose qui tient le milieu entre l'esprit rétrograde et l'esprit révolutionnaire.... En un mot, Paul, on se tient un peu sur le frein: c'est de la réserve; et, ma foi, il est bon quelquefois que tous nos paysans ensemble,par un bon coup de barre, règlent l'élan de notre barque sociale, quand tant de pauvres fous menacent de la chavirer et battent bien trop fiévreusement cette mer ardente du progrès.... Tu te plains aussi de ta soumission à des parents qui peuvent donner leur vie pour toi; mais, là-bas, aux Etats-Unis, ne vas-tu pas te faire volontairement l'esclave soumis et dévoué de maîtres tyranniques !.....

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, mais vous voyez tout en noir... Ici, tout est rose, au contraire, tout, et il n'y a que des princes; là-bas des esclaves, des parias....

—Oui, et j'ai bien raison, mon pauvre enfant, de dire cela; mon âge et quelques voyages que j'ai faits me le permettent d'ailleurs.... Ce que j'en ai vu arriver, moi, de ces pauvres désenchantés, émigrés dans la grande république américaine.... Séduits par de perfides mirages, ils n'ont pu retrouver, une fois rendus,

la patrie qu'ils venaient de quitter.....Oui, que j'en ai vu partir, de ma paroisse même, de ces malheureuses familles, de ces pauvres pères chargés d'enfants !...Ici, leur grande famille était une bénédiction; là-bas elle est un fardeau, car, là-bas, chaque enfant qui nait à l'ouvrier ajoute une inquiétude à sa vie inquiète;...ici, c'est une aide de plus, car plus il y aura de bras, plus la terre s'agrandira. Là-bas, les santés s'étiolent et le salaire de pauvre ouvrier passe au médecin; ici, grâce à la vivifiante nature qui l'entoure, il est fort, vigoureux et beau d'une santé rayonnante...Ah ! l'horrible fléau de l'immigration, qui ne fait qu'éparpiller les forces de notre nationalité et les mettre les plus souvent au service d'intérêts hostiles à notre race et à ses plus légitimes aspirations....Je t'en prie, ne va pas condamner ainsi, à cause d'un caprice, cette belle vie du paysan et donner la préférence à celle que tant de nos malheureux compatriotes mènent aux Etats-Unis;...Tu le sais bien, amour du foyer natal, respect aux traditions sacrées, existence sans fièvre, tout cela réside ici....Tu n'aimes pas cela, toi, c'est que tu n'as encore rien observé de cette belle vie. Au lieu de te porter, pour ainsi dire, dans son objet lui-même pour surprendre jusqu'à ses moindres effets avec les entours, tu as détaché un fait, tu l'isoles et l'élèves à la hauteur de ton regard; cela

fait que tu ne juges plus qu'à ton propre point de vue... Mais je prêche un roc, et, toutes ces doléances ne t'arrêteront pas si ta résolution est bien prise ; ne va pas t'étonner cependant de ce sombre tableau que je te fais de notre immigration; je suis apôtre et aussi, je crois avoir, hélas ! l'expérience nécessaire pour le faire.... Dans un voyage que je fis aux Etats-Unis, il y a quelques années, j'en ai tant vu de ces pauvres victimes de l'immigration, que je dois m'y connaître sur ce sujet; j'en ai tant murmuré de ces paroles d'encouragement à des âmes abattues, et je me suis efforcé si souvent de ranimer en de pauvres cœurs le feu de l'espérance dont il ne restait plus que quelques étincelles...

—Mais on peut toujours revenir, monsieur le curé; et comme je le disais à Jeanne dernièrement, je ne pars que pour deux ou trois ans, tout au plus; juste le temps de me gagner quelque bonne petite fortune qui me rendra heureux, au retour, et me permettra d'aider mes parents.....

—En admettant, oui, que tu aies la chance de ton coté, tu reviendras.... Tu as l'ambition d'un cœur noble et je souhaite bien voir réaliser ton rêve... Tu reviendras, soit; mais aimeras-tu plus la terre à ton retour ? Comment peux-tu espérer qu'au retour d'un monde où tu auras laissé le meilleur de ta vie, tu te pren-

nes d'un beau zèle pour une carrière, une société où tu n'auras rien mis de ta jeune âme ? Dans toute la force de ton âge, tu te donnes à l'étranger....Tu reviendras, Paul, mais ce "vécu" de jeunesse à l'étranger ne s'oublie pas; entends-moi bien; même ton enfance, même ton adolescence mêlées et comme pétries dans ces champs, dans toutes ces mille petites choses de rien que tu as aimées, ne te feront pas oublier le court séjour que tu auras fait à l'étranger dans les conditions d'esprit où tu te trouves aujourd'hui. Tu reviendras, dis-tu ? ...Ils devaient revenir aussi ceux que j'ai vus partir; ceux de même que j'ai consolés là-bas, quelques-uns dorment sous un tertre ignoré; d'autres oubliant, en quelques années, tout ce qu'ils avaient laissé, entraînés par le courant fatal qui fait disparaître jusqu'aux liens les plus intimes et les plus sacrés de la famille et de l'amitié, n'ont jamais plus donné de leurs nouvelles. Bien peu, en somme, sont venus mourir sur le sol de l'ancien village..... Le rêve qu'ils avaient fait comme toi, en partant, n'était qu'une pauvre illusion qui mourut bien vite et qu'on a ensevelie dans le coin de la terre qu'ils quittaient......

Le bon abbé, tout ému par ses propres paroles et sachant qu'elles ne produiraient aucun effet sur Paul, lui demanda :

—Et quand comptes-tu partir ?

—Aussitôt que mes préparatifs seront terminés, répondit le jeune homme; ce sera probablement après les Fêtes.

—Après les Fêtes, répéta le vieux curé ; ah ! si ces cérémonies si belles dans nos campagnes croyantes; si les réunions si touchantes dans leur franche intimité auxquelles ces fêtes donnent lieu, pouvaient, plus heureuses que nous, te détourner de ton funeste projet, sois sûr, mon cher enfant, que ton vieux curé ne serait pas le dernier à se réjouir... Au moins viendras-tu me faire une visite avant de partir ?

Paul le promit et ils se séparèrent.



IX

LE cœur humain, comme le corps, a ses lassitudes; après les grandes crises il se détend, ainsi qu'un faisceau de nerfs, et semble demander un peu de repos avant de se lancer dans de nouvelles aventures....

Chez Paul, la glace était rompue maintenant qu'il avait fait, sans broncher, le premier aveu de son départ....Il était tranquille et plein de courage pour annoncer enfin à ses parents sa décision.

Son curé ne l'avait pas empêché; l'eût-il essayé, d'ailleurs, jamais il n'y aurait réussi; et cette presque soumission du prêtre devant son obstination, à lui, bien arrêtée, lui semblait un triomphe...Il avait même senti une approbation tacite dans chacune des paroles du curé. Et il se réjouissait, dans son cœur....il en était convaincu maintenant;

son curé l'avait approuvé...c'était même une bonne action qu'il allait faire; dans sa pauvre tête échauffée, il était convaincu de cette chose absurde.

Les plus timides ont de ces hardiesses... ils ne calculent rien, quand une fois, ils croient avoir triomphé d'une difficulté; aveugles, ils se précipitent dans des gouffres au risque de se rompre le cou...

Ce même soir, brusquement, il annonça à sa famille sa résolution de partir; de partir bientôt, dans quelques semaines...

La scène fut pénible...

Le père et la mère sont silencieux, l'un près de l'autre, annéantis devant l'effondrement de leurs espoirs....il n'avaient rien à se dire; pendant ces derniers jours, ces jours d'attente en l'événement redouté, ils avaient épuisé le sujet dans leurs causeries inquiètes, examiné toutes les faces, prévu toutes les conséquences de cet irrémédiable malheur.

Tout leur paraissait maintenant brisé et fini ... Des présages de deuil flottaient devant leurs yeux, et, sans s'expliquer pourquoi, ils jugaient leur Paul comme perdu....Et, pendant leur long silence, il leur semblait qu'un souffle de mort et de dispersion passait sur leur chère demeure si péniblement acquise...

Les lueurs rougeâtres qui s'échappent du gros poêle tout rouge et dansent fantastique-

ment sur le mur leur paraissent sinistres... et le crépitement du bois franc, qui se tord dans le foyer, rompt, seul, le douloureux silence...

Lui, Paul, regardait son père et sa mère; il les regardait d'un air décidé encore, mais très doux, de plus en plus doux, avec une immense tristesse qui allait, s'accentuant. C'est qu'une lueur se faisait dans son esprit distrait et rêveur....En ce moment, devant leurs sacrifices et leurs embarras, son amour pour eux s'était augmenté d'un sentiment nouveau qui était une sorte de pitié attendrie...Et puis cette perspective d'une vie nouvelle qui allait commencer pour lui, pleine d'inconnu, le fit s'attendrir davantage. Bientôt allait finir pour ainsi dire, son enfance, allait s'enfuir ce passé d'insouciance heureuse ; et il sentait cela, douloureusement, avec une impression inconnue de regret et d'effroi...

Ce soir-là, quand le père et la mère se furent retirés dans leur chambre, Paul, resté seul, dans la vaste pièce, pleura, la poitrine secouée, les joues ruisselantes de toutes les larmes qui, depuis des jours, s'étaient amoncelées en lui-même, sans qu'il en eût conscience.



X

L'HIVER est enfin venu et il a neigé; il a neigé, tout dernièrement, durant deux longs jours et deux longues nuits. Durant deux jours et deux nuits la neige est tombée lentement, à flocons pressés et épais, couvrant tout d'un blanc linceuil. La belle chose que la neige qui tombe silencieusement, adoucissant de sa nappe virginale tous les contours brusques; mettant sa ouate immaculée sur les bruits du monde !... Le village, au loin, et toutes les habitations dispersées dans la campagne, disparaissent sous de perpétuels rideaux mouvants,...à chaque coup de la brise, tout s'enfuit, sans bruit, sous un linceu l, tout s'enveloppe d'un silence étrange et mystérieux, mélancolique.

Puis, toute la neige est devenue subitement boulante,épaisse,et le vent s'est élevé par bouf-

fées d'abord, ensuite par rafales prolongées, qui n'annonçaient rien de bon... Quelques heures après, en effet, ce fut la tempête d'hiver dans toute sa sublime horreur. Tout disparut durant quelque temps dans les tourbillons de la poudrerie; durant de longues heures, habitations, arbres, bêtes et gens sont perdus, enfouis et noyés dans des rafales effroyables, dans les halètements furieux de la tourmente...

Oh ! les tempêtes de l'hiver canadien; ceux-là savent ce qu'elles récèlent d'horrible qui, dans la nuit et la solitude, à des milliers d'arpents de toute habitation, se sont trouvés ensevelis dans le tourbillon, paralysés par le froid, allant à l'aventure, à pied, ou trainés par de pauvres chevaux épuisés, aveuglés et ne marchant plus que la tête baissée, se laissant guider au petit bonheur, menaçant à chaque instant de s'abattre....

Dans les chaudes cuisines des habitants de Bagotville, auprès du bon feu que le vent qui entre par la cheminée fait hurler et crépiter sinistrement, on a bien pensé, ces jours derniers, à ces pauvres malheureux qui se débattent peut-être dans la tourmente, sur le chemin St-Urbain, à travers les Laurentides...

Ce qu'il y en a eu déjà des drames d'horreur sur cette route déserte, la seule qui, en ce temps-là, reliait le Saguenay à Québec pen-

dant l'hiver...

Mais on en est certain aujourd'hui, il n'y a pas eu de malheur. Quelques jours de retard, partant d'anxiété dans les familles, et ceux qui étaient partis de Québec, après avoir essuyé la tempête en route, sont arrivés sains et saufs à la maison. De même pour ceux partis à la ville; les nouvelles que l'on a reçues d'eux sont bonnes. Dieu en soit loué !..

Et maintenant, le calme est revenu.

Nous sommes à la veille de Noël.

Noël ! à la campagne; il semble que l'on s'est épuisé depuis longtemps sur ce sujet. Sur Noël, toutes les notes ont été données; note gaie, note triste, sentimentale et enfantine... Resterait-il encore quelque chose à dire sur cette fête par excellence; fête des petits enfants aux boucles blondes, fête des vieillards aux mèches argentées; fête du pauvre comme du riche; fête touchante de tout le monde ?.... Vraiment, les redites ont des charmes, quand il s'agit de Noël; c'est que ces redites, ces répétitions nous rappellent toujours une foule de petits poèmes gracieux, de gais et tendres souvenirs, que nous aimons tant à rémémorer.

Noël !..toutes les coutumes naïves, puériles, si l'on veut, se groupent autour de ce mot ...Oh ! ne les raillons pas, ces coutumes ancestrales; elles sont touchantes parce qu'elles

ont leur racine dans le plus intime et le plus irréductible de notre imagination...

Chez nous, Noël prend corps avec le Jour de l'An, avec, aussi, celui des Rois; et nous avons les Fêtes.

Les Fêtes !... A la campagne, tout s'anime à leur accent magique. La neige, le froid, la poudrerie, les bois dépouillés, chargés de neige et de verglas, craquant sous les coups de la brise, la tempête même, tout nous dit: voici les fêtes !... Et l'on aime à braver le froid; et la neige nous fascine par ses reflets; le forêt gémissante a même, à cette époque, un langage pour nous; un langage plein de mystère, quand ses échos engourdis répercutent les bruits tintinnambulants des grelots sur la route, le soir, après la veillée...quand la neige crie sous la lisse des carrioles et des traîneaux...

En ces jours de transition entre l'année qui s'en va et celle qui commence, il semble que les fêtes et leurs coutumes traditionnelles se multiplient comme autant d'anneaux qui relient le passé avec le présent. Noël, le Jour de l'An et celui des Rois nous font vivre dans une atmosphère de légendes, de conventions et de vieux us enveloppés tous dans une même auréole de poésie radieuse et caressante...

Nous sommes donc à la veille de Noël.

De tous côtés et dans toutes les demeures de

Bagotville on se prépare à la grande fête. Depuis huit jours, ce qu'elles frottent, astiquent, époussettent et balayent, les vaillantes femmes d'habitants ! Aujourd'hui, les manches retroussées jusqu'aux coudes, elles enfoncent leurs bras dans la pâte jaunâtre et farineuse qui, tout à l'heure, plongée par boulettes, dans la graisse pétillante, va se transformer en de succulents croquignoles, en appétissants beignets ou en rutilants pains de savoie glacés et dorés ou bien poudrés de beau sucre blanc... Les mioches, enfarinés eux-mêmes, sont dans la jubilation et n'ont plus d'yeux que pour la huche et le coffre de bois où s'engouffrent à chaque instant, toutes ces délicieuses choses, qui se conserveront là, jusqu'après les Fêtes !...à moins que les souris ne viennent, avant épuisement complet, faire une descente désastreuse dans ces appétissantes régions...

Ce n'est, à bien dire, que quelques heures avant la messe de minuit que ces importantes opérations sont suspendues et que tout travail cesse. Tout reluit dans la maison, tout est propre, tout sent bon et la gaité règne partout dans l'expectative de la grande cérémonie nocturne...

Sur la route toute blanche; dans la nuit sans lune mais remplie de clartés stellaires, dans la campagne ajourée, piquée d'arbres

dénudés et de taches confuses qui sont des maisons, on entend, depuis une heure, des tintements de grelots et des grincements de traineaux sur la neige durcie et sèche. Ce sont les paroissiens qui se rendent à l'église, qui s'y rendent même d'avance afin d'avoir le temps d'aller à confesse et de se préparer à communier à la messe de minuit... Le village est silencieux, malgré l'animation extraordinaire qui y règne à cette heure de la nuit... Un bout de phrase qui arrive par saccade, le trille joyeux d'un enfant, le jappement d'un chien, un Woh ! Woh !... Harrié donc ! à la porte de l'église....et c'est tout. Par-ci, par-là, une porte qui s'ouvre trace une raie lumineuse sur la neige... et les ombres se dirigent de plus en plus nombreuses vers l'église aux vitraux illuminés....

Enfin, des notes joyeuses et graves à la fois, légères, se font entendre au-dessus du village; c'est le dernier coup de la messe, le tinton de la cloche qui laisse chanter, mystérieusement, en cette belle nuit, sa petite âme de bronze....

Alors commence et se poursuit la mystérieuse et poétique messe de minuit. Pendant que le vieux curé dit gravement les prières au pied du grand autel, à côté de la crèche rustique faite de jeunes sapins et de paille recouverts d'une légère couche de neige que la

haute température ambiante n'affecte en rien puisqu'elle est infusible, étant faite de pure et blanche ouate, voici que des voix jeunes et fraîches égrennent, sous la voûte du temple, les notes mélodieuses de nos vieux chants de Noël !....

Ah ! il nous est doux de savoir que l'on conserve toujours, chez nous, à la campagne, les vieux noëls qui réjouissaient nos pères. Notre âme, comme modernisée, éprouve, à les entendre encore, comme une sensation de fraîcheur, comme un charme de renouveau... Nos bons ancêtres avaient une façon si charmante de traduire l'universelle allégresse des créatures à l'occasion de la Nativité !...

Encore une fois, mais très tard dans la nuit, les routes se tachent de points noirs et le grand silence nocturne est coupé de sonneries... Puis, dans toutes les demeures, voici le réveillon...

La maison est remplie d'une odeur de victuailles quand on y entre, tapageurs, en secouant la neige de ses pieds, ce qui réveille la gardienne et la préparatrice du festin. Vite, à table ! on entend rire partout.... Assez longtemps, l'oie grasse a cuit sur le poële rougeoyant et il est temps de faire honneur au boudin et à la saucisse qui grillent, noircissent, se boursoufflent et crèvent avec les crépitements de la braise... Le bon vin

canadien, fait à l'automne avec les bluets de la saison, mousse dans les gros verres à facettes qui brillent gaiement sur la nappe blanche, devant les assiettes à fleurs blues... Vite à table, encore une fois ! Et dans chaque demeure de Bagotville, comme partout—d'ailleurs, à cette heure, on se range autour de la table chargée, en criant Noël ! Noël... et les verres remplis de vin canadien de se choquer d'un côté à l'autre....

Sybarites des salons, enfants pâles des villes, qui vous croyez heureux de vivre douillettement dans vos logis chauffés par d'invisibles calorifères, par la vapeur et le gaz, par le feu sombre du coke et du charbon, ou bien encore par quelque boîte à feu: chouberskis et salamandres; qui grignotez du bout des lèvres quelques délicates friandises, ne riez pas des bons réveillons d'habitant, devant le gros poële, où se consument de bonnes grosses bûches de bois franc, au milieu d'un grabat de charbonnailles ardentes, cependant que l'on entend le boudin, la saucisse et l'oie grasse grésiller dans les fourneaux....

Les Fêtes, à la campagne, sont le signal, semble-t-il, du commencement de la série des veillées de l'hiver. Le réveillon de Noël bat la marche....

Les paysans, occupés tout le jour aux rudes travaux du dehors, se réunissent, le soir, chez

les voisins, pour furner et causer; on va veiller les uns chez les autres durant tout l'hiver.

C'est une institution bénie qui nous vient de nos grands'-pères normands et bretons....

Ces veillées sont la forme la plus naturelle du sentiment social dont la vie paysanne offre tant d'exemples.... Quoi de plus naturel, en effet, à ce que des hommes d'un même village, d'une même concession, après avoir uni tout le jour leurs efforts pour travailler la terre, cherchent à se récréer, le soir, et déposent pendant quelques instants le fardeau de leurs fatigues. Ces paisibles réunions sont, à la vérité, un spectacle plein de bonhomie et d'humeur qui est loin d'être à dédaigner.

Cette coutume tend à disparaître, hélas ! comme bien d'autres. Les chemins de fer, les routes carrossables, qui sillonnent toutes nos campagnes et permettent aux paysans de se déplacer plus facilement, sont la mort de tous les vestiges du passé. A quoi bon se réunir chez le voisin, que l'on voit si souvent, quand il est si aisé de fréquenter des étrangers, des amis éloignés qui ont le prestige d'avoir des choses nouvelles à nous apprendre...

Les jeunes gens surtout ne prennent plus plaisir à ces réunions où l'on parle sérieusement. Autrefois, il se formait de gracieuses idylles dans ces veillées familiales; des jeunes gens et des jeunes filles apprenaient à se

mieux connaître et à s'estimer; et plus d'un couple souvent s'est fiancé sous l'œil indulgent des parents. Aujourd'hui, les jeunes gens préfèrent à ces humbles soirées et aux naïfs récits, le cabaret du village où, dans la fumée des cigarettes et le relent des liqueurs, on absorbe des boissons excitantes ou compliquées et l'on se livre à des conversations pour le moins louches....

Et pendant qu'en cette nuit de Noël on se réjouissait dans toutes les demeures de Bagotville, la tristesse s'était refugiée sous le toit de Jacques Pelletier.

On avait pourtant réveillonné ensemble, encore une fois, les deux familles Pelletier et Morin; et l'on s'était même efforcé autant que possible de dissiper les noirs nuages amoncelés dans tous les cerveaux; mais la pensée seule qu'au prochain Noël, il en manquerait un à la réunion accoutumée, gâtait même cette joie factice... Bientôt, bientôt, hélas ! un adieu, un adieu bien douloureux, allait éclater au milieu des sanglots dans ces familles jusqu'aujourd'hui si heureuses....

Et le pauvre Paul, cause de toute cette perturbation, plus accoutumé pourtant à broyer du rose, en ces jours si gais des Fêtes, qu'à collectionner des papillons noirs, était, ce soir-là, d'une tristesse navrante:--à croire que tous les brouillards et que toutes les brumes amas-

sés sur le Saguenay durant la dernière saison, s'étaient réfugiés dans son cerveau ! Ni les câlineries de sa chère Jeanne, dont la tendresse augmentait encore à la pensée de son départ, ni les bontés et les gâteries de sa mère, ni les bonnes paroles de son père ne parvenaient à le dérider. Pour un peu, ce grand enfant gâté qu'il était, eut invoqué "la mort libératrice", ni plus ni moins qu'un héros de tragédie...

Ce fut ainsi que se passa tout le temps des Fêtes. La joyeuse quinzaine fut pour la famille Pelletier et pour Jeanne une série de jours anxieux, trop rapides, dans le présent... et si longs dans le passé !...



XI

IL est dans la vie des jours où l'on est obligé de faire bon cœur malgré soi, et que l'on voit venir avec une crainte que l'on a peine à dissimuler........C'est quelque chose comme l'angoisse qui étreint et serre le cœur à l'approche d'un danger invisible, mais qui plane sur soi et nous menace de toute part. Plus ces jours-là approchent, plus ces sinistres pressentiments augmentent. Au prix de toutes les joies à venir, nous voudrions alors arrêter le temps, mais impossible: il nous faut attendre ces jours tant redoutés comme on attend sur un navire sans défense un orage plein de ténèbres.

Un de ces jours néfastes est celui des adieux....

Dans cette vie, les joies sont aussi rapides que rares et il nous faut toujours quelques

chose pour justifier ce vers de Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

On ne pourra jamais savoir lequel est le plus grand : du plaisir de se retrouver après une longue absence ou du chagrin de se quitter après avoir vécu de la même vie durant de longues années...

Se quitter !... c'est le mot qui remplit toute la vie, et pourtant on a bien de la peine à s'y habituer. Plus on se quitte et plus il est douloureux de le faire....C'est une des dûres lois de la nature. Tout doit se dire adieu dans la nature, tout meurt, tout disparaît, tout s'en va.

Ce que nous aimons le plus,ce que nous admirons davantage finit toujours par nous dire un éternel adieu. Il n'est pas jusqu'au plus petit être de la création, jusqu'à l'insecte, jusqu'à la plus humble fleur, se revêtant avant de nous quitter, à l'automne, des teintes les plus variées, afin de se mieux faire regretter, qui ne soient soumis à cette loi commune d'une séparation plus ou moins prolongée, quand elle n'est pas éternelle....

Paul Pelletier allait voir se lever sur sa tête une de ces fatales journées ; dans quelques heures, il va lui falloir quitter, peut-être pour toujours, des êtres chéris au milieu desquels il a vécu longtemps.

Il est bien triste, toujours de plus en plus triste, et lui seul, à cet instant, peut se rendre compte de l'immense amertume qui remplit son âme. Tant qu'il n'est pas parvenu à cette heure du départ définitif, il n'a pas songé qu'il fut si triste de partir... Alors, les regrets se font sentir en lui, amers et cuisants.... alors les souvenirs du passé arrivent en foule: ces chers souvenirs d'une vie paisible, fleurs toujours trop tôt flétries, est-il possible de les remuer sans qu'il s'en exhale un parfum ?... Aujourd'hui, dans sa mémoire, tout prend les proportions d'un évènement; tous les mille petits riens qui composent la trame des jours et des semaines de sa vie semblent importants ... Arrivent aussi, mais plus clair-semés, les souvenirs marquants de sa courte existence.

Un instant, il hésite dans sa résolution; il a peur.... S'il allait voir briser son esquif sur les écueils de cette mer qu'il se prépare à affronter.

Devant l'inconnu fascinateur, la perspective est généralement belle aux têtes légères et avides de plaisirs; moins riante aux esprits refléchis, elle suggère la défiance et la circonspection; tremblants alors, ceux-là voudraient se rattacher au port, et c'est parce qu'ils y sont obligés fatalement qu'ils quittent les rivages.

Paul n'était pas de ces derniers; et il ne ré-

fléchit pas. La soif d'ambition et de jouissances qui le tourmentait l'emporta....



XII

IL partit, Paul.

Il y a déjà un jour de cela que, chaudement emmitoufflé dans le fond de la carriole, à côté de son père, qui, pour satisfaire ce caprice de son fils, n'hésitait pas à entreprendre pour lui le rude voyage de Québec, par le chemin Saint-Urbain, il avait jeté un dernier regard aux lieux de son enfance et dit un dernier adieu à ceux qui restaient....

En ce temps-là, on n'avait pas le chemin de fer entre Québec et le Saguenay. Nos ancêtres ne connaissaient pas le plaisir—si vraiment plaisir il y a—de s'embarquer un beau matin à Chicoutimi, à bord d'un train, et de souper, le soir, à Québec, après avoir passé le journée douillettement enfoncés dans la banquette capitonnée d'un wagon.

L'été, l'on pouvait faire le voyage, il est vrai,

dans de méchants bateaux, qui n'avaient, à vrai dire,rien de bien rassurant pour notre vie ; mais l'hiver, le trajet se faisait en voiture, nous l'avons dit, par le chemin St-Urbain, qui s'étendait, à travers les forêts et les montagnes, entre la baie des Ha ! Ha ! et la paroisse de Saint-Urbain, en arrière des Eboulements, dans le comté de Charlevoix ; de là, on gagnait Québec par Sainte-Anne de Beaupré.

Dieu sait si ces voyages étaient rudes ; surtout quand les malheureux voyageurs se faisaient surprendre par une de ces affreuses tempêtes de neige dont les Basses Laurentides semblent avoir la spécialité. Bêtes, gens et voitures ont souvent disparu dans une de ces bourrasques, sans que jamais plus on en ait entendu parler....

Quelques voyageurs font encore aujourd'hui ce même trajet ; notamment les maquignons de Charlevoix qui viennent brocanter leurs vieilles rosses au Saguenay et au Lac St-Jean ; mais les conditions du voyage sont loin d'être les mêmes qu'autrefois. Des campes, échelonnés tout le long de la route, permettent maintenant aux voyageurs, surpris par la tempête, d'en attendre la fin, au moins à l'abri et au chaud...

A dire vrai, le cœur de Paul était bien gros, quand, se retournant au fond de la voiture qui l'amenait vers Québec, il vit son village

disparaître dans le lointain, de minute en minute amoindri, aux pieds des montagnes pâles et neigeuses qui, au contraire, montaient, montaient, devenaient toujours plus immenses et plus confuses dans le ciel éteint. . .puis tout disparut enfin, à l'entrée du bois, et l'on ne vit plus derrière la carriole que la route longue, étroite et blanche, ne laissant pas même deviner, au bout, le clocher et l'humble toit que Paul vient de quitter et où il a passé des années si paisibles, au milieu d'êtres aimés. . . . Reverrait-il jamais tout cela ? Quelque chose lui disait : jamais ! mais il n'y croyait guère.

En tous cas, il abandonnait volontairement tout cela, tous les êtres chers, les seuls qu'il aimât, pour aller à l'aventure devant lui et poser un pied incertain sur ce terrain mouvant et perfide d'un monde qu'on ne connaît pas. . .

Il partait seul. . .mais riche d'illusions, de trois bons baisers et d'une bourse assez bien garnie, que lui avait remise son père : sa part.

Est-il besoin de dire l'angoisse des adieux à la maison, ce matin du départ ?. . .

Sa mère, qui l'eût cru, fut la plus forte, au dernier moment. Après avoir pleuré toutes les larmes de ses yeux, les jours précédents, dans l'attente de ce malheur, au dernier moment, sa mère ne pleurait plus. . .elle le regardait, serré contre elle-même, pour le moment, oubliant tout et ne demandant rien de plus que

de le tenir là;... le reste n'existait plus et tout s'effaçait complètement devant cette joie de le savoir là, de se sentir aimée de lui..... alors, voici qu'elle se sentait soudainement la plus forte, la plus vaillante, la plus calme et la plus décidée. Elle n'avait plus rien à désirer au monde, quand elle le tenait embrassé, près, tout près d'elle.... et elle l'avait laissé partir dans un dernier baiser.

L'adieu à Jeanne fut à la fois tendre et pénible....

Quand il la vit, le matin, la voiture était déjà prête. Un léger cercle de bistre entourait les grands yeux de la jeune fille et laissait deviner ces larmes nocturnes qui coulent, silencieuses et ignorées, des yeux de ceux qui aiment et qui souffrent. A la vue de Paul, un sourire triste et bon passa sur ses lèvres, ce sourire charmant et navrant à la fois, qui dit les tristes déceptions de ceux qui ont été plein de foi....; puis, ce sourire se changea en une larme. Paul, qui courbait le front, comme un coupable, ne vit point cette larme qui roulait dans l'œil de Jeanne, qui glissa sur sa joue pâlie et qui tomba, enfin, silencieuse, sur sa main.....

Elle eût la force de sourire encore, puis de parler et de lui donner même une petite leçon, qu'elle savait, d'ailleurs, bien inutile; sa tendresse lui dicta, à cet instant, des paroles

de femme forte:

Tu vas partir, Paul; dans quelques instants, tu seras bien loin de nous. Ah ! il me semble que mon cœur va éclater à cette seule pensée... Tu pars, et c'est malgré nous tous; c'est ce qui me fait de la peine. Si au moins tu allais là où le devoir appelle un fils; là où la volonté d'un père te fait une loi d'aller.... Partir ! mais tu ne sens donc pas que tu es heureux ici; que nous sommes heureux tous, ensemble......Non, ne pensons plus à cela; n'en parlons plus; tu reviendras un jour, dis-tu; oh ! puisse ce jour ne pas trop tarder. Pour moi, je ne me demande pas ce que je deviendrai, moi qui t'aime, quand tu m'abandonnes ainsi pour courir à l'étranger; je me soumets simplement à cette rude épreuve.... Pars donc, mon Paul; ton souvenir, sois sûr, sera toujours là, en mon cœur; chaque jour je prierai Dieu pour toi et lui demanderai de te faire aussi heureux que l'on puisse l'être ici-bas; et Dieu m'exaucera, car la prière de ceux qui souffrent et qui aiment comme moi lui est toujours agréable.....Mais toi, ne vas pas, au moins, m'oublier, car, tu sais, dans les grandes villes, là-bas, ça doit s'effacer vite, à la longue, le souvenir.

Paul pleura, lui aussi, à son tour....

Et, à cette heure, sur la route blanche et cahoteuse, bordée de grands arbres rabougris et

pleins de givre, toutes les paroles de sa mère et de Jeanne trottent dans la tête de Paul. Va-t-il jamais les oublier ?...

Quatre jours après, par un soir bas, sous un ciel neigeux où tout présageait du gros temps, Jacques Pelletier arrivait à la maison, à Bagotville....seul ! Et, quand, après le souper, il se retrouva dans la grande cuisine, avec sa femme, pendant que le vent commençait à hurler au dehors, pensif, puis le front incliné, puis les paupières battantes, il pleura, le pauvre père, il pleura longtemps de ces larmes d'homme, particulièrement amères, et si lentes à couler du fond de leur source tarie...



XIII

DE son côté, Paul se trouvait seul, enfin; seul à Québec, loin des siens, déjà.... Il s'en éloignera davantage, toujours, maintenant, quand il le voudra, quand il en aura le désir. Quelle curieuse impression ça lui fait, vraiment, d'être enfin maître de lui, de faire ce que bon lui semble, sans demander l'avis de personne....Libre !

Dans sa petite chambre d'hôtel, enfoncé béatement dans un fauteuil fatigué et boiteux, le premier soir qu'il se vit seul, il fut d'abord triste et essuya à plusieurs reprises une larme fugitive, au souvenir de tout ce qu'il venait de quitter. Mais l'insouciance revint bien vite; une philosophie qu'il s'était faite à lui seul, l'emporta sur sa douleur, et, comme ces amoureux meurtris et froissés, qui veulent se reprendre à un nouvel amour, sur-le-champ, il

se laissa aller tout entier à l'affection de sa nouvelle vie. Il lui sembla même qu'une série de mauvais jours finissait pour lui. L'avenir lui souriait;... bientôt la gloire et la fortune, sans doute allaient le prendre par la main et le conduire doucement dans de petits sentiers ombreux, pleins de voix mystérieuses qui lui chanteraient à l'oreille les chansons les plus enivrantes sur un rithme fort mouvementé...

Aujourd'hui, il s'en allait avec cette curiosité naïve des enfants pour l'inconnu et aussi avec un autre sentiment qu'il ne s'expliquait pas très nettement encore, un besoin de changement inhérent à tous les êtres qui se transforment. Il lui semblait qu'il avait vécu jusqu'alors au fond d'une affreuse chrysalide et qu'aujourd'hui, seulement, il naissait à la liberté.

Il lui tardait d'essayer ses ailes...

En quittant la maison, comme il l'avait fait, c'était la première fois qu'il accomplissait un acte personnel, et, après avoir passé toute son existence à obéir aux volontés de ses parents, à suivre docilement la vie banale où le poussaient les circonstances, il était heureux de se livrer à un entraînement de son imagination, à un caprice de son cœur, à une fantaisie de son esprit, si l'on veut, mais à quelque chose, enfin, qui lui appartenait en propre, que personne ne lui avait soufflé....

Mais si cette pensée, en certains moments, le ravissait, elle l'effrayait, en même temps. Il était trop raisonnable pour ne pas se rendre compte, en ses bons moments, de sa situation, sans comprendre le danger de sa folie.

Songez que pour en réaliser la plus petite partie, il lui avait fallu abandonner un père qui commençait à se faire vieux et faible, qui devait désormais travailler seul la terre, celle qui serait devenue sienne plus tard; qu'il lui avait fallu aussi s'échapper des bras déjà faiblissants d'une mère dont la bonté et la tendresse, à chaque instant de sa vie, avaient jalousement veillé sur sa jeune âme; abandonner enfin une petite amie qu'il faisait cruellement souffrir dans son amour et dans la tendre et bonne affection qu'elle avait toujours vouée à son capricieux petit voisin.

Et pourquoi tous ces abandons; pourquoi cette fuite de tant de caressantes réalités? Pour un rêve, pour une illusion qu'il allait accrocher à la première ronce du chemin.

Et qu'allait-il faire à présent? Qu'importe pour le moment cette question trop importune qui trouble les premiers instants de cette si douce liberté. Sans doute il allait travailler, plus tard, quand il sera là-bas, où l'appelle son rêve; le travail se suffit à lui-même. Avec le courage, il vient à bout de tout. Il travaillera donc, le jour et la

nuit, s'il le faut...et ensuite, la fortune viendra.

Tout cela est encore, hélas ! bien vague. L'avenir lui donnera-t-il bientôt raison ; réalisera-t-il tant de si beaux espoirs ? •

En tous cas, Paul, en ce moment, a-t-il un but précis vers lequel il puisse se diriger ; un plan bien arrêté, capable de le guider dans la recherche de cette fortune entêtée et si capricieuse ? Non, il n'avait pas le temps de s'occuper en ce moment de si minimes détails.

Lorsque l'on part pour un long voyage,il est utile aux esprits réfléchis de se tracer un itinéraire, de s'assurer à l'avance que, sur la route que l'on doit parcourir, on rencontrera ici, des relais, là, une source d'eau fraîche....Mais les esprits moins pondérés, plus volatiles, préfèrent le charme de l'inconnu ; ces ravissants panoramas qui se découvrent soudain au détour du chemin, ces vallées, ces bois dont on ne soupçonnait pas la présence, ces haies, ces barrières fleuries qui vous arrêtent tout-à-coup, vous barrent le passage et vous obligent à revenir en arrière, de revoir les paysages déjà vus, ces nuits à la belle étoile hantées de blanches visions, ces levers de soleil en pleine forêt.....Tout cela est beau, sans doute : l'imprévu a des charmes, mais il est perfide, et que de désagréables surprises, cruelles même, il recèle souvent......

Deux jours après son arrivée à Québec, un train emportait Paul vers New-York où il avait décidé d'aller d'abord. Des centaines et des centaines de lieues allaient le séparer davantage des siens.

Etre emporté avec une vitesse vertigineuse, dans un bruit de ferrailles, à travers des campagnes fuyantes ; voir défiler, comme dans un rêve, des fermes silencieuses entourées d'arbres jaunis, des routes charbonneuses, des valonnements ocreux ; ou bien, traverser en tourbillon des villes industrielles avec de sombres maisons trapues...et filer vers New-York, la cité-reine de l'Amérique.... c'était une partie d'un rêve de Paul qui se réalisait !.

Pauvre, pauvre Paul !....



XIV

PERMETTONS-NOUS, ici, une assez longue parenthèse.

Ce funeste courant qui porte les nôtres vers les Etats-Unis ne date pas d'aujourd'hui. On peut même dire qu'il n'existe plus de nos jours, tant il a diminué ; surtout quand on songe à ce qu'il était vers 1840.

A cette date, en effet, commença le désastreux exode des nôtres vers les Etats-Unis et aussi vers le Nord-Ouest, le pays des fourrures.

Au recensement de 1844, la population totale du Bas-Canada était de 699,800 personnes dont 524,307 d'origine française. L'augmentation de celle-ci depuis le recensement de 1831, était de 144,000 habitants. Mais cette population ne représentait pas exactement le progrès réel des Franco-Canadiens ; il fal-

lait compter le chiffre de ceux qui partaient pour les Etats-Unis et le Nord-Ouest. Ce chiffre atteignit assurément une importance dont il faut tenir compte, puisque l'émigration des Etats-Unis peut être évaluée à plus de 34,000 âmes pendant les treize années qui séparent 1831 de 1844.

En si peu de temps, 34,000 personnes séparées de la patrie ! C'était énorme. Que de bras perdus pour le pays !.....

Pourtant, on constate qu'à cette époque, l'immigration anglaise dans le Bas-Canada allait en diminuant ; mais cette émigration, de plus en plus considérable, qui se dirigeait vers les Etats-Unis, compromettait fortement l'accroissement de la population indigène. Durant les premières années de la colonie, les coureurs de bois et les traiteurs avaient porté au peuplement un grave préjudice, qui, plus tard, était devenue presqu'insignifiant, grâce au développement rapide de la population ; mais à cette époque, le mal reparaissait plus redoutable, quoique sous une forme nouvelle.

Ce départ annuel de centaines d'habitants pour les manufactures du sud et les défrichements de l'ouest menaçait d'amoindrir singulièrement le développement du pays. Et cette émigration augmentait d'année en année. Nous venons de voir qu'en 1844, en l'espace de treize ans, 34,000 canadiens-français s'é-

taient établis déjà aux Etats-Unis et dans l'Ouest. Six ans après, en 1850, le recensement des Etats-Unis constate qu'il y avait dans l'étendue de l'Union, 147,000 émigrants de l'Amérique anglaise, sur lesquels nous estimons que l'on pouvait compter 64,000 Franco-Canadiens, principalement établis dans les Etats de New-York, du Vermont, de l'Illinois, du Michigan, du Wisconsin, du Maine, de l'Ohio, du Massachusetts, du Minnésota et du Missouri. Depuis 1844, on le voit, l'émigration aux Etats-Unis avait fait des progrès considérables, puisqu'à cette époque, le nombre des canadiens français résidant dans l'Union ne dépassait guère 34,000 âmes ; il avait donc émigré plus de 30,000 individus en l'espace de sept ans.

Il serait trop long de donner les statistiques de l'émigration de chaque recensement jusqu'à nos jours. C'est entre 1834 et 1855 que ce courant s'est manifesté avec le plus d'intensité. Disons en résumé qu'en l'espace de 40 ans, à partir de 1760, les Etats-Unis ont enlevé au Canada, au moins 100,000 personnes. Si l'on ajoute la moyenne du chiffre des pertes sur les levées annuelles des voyageurs de l'Ouest, soit, à peu près, 200 hommes,qui ne revenaient plus, ce qui fait 20,000 ; puis, le déficit produit avant 1760 par l'effet des coureurs de bois pouvant être estimé à

cette époque—1850—à 35,000 âmes ; on constate qu'en tout 155,000 individus ont été perdus pour le Canada depuis 1760 jusqu'à 1850.

Et nous ne sommes qu'en 1850.

En calculant l'accroissement composé de ces émigrés depuis les diverses époques de leur départ, on trouve que la population française du Canada aurait été plus forte à cette époque—1850— de 5 à 600,000 habitants au moins, si tous y étaient restés. Cette perte doit être le sujet d'un double regret lorsque l'on songe d'abord à l'affaiblissement considérable qui en est résulté pour le pays ; puis à la part importante qu'ils auraient pu assurer aux Franco-Canadiens dans le Haut-Canada s'ils se fussent répandus dans ces fertiles contrées au lieu de se disperser presque sans fruit dans toute l'Amérique.

Le gros de l'émigration canadienne s'est fait sentir, semble-t-il, entre 1850 et 1855. En l'espace de quatre ans seulement, de 1852 à 1855 inclusivement, 15,000 des nôtres se sont dirigés vers les Etats-Unis ; en la seule année 1855, le Canada a perdu 5,207 des siens.

Maintenant si l'on faisait le même calcul, à partir de 1855 jusqu'à nos jours, on trouverait que le nombre de nos compatriotes qui nous ont quitté pour les Etats-Unis et l'Ouest s'élève au chiffre stupéfiant de 250,000 individus.

Serait-il exagéré, à présent, de dire que ces 250,000 compatriotes, émigrés aux Etats-Unis, tous jeunes en général, se sont au moins doublés, ci : 500,000 ; que les 50,000 Canadiens, à peu près, laissés dans l'Ouest, en un laps de 150 ans, peuvent bien être pris en ligne de compte pour cinq fois leur chiffre primitif —les Canadiens restés dans leur pays s'étant presque décuplés deux fois dans le même laps de temps—ci ; 250,000 ; enfin, que les 35,000 coureurs de bois, traitants, voyageurs, dispersés ou perdus dans l'Ouest avant 1760 représentent aujourd'hui, ne se fussent-ils doublés que tous les trente ans, au moins 350,000 âmes ; on voit donc que notre calcul est extrêmement modéré si nous évaluons à 980,000 individus la déperdition éprouvée par la population canadienne : chiffre dont elle bénéficierait aujourd'hui si elle n'avait pas été constamment décimée par ces émigrations de toute nature.

Mais loin de nous la pensée de faire un seul reproche à ces frères canadiens émigrés aux Etats-Unis, surtout durant cette période qui s'étend de 1830 à 1850. De puissantes causes alors les forçaient de quitter leur pays pour un autre qu'ils n'aimaient pas, qui leur était même antipathique à plusieurs titres.

Tous ces émigrants étaient déterminés par des motifs nombreux et variés. Les uns al-

laient chercher du travail dans les manufactures des Etats de l'Est; les autres alimentaient la navigation des fleuves et des canaux où les Canadiens excellaient: quelques-uns allaient se louer comme manoeuvre dans des ateliers ou des chantiers; d'autres enfin tentaient un commerce quelconque. Ceux qui se dirigeaient vers l'Ouest avaient presque tous pour but d'acheter des terres et de se faire cultivateurs. Enfin, un grand nombre de ces émigrants s'en allaient à New-York, Détroit, St-Louis et diverses autres villes et s'engageaient comme artisans, surtout comme tailleurs de pierre, débardeurs et menuisiers.

Mais tous ces motifs d'émigration dérivaient d'une cause commune et originelle: la difficulté qu'éprouvaient les Canadiens d'établir leurs nombreux enfants sur des fermes nouvelles dans leur propre pays. Plus des deux tiers alors de notre pays étaient inhabités; ce n'est donc pas qu'il manquât de terres vacantes; mais la répulsion que les Canadiens ont éprouvé longtemps à sortir des anciennes seigneuries, le prix trop élevé des terres qui pouvaient se trouver à leur portée, le défaut absolu de communications pour pénétrer dans les grands territoires que le gouvernement possédait encore dans l'intérieur, apportaient les plus grandes difficultés à la formation de

nouveaux établissements.

Nos pères ne connaissaient malheureusement pas le pays au-delà de la ligne seigneuriale de leur paroisse ; d'autre part, les gouvernements n'avaient encore rien fait pour la colonisation. Telles étaient les raisons qui engageaient des milliers de Canadiens à quitter leur pays pour aller chercher fortune ailleurs.

Obstinément attachés à l'héritage primitif du pays seigneurial par un patriotisme outré, nos pères avaient longtemps morcelé leurs fermes, divisé et subdivisé leur bien entre leurs enfants. A la fin, ce morcellement avait dû s'arrêter devant de grands obstacles. Les pères de famille furent conduits à ménager ce qu'on appelait des "arrangements" avec leurs enfants, donnant la terre à l'un d'entre'eux, à charge par lui de fournir certaines redevances ou capital à ses frères et sœurs. Il résultait de ces "arrangements" que, fréquemment, le premier s'obérait outre mesure, tandis que les autres dépensaient sans profit leur part d'héritage. Après un petit nombre d'années, les uns et les autres se trouvaient également dénués de ressources et réduits à louer leurs bras pour se procurer des moyens d'existence.

Ce fut ainsi que naquit au Canada la classe des prolétaires.

Alors, un certain nombre de Canadiens se décidèrent à placer leurs petits capitaux sur

des terres nouvelles, pour éviter le gaspillage qui s'étendait autour d'eux. Mais ils se trouvèrent vis-à-vis des spéculateurs anglais qui avaient accaparé toutes les terres les mieux situées. On sait que dans les premiers temps, le gouvernement anglais avait concédé d'immenses portions de territoire avec une prodigalité inconsidérée. Les prétentions de ces détenteurs étaient exhorbitantes et auraient promptement absorbé, en les ruinant, les faibles ressources des acheteurs. Les Canadiens reculèrent. Beaucoup de spéculateurs préférèrent laisser leurs terrains en friche et attendirent l'avenir. Cette sorte d'hommes a été funeste dans toutes les colonies. On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point elle le fut au Canada. Combien différents étaient alors le système des spéculateurs et celui des seigneurs.

La couronne anglaise possédait, à la vérité, enclavées dans l'intérieur, d'immenses étendues de terre en friche et libres encore; mais dans ce pays souvent montagneux, il était presqu'impossible de former aucune exploitation agricole, faute de communications. Ce ne fut guère que vers 1850 que l'on commença à ouvrir çà et là quelques méchantes routes qui permirent aux pauvres colons de pénétrer dans ces contrées; on en vit quand même plus d'un porter sur ses épaules son grain et

ses provisions.

Le résultat d'un tel état de chose était que les riches seuls pouvaient acheter des terres accessibles; ceux seulement dont le courage et l'esprit d'entreprise dépassaient la moyenne, pouvaient hasarder des défrichements dans les pays perdus de l'intérieur et des montagnes. La masse commune des prolétaires, dont la foule croissait d'année en année, restait ainsi dans ces paroisses à l'état de journaliers besogneux: situation bien précaire dans un pays où le manque de capitaux et la rigueur de l'hiver rendent le travail salarié rare et peu fructueux. De là l'entraînement d'une partie de la population vers les pays limitrophes des Etats-Unis où l'attirait l'appât d'un salaire plus élevé et plus constant.

Nous avons dit, d'autre part, que le gouvernement n'avait encore rien fait pour la colonisation. Les tentatives d'établissements dans les cantons avoisinant les seigneuries, ces rares tentatives ne furent alimentées que par le courage et l'amour du travail de jeunes gens intelligents. Le gouvernement ne fit rien pour leur venir en aide.

Ce ne fut que vers 1845 que sollicité,pressé, il commença, enfin, à s'occuper plus énergiquement de la colonisation. Outre les grandes routes bien connues aujourd'hui et qui étaient déjà ouvertes à cette époque: celles de

Craig, Gosford, Lambton, Blandford, Shipton, et plusieurs chemins furent ouverts dans les principaux établissements, traversant les cantons et se bifurquant sur différents points. Plusieurs autres chemins d'embranchement furent aussi tracés et ouverts. Les citoyens des villes de Québec et Montréal s'occupèrent en outre d'accélérer la marche de la colonisation. Des associations se formèrent dans chacune de ces villes, afin de faciliter aux Canadiens les moyens d'établissement. Des mémoires adressés au gouvernement attirèrent son attention et furent appréciés avec générosité.

Pour seconder de si belles espérances, la nécessité de faire de vigoureux efforts devint impérieuse. On déploya partout beaucoup de zèle et d'ardeur. Les colons des cantons, qui n'ignoraient pas ce que l'on faisait pour eux, reprirent un peu de confiance et se bercèrent pendant quelque temps des douces illusions d'un meilleur avenir. Cependant, comme toutes les entreprises qui ne reposent que sur l'enthousiasme et ne s'appuient pas sur des mesures pratiques, celle-ci manqua d'activité à un tel point qu'une nouvelle crise devint imminente. Les moyens d'arrêter l'émigration et de favoriser les intérêts de la colonisation étaient encore à trouver. C'en était donc fait de la colonisation. Les nombreux colons qui venaient de se mettre en route pour les dé-

frichements, avec l'espoir d'obtenir des secours, se virent contraints d'abandonner leurs projets, après avoir dépensé ce qu'ils possédaient, pour reprendre les durs travaux des chantiers de construction navale ou autres, dans les villes. Et dès ce moment, l'on vit se manifester, d'une manière très alarmante la fièvre de l'émigration aux Etats-Unis.

Le mal était constant; nos cantons se dépeuplaient à vue d'œil. La presse gémit d'un spectacle aussi désolant; les hommes sérieux, inspirés par de nobles sentiments, tâchèrent d'en arrêter le cours. Le prêtre, le premier, le plus courageux et le plus dévoué des amis du peuple, comprenant le rôle que lui imposait la circonstance, s'empressa avec le zèle ardent de la charité qui le caractérise, d'élever la voix pour demander justice et protection.

Disons que ce ne fut qu'avec les années que le gouvernement toujours de plus en plus sollicité, finit par faire disparaître les causes principales de l'émigration; notamment celle que constituait le système anti-national de la vente d'immenses quantités de terre à des particuliers qui ne voulaient pas la colonisation du pays mais seulement l'exploitation du peuple colonisateur; puis, le manque de communications; enfin, le mauvais système de voiries qui existait déjà. Avec les années, disons-nous, tout cela fut amélioré, renouvelé; on travailla

ferme au rétablissement des Cantons de l'Est; on colonisa le Saguenay et l'on ouvrit plusieurs autres centres. L'élan était donné. Aujourd'hui, il y a de la place pour tout le monde et de l'ouvrage pour tous les bras.



XV

PRESQUE tous les émigrants de cette époque—de 1834 à 1855—ne partaient que pour un temps, beaucoup même pour une saison seulement, comme ceux qui allaient au Vermont à l'époque des récoltes. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Tel qui n'était parti que pour quatre ou cinq mois laissait traîner son absence en longueur par une circonstance, puis par une autre, s'habituait au pays, et finissait par y demeurer... Un grand nombre cependant revenaient au pays; mais les habitudes plus dispendieuses qui existent là-bas avaient souvent absorbé leurs gages, en tout ou en partie, et peu d'entre eux tiraient de leur voyage un profit réel pour acheter et défricher une terre à leur retour. Ils se trouvaient en outre un assez grand nombre d'immigrants, même parmi ceux qui avaient conservé quelqu'aisance

qui, voyant les difficultés que les familles éprouvaient au Canada pour leur expansion, réalisaient leur avoir, se transportaient de nouveau aux Etats-Unis avec leurs capitaux, y achetaient des terres et s'y installaient. Double perte d'hommes et d'argent pour leur patrie, Aujourd'hui combien d'émigrants canadiens retrouvent, en arrivant dans certains états, des arrière-cousins, dont les grand'pères, frères de leurs aïeux, avaient quitté, en 1850, et même bien avant, le Canada et cette même maison, berceau de la famille commune, qu'ils venaient d'abandonner à leur tour...

De ces émigrations, les unes, celles qui se faisaient surtout dans les régions limitrophes, s'effectuaient souvent par départs isolés ou par petits groupes de jeunes gens. Celles-là étaient exposées à de fortes déperditions et à de grandes chances d'absorption, pour ceux qui se fixaient dans un pays nouveau. Cependant, la tendance naturelle à se grouper par affinité d'origine et le courant toujours renouvelé d'émigrants qui venaient accroître leur nombre chaque année finirent par former quelques centres canadiens, qui, grâce à la proximité du pays, à la facilité et à la fréquence des communications, conservaient les mœurs, la langue et l'esprit national. Pour garder à leur patrie et à leur race ces hommes dispersés, la difficulté était toute entière dans la première

formation de ces groupes. Aujourd'hui, des paroisses, situées sur les frontières de New-York, du Maine et du Vermont sont parvenues à s'agglomérer, à vivre ensemble et à former une petite colonie canadienne au milieu des cités étrangères. La communauté des habitudes et de la langue les tient unis ; la maison de Dieu les rassemble et la société St-Jean-Baptiste achève de maintenir et de resserrer leur faisceau....

Néanmoins, quelque confiance que l'on put fonder sur cet instinct vivace de conservation nationale et sur les résultats qu'il avait produits ce mouvement continu d'émigration déterminait dans le Bas-Canada, une perte d'habitants beaucoup trop considérable pour ne pas éveiller douloureusement l'attention de tous les hommes dévoués à leur patrie. Nous le répétons, c'était une situation déplorable que celle d'un pays contenant d'immenses terres fertiles et incultes, et d'où cependant une partie de la population était obligée de s'exiler faute de travail et d'espace. Nous avons vu que l'on se mit à exercer alors une véritable pression sur le gouvernement des Canada unis pour l'obliger à obvier au mal. Nous avons vu qu'il avait fallu encore beaucoup de temps avant que tous ces généreux efforts des gouvernements et des hommes publics pussent réduire cet entraînement en faisant disparaître les causes qui l'a-

vaient déterminé. . . .

Aujourd'hui, ces causes pour la plupart n'existent plus: il faut dire aussi que l'émigration des nôtres vers les Etats-Unis a considérablement diminué. Autrefois on émigrait par groupes et l'on vivait de même, là-bas. Aujourd'hui, les départs sont isolés. Tout au plus trois ou quatre jeunes gens se décident, un jour, de partir ensemble pour les Etats-Unis; généralement, on part seul; on se mêle aux peuples étrangers et l'on perd bien vite les habitudes du pays. Autrefois, on l'a vu, on était forcé par des causes supérieures de quitter son pays, et on le faisait, le plus souvent, à contre-cœur. De nos jours, hélas ! on peut dire que le caprice seul dirige les quelques émigrants qui partent encore, chaque année, pour l'"Amérique".

N'a-t-on donc pas tout ce qu'il faut, ici, pour vivre et pour vivre à l'aise ? Le pays se défriche et s'agrandit, les industries se créent, le commerce prospère, l'agriculture a fait du Canada, notamment de notre province, une des contrées les plus agricoles du monde; il nous faut donc tous les bras dont la nation peut disposer, tous les efforts, toutes les intelligences des fils de la patrie, si l'on ne veut pas nous voir envahir par les étrangers. Et tout cela est si nécessaire que si l'un des nôtres part, il faut immédiatement le remplacer.

Il faut le remplacer, et par un étranger, par un homme qui n'a pas de notre sang, qui n'a pas les mêmes habitudes que nous, qui ne parle pas la même langue, qui ne pratique pas la même religion, qui, souvent même, malgré les précautions des gouvernements et des agents d'émigration, aura été bien heureux de préférer le Canada où on l'a déporté à la prison qui l'attendait peut-être en son pays....

Eh quoi ! pendant que les gouvernements, pour satisfaire aux nécessités toujours plus impérieuses du pays grandissant, aux exigences surtout de l'agriculture et de la colonisation, cause première de notre prospérité et de notre avenir, paient des primes aux étrangers qui viennent s'établir sur nos terres, les aident par tous les moyens possibles à aborder sur nos rivages, à s'acclimater au pays ; pendant que des entreprises particulières de propagande et autres facilitent l'exode de ces mêmes étrangers, applanissent les difficultés, renversent les obstacles qui s'opposent à leur entrée au pays ; pendant que des hommes influents, des agents de toutes sortes, des ministres mêmes s'en vont chercher ces individus jusque dans leur pays et les conduisent ensuite, presque par la main, sur des terres qu'on leur donne à peu près pour rien ; enfin, pendant que les compagnies de chemin de fer les transportent gratuitement d'un bout à l'autre du pays, jusque sur les terres

qu'ils doivent occuper ; pendant ce temps, les nôtres, nos jeunes gens surtout, le plus fine fleur de la nationalité, quitteront leur place sur la terre, dans les industries, la donneront à ces nouveaux venus, et s'en iront quelquefois même au prix des plus grands sacrifices du cœur et de la bourse, se constituer les esclaves de quelque bourreau américain, de quelque potentat de la finance, ou du demi-dieu d'une puissante manufacture !... Et l'on ne leur donnera pas de primes à eux aussi, pour les aider à revenir sous le toit paternel ; et l'on n'ira pas les chercher, eux aussi, par la main, et l'on ne s'efforcera pas d'applanir les difficultés, de renverser les nombreux obstacles qui s'opposent à leur retour peut-être ardemment désiré par eux ; et l'on ne les transportera pas, eux aussi, gratuitement ; et l'on ne leur donnera pas, à eux aussi, des terres à bas prix !...

Ah ! jeunes gens, amis, le mieux pour nous, pour ne pas risquer, là-bas, de pleurer au désir d'un retour rendu impossible par suite de fatales circonstances ; ce que nous avons à faire pour ne pas donner de force à une nation qui en profitera peut-être plus tard pour nous écraser ; pour ne pas, un jour, entendre la patrie nous faire un triste reproche de l'avoir affaiblie, de lui avoir enlevé goutte à goutte, le meilleur de son sang ; pour ne pas entendre continuellement à nos oreilles, les plaintes attris-

tantes d'un père ployant, seul, dans le champ, sous le fardeau du jour, les gémissements d'une mère dévorée d'inquiétudes, dont l'amour fera deviner, soyons-en surs, nos souffrances, nos misères, nos peines endurées là-bas ; les reproches mérités de nos frères, de nos sœurs, de nos amis abandonnés par nous ; ce que nous avons à faire pour ne pas, nous-mêmes, être obligés, un jour, de gémir, de pleurer sur le pays si loin, sur les parents si aimés, puis de mourir peut-être seuls, entourés d'étrangers et d'indifférents, sans avoir même la consolation, à l'heure suprême, de reposer nos yeux éteints sur un objet aimé de la patrie, une montagne, un arbre, par la fenêtre ; ce que nous avons à faire, enfin, c'est de "rester chez nous" !.... de rester sur la terre, cette "grande amie" que Dieu nous a donnée, dont l'amour ne nous a jamais trompé, qui nous a vu naître, qui nous a vu vivre nos plus belles heures et qui espère, un jour, nous cacher dans son sein, à l'heure du grand départ, et faire croître sur notre tombe les fleurs dont elle est si prodigue...

Jeunes gens ; amis ! *Restons chez nous !* Notre chez nous, le chez nous de nos pères ; plus tard, le chez nous de nos enfants et de nos arrière petits-enfants !....

Vivre aux Etats-Unis, dans les villes, nous ne le cachons pas, c'est un rêve que nous avons fait tous ou à peu près, que nous avons cares-

sé longtemps peut-être, qui, heureusement ne s'est pas réalisé pour tous.... Vivre aux Etats-Unis ! que ce doit être bon !... Oui, que ce doit être bon de peiner des jours entiers dans une manufacture enfumée et empestée plutôt que d'être maître dans un champ embaumé par la grande nature du bon Dieu ; que ce doit être bon de sentir quelques pièces blanches dans son gousset et n'avoir pas le temps ou la liberté de les dépenser avec profit et plaisir, plutôt que de jouir de la vraie liberté des fils de la terre et n'avoir dans sa bourse que juste ce qu'il faut pour ne pas nous donner la fièvre de plaisirs insaisissables ; que ce doit être bon d'être l'esclave soumis d'un maître sans cœur plutôt qu'honorable cultivateur dans une de nos belles paroisses.... Que ce doit être bon, pour un père de famille d'amasser des sommes pour l'instruction de son fils afin d'en faire le serviteur d'un homme quelconque ou un rond-de cuir ennuyé dans quelque bureau plutôt qu'un habitant aisé et libre ; que ce doit être bon, enfin, pour une mère de famille, au lieu d'enseigner à sa fille les travaux du ménage, de l'envoyer chaque matin, pâlir sur le métier, ou bien, à force de luxe et de gâteries, dus au mauvais exemple ambiant, d'en faire une pimbèche ridicule—quand elle ne fera pas autre chose...

Vivre aux Etats-Unis !... Ce n'est pas toujours un rêve ; mais le résultat souvent d'un be-

soin de mouvement pernicieux, d'une fièvre ardente qui minent quelquefois à certaines époques, tout un corps social. Il faut un exutoire à ce besoin de mouvement; et, pour nous, les Etats-Unis sont cet exutoire; résultat aussi de l'"auri sacra fames," dernier mot de la civilisation moderne: résultat de luxe qui nous envahit....

Vivre aux Etats-Unis !....Et pourtant, si nous prenions la peine de comparer la vie de là-bas avec celle dont nous jouissons ici. Si nous réfléchissons un instant; si l'on regardait un peu de plus près ! Si, au lieu de baser son opinion sur de vaines vantardises que l'on entend répêter à satiété, l'on voulait simplement ne porter un jugement que d'après les faits de la connaissance d'un chacun, comme nos impressions ne seraient plus les mêmes !.... Combien de nos compatriotes se sont enrichis de l'autre côté de la frontière ? Combien en connaissons-nous qui, sous une certaine apparence de prospérité, ne font que végéter, sans mettre un seul sou de côté pour l'avenir; qui n'ont d'autres moyens de faire vivre leurs enfants que de les engloutir dans les manufactures dès qu'ils ont l'âge de travailler ?

C'est vrai qu'il y a aux Etats-Unis des fortunes colossales, effrayantes; c'est vrai que les deux tiers des millionnaires du monde entier ont pour patrie la grande République Améri-

caine. Mais le paupérisme qui règne à l'entour des demeures de ces fortunés est-il moins colossal; mais la misère qui croupit souvent dans les habitations, d'apparence cossue, est-elle moins effrayante ? Et ce salaire même pour lequel on va verser tant de sueurs et tant de larmes est-il si alléchant ? Une étude publiée dernièrement par le département du commerce et du travail des Etats-Unis contient d'intéressantes constatations sur la condition des salaires dans les principales professions industrielles. Elle met en lumière, il est vrai, la constante augmentation de ces salaires dont le taux supérieur attire tant d'ouvriers étrangers; mais elle montre en même temps que, au cours des seize dernières années sur lesquelles porte cette enquête, le prix de la vie des ouvriers s'est élevé de telle sorte que, finalement les accroissements de salaires en sont pour ainsi dire annulés. Tout compte fait, on voit que l'ouvrier américain, depuis seize ans, a travaillé un peu moins, obtenant 4 pour cent de loisir supplémentaire; la moyenne du salaire de sa semaine s'est accrue néanmoins d'environ 14 p. c.; mais ces deux avantages sont absorbés par les dépenses de la vie, qui ont amené les ouvriers à verser, à 14.0 p.c. près, à leurs divers fournisseurs, en sus de ce qu'ils avaient payé, la presque totalité des augmentations successivement obtenues au cours de seize ans. C'est,

on le voit, un résultat très médiocre et presque négatif.

L'ouvrier a reçu davantage pour un moindre effort; mais la diminution des heures du travail et l'augmentation du salaire ont été entièrement annulées par la hausse correspondante du prix de la vie, hausse qui égale à peu près 15½ pour cent par rapport à la moyenne des prix qu'ils payaient pendant la période des seize ans....

Au Canada, nous avons tout ce qu'il faut pour vivre et y élever de nombreuses familles. Les salaires sont bons et le coût de la vie est moyen. Réfléchissons donc.

Ah ! si, au lieu de se plaindre toujours de la situation qui lui est faite, le cultivateur comprenait que lui seul peut jouir réellement de la vraie liberté, de l'air si bon et si pur qu'il ne trouvera jamais dans les centres manufacturiers, et sans jamais manquer de rien; s'il comprenait que, tous les métiers exigeant du travail et des peines, le sien seul, en récompense de ce travail et de ces peines, peut lui offrir plus de compensations, de bonheur que tous les autres; s'il apprenait cela à ses enfants, si, au lieu de leur faire prendre en horreur et en honte la vie de campagne, par ses plaintes et ses jérémiades de tous les jours, pour les pousser vers les villes, il leur montrait les avantages qu'il y a à posséder une bonne terre, à être

maître et libre chez soi, à aimer l'agriculture, à se perfectionner dans cet art, nous verrions bien vite le fléau de l'émigration arrêter pour toujours....

Voici un truisme, mais on ne saurait trop le répéter ; dans une famille nombreuse, ceux qui parviennent le mieux, ce sont les enfants qui, élevés sur la ferme, s'emparent, arrivés à l'âge majeur, d'un bon lot de terre, sur lequel, à leur tour, ils voient grandir une famille. Ceux-là, après quelques années de peine, peuvent se créer un bel héritage qu'ils laisseront à leurs enfants. Qui peut être certain de la même chose parmi ceux qui s'en vont vivre dans les villes américaines. Ne laissons donc pas le certain pour l'incertain ; la réalité douce pour un rêve vague et décevant. Méfions-nous donc des belles apparences que l'on peut faire miroiter à nos yeux pour nous arracher à une vie honnête et paisible....

Sans cela, la terre mourra, notre pauvre grande amie, elle sera délaissée et dormira au bon soleil, tandis que les outils des champs se rouilleront. Les bras manqueront dans les champs, tandis que là-bas, les usines se rempliront de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. L'humble église de nos villages deviendra trop grande et durant les cérémonies du dimanche, il y aura dans l'assistance des taches qui seront des bancs vides. Il y en a déjà

trop. Là-bas, on massacrera notre belle langue des campagnes peu habituée aux concepts modernes, ou bien on l'abandonnera....

Que cela sera triste !

Et cela arrivera pourtant, si, envahi par le luxe tout à fait, on commence à rougir de son titre d'habitant ; à rougir d'être un homme qui habite "son" pays, un homme que l'on connaît, dont on connait le père, la mère, l'aieul et le bisaieul ; quand on préfèrera se faire aventurier des grandes villes avec un passé ignoré ; renoncer au bénéfice d'honneur et d'estime dont on peut jouir chez soi pour s'en aller chercher dans une ville une place sans gloire, sans plaisir, pas toujours honorable ; quand, enfin, on trouvera que son titre d'habitant est synonyme de miséreux et que l'on s'attristera en comparant ses habits pauvres et simples à ceux d'un transfuge quelconque....



XVI

NEW-YORK ! est-ce une ville, est-ce un monde ? En tous cas, il renferme tout.

Lorsque l'on contemple cette reine de toutes les Amériques, on a peine à s'imaginer que trois siècles seulement séparent ces splendeurs d'aujourd'hui d'avec l'aspect miséreux que présentait jadis le petit groupement de huttes de marchands hollandais, débarqués du "Half-Moon" sur l'île Manhattan, où les avait conduits l'esprit aventureux de Hendrick Hudson, et qui furent les fondateurs de la grande cité américaine.

Quelle profonde transformation !

Quelle est donc la puissance du génie qui a fait en si peu de temps d'un petit hameau de commerçants cet énorme entassement de fer et de pierre ? Pourra-t-on jamais saisir l'enchaînement logique des causes et des événements

qui ont opéré une si incroyable métamorphose ! ... Cité puissamment commerciale, elle tire son origine d'un groupe de colporteurs ; obscurs débuts, d'où devait jaillir un des deux ou trois grands centres commerciaux du monde entier et qui ne mérite pas moins l'admiration par son développement extraordinairement rapide que par la splendeur de sa prospérité matérielle Dès son origine, cette cité prodigieuse doit au commerce son existence et sa croissance ; puis, dans la suite, son développement et son caractère sont subordonnés pour le bien comme pour le mal à des influences commerciales plutôt qu'à aucune autre. Une heureuse spéculation même préside à sa fondation quand le Westphalien Peter Minuit, son premier gouverneur, achète des Indiens l'île Manhattan pour la somme de vingt-cinq piastres. Ce fut le signe heureux de sa vocation de cité commerçante. Tenace, elle la suit fidèlement, courageusement, sans défaillance aucune ; et l'on peut dire aujourd'hui que peu de villes commerciales se sont développées avec une plus merveilleuse rapidité que la ville de l'île de Manhattan. Aidée d'agents puissants primordiaux qu'elle crée elle-même pour son commerce et son industrie, elle grandit, grandit démésurément aux yeux de la vieille Europe étonnée qui est longtemps sans même soupçonner une rivale de ce côté de l'océan...

Mais, grâce à ce prodigieux accroissement, New-York devient bientôt la grande fascinatrice des affamés de l'or. Une immense immigration s'y dirige, augmentant chaque année la population de milliers d'individus de tous les pays, si bien qu'elle en change bientôt le caractère ethnique originel et qu'aujourd'hui, les quatre cinquièmes de cette population sont d'origine étrangère et que le dixième seulement du peuple appartient à la vieille souche américaine d'avant la Révolution.

Et plus que jamais, aujourd'hui, à cause de sa richesse toujours croissante, New-York reste la pieuvre dont les tentacules, couvrant le monde, traversant les océans, attirent vers elle des légions de pauvres, fascinés, assoiffés d'or et d'inconnu....

Hélas ! le malheur est qu'on se laisse trop facilement éblouir par les dehors; par la somptuosité des édifices, l'immensité de ses manufactures, la variété de ses industries. On oublie trop que les grandes villes américaines frappent surtout, quand on y regarde de près, par l'accroissement de la pauvreté excessive à mesure qu'augmente la population immigrante; par l'accroissement réel ou apparent de la distance qui sépare les gens très riches et les gens très pauvres ;en d'autres termes, par ce fait, que si d'une part il se crée des fortunes colossales pour lesquelles bien

peu sont élus, d'autre part, il se forme une nombreuse population composée en partie de journaliers qui n'économisent rien et en partie de prolétaires qui ne gagnent jamais assez pour fournir à leur famille même les choses indispensables; accroissement inquiétant pour la grande République et qui contrebalance puissamment les bienfaits apportés par la liberté de l'immigration européenne.

On ne réfléchit cependant à rien de cela. En chaque ville américaine on ne voit qu'une sirène enchanteresse qui nous fascine et nous subjugue. Villes de leurre et villes de loterie où l'on croit que chacun peut gagner le gros lot, où quiconque joue bien finit toujours par gagner; villes de Cocagne, toutes, où il y a des avenirs tout faits que l'on n'a qu'à choisir; terres promises qui ouvrent des horizons magnifiques à toutes les intelligences et dans toutes les directions; vastes ateliers de civilisation où toute capacité, où tout talent trouve du travail et fait fortune; océans où se fait chaque jour la pêche miraculeuse; cités prodigieuses enfin, cités de prompts succès, et d'activité d'où, en un court temps, un homme entré en souliers éculés en sort dans un carosse capitonné; où, tout le jour, il pleut des pépites d'or mêlées aux scories des cheminées d'usines....Mais, aussi, il faut bien l'ajouter, villes d'illusions ! Illusions ruinées, bonheurs

perdus, oh ! que les grandes cités américaines en ont vu ! Combien, dans leur sein, ont senti tout-à-coup que la mesure d'idéal qu'ils portaient en eux était trop courte une fois superposée aux réalités d'une existence à faire ! Combien s'en est-il trouvés qui,après avoir vu, touché, respiré ces villes, après avoir erré des jours entiers, dans leurs rues enfumées, méconnus, solitaires, au milieu d'une foule d'êtres indifférents, se sont tout-à-coup croisés les bras, puis, crispés, moralement et physiquement, se sont laissés mourir tristement. Heureux ceux de nos gens qui, après quelques mois de séjour dans ces cités-merveilles, par une transition dont il nous est libre de rêver les nuances, n'ont pas senti le dégout remplacer la curiosité....Les Etats-Unis peuvent, à la vérité, être bonne mère pour les hommes ambitieux et à grandes vues, soit qu'ils veuillent jouir du fruit de leur existence passée, soient qu'ils aient une fortune à faire ou à refaire et qui se sentent capables de nager dans les eaux troubles ; mais les faibles ont bien peu de chances de se frayer une route en luttant contre la marée turbulente de ces villes.....

Nous sommes au fort de la canicule. Un soleil rouge qui perce une buée blanche, volatile, mélancolique, semble une tache de sang

dans le ciel presqu'assombri et la monstrueuse ville de fer est assoupie dans une torpeur ardente et lourde,....Les voitures-réservoirs à tuyaux d'arrosage, grelottent dans le blème silence et, dans les rues à la mode, les roues caoutchoutées des voitures de gala font un bruit de luxe, conforme à l'ambiance...

La journée de travail est finie.

Le port, où, masses sombres et trapues, s'allongent les quais d'Hoboken sur lesquels a travaillé tout le jour une nuée de débardeurs, se déserte peu à peu, et chaque ouvrier, délabré, en sueurs, reprend le chemin du domicile ...A travers un dédale de rues tristes et tortueuses, placardées d'affiches multicolores et bordées de cheminées puantes, de fourneaux et d'usines, un jeune homme s'avance, à pas lents, fatigué, harassé....Indifférent à tout, il ne semble rien voir, rien entendre ; ni les sonneries rapides et précipitées des tramways électriques qui coupent les avenues et les ruelles, ni les grelots des fiacres qui se pressent et les fers des chevaux qui frappent l'asphalte, ni les autos qui, lourdement cornent, ni les airs mélancoliques des orgues de Barbarie, au fond des cours humides et noires, que de pauvres hères tournent continuellement des journées entières....Un escalier branlant qui craque sous les pas, une porte criarde qui s'ouvre, et notre jeune homme se trouve dans une

méchante petite chambre nue, sans ornement, sans rien qui réjouit la vue. Une tranche de pain avec un morceau de fromage et un verre d'eau sont bien vite engloutis par un ouvrier qui a travaillé fort durant la journée;....et c'est le frugal souper que vient de prendre ce pauvre ennuyé.....

Cet ouvrier, l'a-t-on reconnu ? Non, assurément, tant il n'est plus le même. C'est Paul Pelletier....

Ah ! ils sont loin, déjà, les beaux jours de la Malbaie et ceux, encore plus ensoleillés, de la Baie des Ha ! Ha !....La réalité dérange parfois nos idées comme le mouvement dérange une draperie. Lui qui croyait que la réalité c'était la liberté, la fortune, le plaisir ; non, c'était le rêve, cela ; et la réalité, elle était là-bas, à la ferme, dans la pauvreté décente, même dans les petites privations, sauvegardes de la dignité.....

Et ce soir, appuyé mélancoliquement à l'unique fenêtre de sa chambre, Paul essaya de scruter, dans l'horizon des cheminées qui lui bornent la vue et les innombrables fils métalliques qui passent au-dessus de sa tête, les secrets décevants de cette vie qu'il avait imaginée si belle et qui était si triste. Hélas ! la bonne fée qui l'avait conduit jusqu'ici s'était envolée ; le charme était rompu et une première expérience de la vie lui apprenait qu'il ne faut pas con-

fondre le rêve avec la réalité, qu'il est plus facile de former des projets que de les exécuter.....

La nuit règne maintenant sur la ville qui s'endort et tout est silence dans le pauvre quartier des travailleurs qui ont peiné depuis le matin pour gagner le pain qu'ils ont mangé ...Quelques voitures roulent encore de loin en loin. La nuit s'étend toujours plus épaisse, silencieuse, avec la solitude, avec la tristesse dans la chambre de Paul face à face avec son ennui....

Son ennui !......

Oh ! cet ennui de certains soirs qui vient se coller aux fenêtres comme un brouillard, quand le ciel est sombre et bas, quand les routes et les rues ne sonnent plus, quand la chambre et l'âme restent sans lumière dans le lent crépuscule. Ennui du cœur qui n'aime plus rien ; ennui de la pensée lasse d'avoir trop pensé et qui perçoit la vanité de ce jeu ; ennui de la volonté rompue de s'être trop efforcée vers des fins illusoires...Pauvre Paul ! c'en est-il donc fait à jamais, déjà, de ton vouloir, de ta pensée et de ton amour ! Vous tous qui l'avez connu, cet ennui, et vous surtout, pauvres villageois qui avez déjà été enchaînés dans l'isolement d'une ville, à qui la vie moderne, si prodigue d'agitation et de vains spectacles, semble n'avoir réservé que l'immobili-

té et le souci d'attristants et d'humiliants devoirs, pensez à Paul, ce pauvre désenchanté ! ....Si à cette heure, Paul avait connu Sully-Prud'homme, il aurait jeté ce cri de l'âme.

> Ah ! si vous saviez comme on pleure
> De vivre seul et sans foyer,
> Quelque fois devant ma fenêtre
> Vous passeriez.

Mais Paul ne connaissait pas même le nom du délicat auteur du "Vase brisé."



XVII

En arrivant à New-York, il y a six mois, Paul avait été d'abord effrayé et il avait mis du temps à se remettre de son émotion. Il y avait de quoi, certes, s'émouvoir un peu....

Lui qui n'avait jamais connu le monde au-delà de la ligne seigneuriale de sa paroisse qui, tout au plus, n'avait aperçu que quelques rues de Québec; dont le regard avait toujours plongé, libre, dans le grand horizon à peine borné par les montagnes bleues, bien loin, et par les arbres précis et touffus de la forêt, se voir transporté tout d'un coup dans cet enfer du négoce et de l'industrie, c'était à déconcerter bien d'autres encore que lui.

Un villageois s'accoutume bien peu à cet air épais, trouble et gris où se noient formes et couleurs, au milieu duquel les flammes, au sommet des hautes cheminées qui découpent

le ciel fumeux, dansent sans rayonnement; dans ce monde de géants, Vulcains modernes où rien ne subsiste plus de l'œuvre de la création qui donne la place à l'œuvre humaine: œuvre mouvante, qui prend toute la place, qui triomphe insolemment dans sa grandeur ou dans sa laideur, qui chasse l'air pur du bon Dieu, qui voile l'azur de son ciel, qui éteint son beau soleil dans la suie et la fumée et remplit l'espace de ces entassements de fer et de pierres; étranges constructions, entrepôts immenses, hautes maisons de huit à dix étages, tours innombrables, clochers aux silhouettes étranges perdus dans les nuages, bureaux entassés qui s'élèvent à vingt et à trente étages; "sky-scrapers" enfin qui nous imposent le sentiment de leur grandeur et de leur force; et au milieu de tout cela, tramways souterrains, aériens et terrestres circulent et voiturent les gens comme en un rêve; et des théories d'hommes d'affaires, d'ouvriers, de femmes courent d'une rue à l'autre, le jour et la nuit, se bousculent d'une voie de tramway à un train de l'"elevated tramway" et d'un train de l'"elevated" à une voie de tramway terrestre puis, s'engouffrent dans les caves d'un "sub-way." Oeuvre de héros, de nouveaux dieux, mille fois plus habiles, avec leurs puissants outils, avec leurs creusets, au milieu du fracas de leurs tonnerres qui secouent des peuples d'ou-

vriers, que ceux de l'antique Olympe....

Oui, toutes ces images de grandeur et de force effrayèrent un peu Paul.

Peu à peu cependant il se fit à l'aspect général de la cité. Mais ce fut un autre sujet de tristesse et d'effroi quand il se mit à regarder de plus près le monde au milieu duquel il allait vivre; celui qu'il allait voir de loin sans le connaître, le monde du "High Life" et celui dont il allait faire partie le monde des travailleurs. Adieu alors les joyeuses conversations avec les amis de là-bas, avec les parents, le soir, au foyer et les douces causeries avec Jeanne, la petite amie délaissée; adieu ce contact reconfortant avec des gens aux mœurs sans fièvre, si simples dans leur langage et leurs habitudes et si francs dans tous leurs actes. Désormais, il n'y a plus pour ses oreilles que des paroles grossières et banales en une langue qu'il ne comprend pas encore bien mais qu'il devine; pour ses yeux, que des spectacles hideux de misères sans nom...

Et quand il sortira des quartiers de taudis où grouillent les ouvriers et qu'il s'aventurera, en ses promenades, dans les rues fashionables et les centres commerciaux, sa vanité et son orgueil, ne feront que le faire souffrir davantage au milieu de ce monde élégant, porteur de tout ce que la fantaisie peut inventer

de plus charmant dans un luxe absolument illimité, et de ce monde que le vertige des affaires garotte et emporte dans son tourbillon comme un mannequin....

Et en effet, la première fois que, poussé par la curiosité, il s'engagea en promenade un soir, sur la Cinquième avenue et Wall street, l'enfer de l'or, il fut ébloui et la vue de toutes ces splendeurs lui fit mal, lui si petit, si misérable ...Bien que décemment habillé, il rougit en passant devant ces riches villas, où des patriciennes de l'or prenaient le thé sur leur terrasse que l'approche du crépuscule enveloppait d'une poésie plus pénétrante et remplissait de mystère les quinconces ombreux sous lesquels l'eau chantait dans les vasques de jaspe. Son imagination se forgeait facilement tout le luxe et la splendeur de l'intérieur de ces somptueuses résidences....Puis,passent et repassent devant lui des jeunes filles élégantes laissant après elles des rires, de la fraîcheur et un parfum de violettes; et il voit des jeunes gens, occupés tout le jour aux affaires et qui veulent un instant échapper au souci de l'or, le colossal souci, pour s'abandonner aux roueries du flirt, s'asseoir, suivant la coutume, le soir, près des jeunes beautés et les éventer de leurs éventails de plumes blanches, galamment escamoté, en leur débitant d'oiseuses paroles....

Toutes ces choses banales du grand mon-

de avivait davantage sa souffrance. Le soir, il y pensait avant de s'endormir, et il maudissait sa destinée ingrate, humiliée et obscure. Mais il se reprenait aussitôt; il ne faisait que d'arriver, et déjà découragé ! Ah ! bien non; dès demain il trouverait de l'ouvrage et il serait heureux. La vie, il est vrai, est un combat qui a ses défaites, mais, que diable ! on ne perd pas toutes les batailles. Alors, il s'endormait en ouvrant son cœur tout grand aux promesses de l'avenir....

Le lendemain arrivait, mais sans plus de changement. La fortune, le travail même pour y parvenir ne venaient pas.

Les places étaient toutes prises, la main-d'œuvre était suffisante partout et des centaines d'hommes, aussi, attendaient un vide, une place vacante; tous passeraient avant lui.

On lui avait bien offert, en arrivant, et souvent dans la suite, une place de manœuvre quelconque avec un maigre salaire; il aurait dû accepter, mais sa vanité insensée s'y répugnait, et puis, il avait peur qu'une fois dans ces modestes fonctions une autre place qu'il enviait échut à un autre; et il attendait. Mais en attendant, il fallait vivre, il fallait manger, payer le loyer de la chambre et, à mesure que le temps, inexorable, fuyait à tire d'aile, son gousset, son pauvre gousset, rempli par son père avant son départ, diminuait d'une façon

désespérante.

Alors, en face de tous ces insuccès,de cette deveine, le désespoir remplaçait l'espérance caressée la veille. Il lui semblait voir se dresser devant lui un avenir atroce qui l'effrayait...

La vie a deux voies principales : l'une de repos, de détente, de gaieté, d'insouciance légère ; l'autre, d'efforts, de luttes, de gravité et souvent de tristesses. Un métaphysicien dirait qu'elle a deux faces : l'une positive et l'autre négative. Certains êtres prennent tout avec indifférence ou légèreté ; d'autres prennent tout au sérieux. Quelquefois, ces deux modes se confondent ; d'ordinaire, l'un domine l'autre. Or, celui qui domine le plus impérieusement, celui qui est l'essentiel de la vie, c'est le second....Mais, mon Dieu ! que ce côté de la vie est difficile ; de sa vie surtout, à Paul, si courte, mais déjà si longue en espoirs déçus. Il avait cru savoir ce qu'il fallait espérer et il s'est aperçu que ce n'était pas cela du tout ; que tout était peine, lutte et danger....D'autre part, qu'il est cruel le supplice, quand on a l'impatience du jeune âge, d'être réduit à se demander chaque matin, comme Paul : le bonheur inconnu et tant désiré viendra-t-il aujourd'hui ?...La force vient de la vie, c'est vrai : plus une pensée, un sentiment, un amour ont été vécus, plus ils ont d'énergie ; mais la fidélité à un espoir caressé, au bonheur qu'on

attend a des bornes ; on se lasse d'espérer, et un bon jour on sent son cœur comme muré à jamais sous les pierres lourdes et massives du désenchantement. Ce n'est pas encore le désespoir, c'en est, hélas ! le chemin et il faut que l'éducation première reçue au foyer paternel, il faut que la foi puisée sur les genoux de la mère, fortifiée à l'église par le curé, soit bien solide pour que l'on ne finisse pas en réprouvé par une balle de révolver ou une fiole de poison....

Un bon matin, Paul se réveilla sans un sou vaillant dans sa poche. Il fallut prendre une résolution suprême. Il était trop fier, trop orgueilleux pour appeler son père à son secours et il s'engagea débardeur dans la rade de New-York. Ce n'était pas la fortune, ni même l'aisance, mais le salaire qu'il retirerait l'empêcherait au moins de mendier et de mourir de faim, lui permettrait de vivre ; oh ! vivre, oui, vivre ; malgré tout ; malgré les désillusions, malgré les tristesses du présent et les terreurs de l'avenir ; vivre jusqu'au bout, au moins pour voir, s'il y avait un terme à la fatalité.....

Ce soir-là, Paul, renfermé dans sa chambre, après sa première journée de travail sur le sol américain, pleura de ces larmes qui rongent comme un acide et qui brulent jusqu'au cœur.

XVIII

LAISSONS Paul un instant à son travail ingrat; quittons les villes, encore brûlantes à la fin de l'été, et allons jouir de nouveau de la vie canadienne dans les coins où elle s'écoule modeste, industrieuse et honnête.

L'automne, encore une fois est venu, précipitant les nuits et les faisant longues, lugubres et glaciales.

Pour l'heure, la beauté de la nature est dans la gamme harmonieuse des teintes effacées, le tout se confondant en vapeurs ardoisées et en ombres blondes, en ce quelque chose d'impalpable et de lavé, dernier reste de couleur, dernière flamme de vie qui s'effacera avec la première bise, le premier flocon de neige; nature condamnée et d'autant plus aimée qu'elle est à la merci du premier heurt de l'hiver... Les fleurs ne sont plus; à peine si quelques-u-

nes, tardives, jettent encore un sourire dans les parterres dévastés; dans les potagers, la mort a passé et les plantes inclinent vers le sol les virgules de leur feuillage ambré. Des feuilles tombent lentement comme des larmes. Mais certains géants résistent encore dans la forêt et semblent frissonner avant de jeter leur monnaie d'or; pareils à ces mortels qui ne veulent pas se résigner à l'automne de la vie et prétendent garder au moins les apparences d'une éternelle jeunesse...

Ah ! Paul, si, de ton taudis de New-York, il t'était donné d'entrevoir un coin de tes campagnes de la Baie des Ha ! Ha ! de contempler, par exemple, quelques-unes de ces frondaisons à côté des feuillages morts, tu serais bien tenté de le dire, à ce spectacle renouvelé des inégalités de ce monde, que, dans ce moment, tu as si souvent sous les yeux: "pourquoi cette injustice de l'opulence à côté de la misère de l'autre ?" Mais là-bas, tu ne sentiras pas le souffle glacial qui arrivera bientôt de la montagne et nous rappellera, à nous, que, pour les arbres comme pour les hommes, la mort donne la grande égalité finale.

L'hiver de l'homme est bien triste à côté de celui de la nature. Chez l'homme, c'est la fin de tout; mais dans la nature, on sait que sous les feuilles mortes reverdiront de nouveaux bourgeons; qu'avant de succomber le

vieux chêne reverra bien des printemps; on sait que, là, la vie s'affirme à côté de la mort; dans les sillons, ensablés par la pluie, les feuilles tombent, légères, sur le duvet de l'herbe qui paraît fraîche encore, tandis qu'auprès de l'âtre, à la ferme, l'aieule aux yeux éteints sourit au petit enfant qu'elle berce. Les larmes coulent et puis se sêchent.

L'angelus du matin vient de laisser s'envoler ses notes perlées à travers la campagne ajourée, là-bas, au village de Bagotville. L'air est froid, pur et vivifiant. Par intermittance, le soleil, tout pâle répand ses ardeurs impuissantes à travers les nuages qui sillonnent l'étendue; la rosée scintille encore à la surface du sol. Le vieux Jacques Pelletier, avec ses deux grands boeufs roux, quitte la ferme et traverse d'un pas lent, presque déjà fatigué, la longue route que jonchent des paillassons de feuilles mortes....

Cet automne, Jacques Pelletier est seul pour les labours; il a été seul, l'été dernier, pour les foins et la récolte. Ah ! le travail a été dûr, mais la récolte abondante; et aujourd'hui encore, dans le sillon qu'il creuse, il sème l'espérance pour l'année prochaine....quand l'hiver aura disparu...

Il a bien vieilli, le pauvre père, depuis que son fils est parti, son cher Paul dont on parle si souvent à la maison, à qui il pense sans ces-

se, au milieu de ses humbles travaux, quand il tourne la glèbe avec cette sorte de lenteur active, et fait s'entr'ouvrir le sol qui sent frais et bon....Les deux grands bœufs roux, au bout du sillon, reviennent sur leurs pas. Vigoureux, ils marchent en tirant ferme dans le joug; leur tête, résignée, s'incline. L'écume de leur mufle exhale une fumée qui s'évapore aux feux tièdes du jour; leurs bons grands yeux contemplent le sol. A les voir de loin, on dirait que leur corps ondule de façon charmante, en leurs mouvements réguliers et il semble que leur belle robe brune, marquée de taches blanches, s'harmonise aux tons du ciel et de la terre....Et le vieux fermier, tout en peinant, ne sent plus naître en lui cette secrète allégresse d'autrefois, quand son fils travaillait à ses côtés.

Paul est parti depuis sept mois déjà. Les premières nouvelles n'ont pas été bonnes, non; et celles qui ont suivi n'ont guère valu mieux. Tous les jours, à présent, on attendait une lettre qui signalerait un changement, qui annoncerait même son retour; car on espérait toujours, à la ferme, le retour de l'enfant prodigue. On lui avait même déjà offert de l'argent pour lui permettre de revenir; mais, nous l'avons vu, Paul était trop fier pour accepter; il espérait sans cesse en des jours meilleurs, qui ne tarderaient pas.

Jacques Pelletier, lui aussi, avait espoir en l'avenir de son fils.

Quand, chaque dimanche, après la messe, il se rendait au bureau de poste et qu'on lui remettait une lettre qu'il savait venir de son fils, son cœur de père battait d'espérance. A la maison, on allait chercher Jeanne, qui lisait la lettre de l'absent. Mais toujours rien de nouveau, dans ces chères lettres, tant attendues; chômage, inaction, ennui, travail sans rémunération; mais toujours, à la fin, un mot d'espérance en l'avenir et un autre de remords et de regret peut-être que le pauvre enfant voulait bien retenir mais qui lui échappait malgré lui. On le sentait bien à la ferme, ces lettres suintaient la douleur goutte à goutte; il y avait une larme dans chaque mot, et l'on en souffrait davantage. S'ils eussent pû au moins se persuader qu'un jour enfin ce cher enfant serait heureux ; mais l'avenir rembrunissait le présent...

Les soirées d'hiver ont repris leurs cours à la campagne. La fin d'automne, dans les montagnes du Saguenay, c'est bien déjà l'hiver, tant les nuits sont glaciales. Mais tant que n'est pas venu le premier flocon de neige, le décors est toujours agreste quand, le soir, les grandes ombres s'étendent, croissent et descendent des collines en longs sillons qui enveloppent la ferme. A l'intérieur, les brin-

dilles flambent toujours dans le gros poêle et répandent dans le logis la lumière incertaine de leurs pétillantes ardeurs. Mais au logis de la famille de Paul, il plane de l'inquiétude dans toutes les âmes et, au fond des cœurs, il y a des sanglots.

Comme il est triste, hélas ! le foyer qui se déserte....Le foyer, il n'y a que lui pourtant pour tenir réunis des éléments de la famille honnête et chrétienne. S'il s'éteint, tout est perdu ou en voie de se perdre. Dans le cœur de celui qui le quitte, rien ne saurait remplacer le foyer familial, la lampe de famille, les entretiens, les lectures, le soir, après la journée finie.

O aberration de celui qui le déserte sans raison, par caprice !....



XIX

LE foyer ! c'est vers lui, lui seul, que s'envolent toutes les pensées de Paul durant ces longues journées où il est occupé à transporter sur son dos, des bateaux sur les quais et des quais dans les bateaux, de lourds ballots de marchandises. Paul savait maintenant assez l'anglais pour se dire souvent : "Be it never so humble, there's no place like home". Quelque modeste qu'il soit, rien ne vaut le foyer.

Ah ! comme il l'aurait aimée la charrue, maintenant qu'il ne pouvait plus en tenir les mancherons : comme il l'aimait à présent son village de Bagotville aves ses coins d'Eden, la belle Baie des Ha ! Ha ! aux flots si bleues, irisés. Devant ces images de la patrie lointaine, le pays qui l'avait tant charmé dans ses rêves et qu'il habitait maintenant lui apparais-

sait tout-à-coup opprimant, mortel...

On n'aime jamais plus son pays que quand on s'en est éloigné et qu'on ne peut plus y revenir. C'est toujours l'éternel et irrésistible attrait du fruit défendu qu'il exerce sur nous; il n'est pas un homme, on le sait, dans tous les temps et dans tous les lieux, qui ne se soit montré sous ce rapport, digne fils de notre mère commune Eve.

Rien comme l'exil durement accepté pour nous faire remonter le flot de nos souvenirs de la famille. Paul,durant ses heures de travail, revoit, lui, jusqu'aux inoubliables années de l'enfance. Que c'était loin et quelle tristesse ensuite !... Les parents tenaient, à la vérité, une bien large place, dans ses pensées. Leur cher souvenir était pour ses heures calmes et de travail le seul qui fût presque du bonheur.

Quelle place tiennent en ce monde les vieux parents et comme on s'aperçoit du vide qu'ils font quand ils ne sont plus là.

C'était à sa mère surtout qu'il pensait, et à ce souvenir son cœur se déchirait. Il avait plus que jamais l'impression de tout ce qu'il lui avait fait souffrir, les déceptions suprêmes qu'il lui avait causées à l'heure de son départ. Sa mère ! mais elle pourrait mourir pendant qu'il ne serait pas là, son père, aussi....Jusqu'à ce moment, la possibilité de perdre ces deux êtres chéris pendant son absence ne s'é-

tait jamais présenté à son esprit, comme il arrive à ceux qui n'ont pas vu la mort frapper tout près d'eux.....Et dans ce cercle des pures affections familiales veillant de loin sur lui, apparaissait la douce figure de Jeanne.... L'aimait-elle comme autrefois, sa Jeanne ?... Oh ! oui, il n'en doutait pas ; elle l'aimait encore, bien fort ! Quand donc la reverrait-il ?

Alors, il s'épouvantait de la grande distance qui le séparait de ces êtres aimés. Il sentait l'angoisse d'être si peu de chose, d'être sans argent, eh bien, oui, sans argent pour revenir au pays...

Paul travaillait le jour, en face de la belle rade de New-York. Le spectacle était souvent pittoresque et bien propre, quelquefois, à chasser les papillons noirs autour de cerveaux malades. Durant les quelques minutes de loisir que lui laissait son travail et aussi, le soir, quand il revenait flâner sur les lieux où il avait peiné tout le jour, Paul s'amusait à ces spectacles mouvants, à voir partir et arriver les navires....

On n'a jamais suffisamment expliqué l'attrait irrésistible qu'exerce sur les âmes compliquées comme sur les simples, l'arrivée ou le départ des navires petits ou grands ; pas plus que l'on a expliqué ce besoin de crier, dans les mêmes circonstances, comme, d'ailleurs, dans n'importe quelle manifestation. Il

semble que ce soit là, un des importants privilèges de la liberté individuelle sous quelque latitude que ce soit...

De temps en temps, un puissant transatlantique arrive, remorqué par un pilote expert, et semble une montagne au milieu d'une volée de menus bateaux pareils à des mouettes. Aussitôt la grande halle des compagnies transatlantiques s'anime et fourmille le monde; le bateau n'est pas encore accosté que, malgré les défenses, hommes et femmes se faufilent à la rencontre des nouveaux arrivants pour embrasser une minute plus tôt, un parent, un ami....Le grondement de la vapeur, désormais inutile, qui s'enfuit dans le ciel en volutes argentées, le grincement des poulies, les courses désordonnées des passagers qui ont oublié ou perdu quelque chose, et qui retournent en grande hâte dans leur cabine, la révolte des gens pressés de partir contre les employés de la douane, bref ! tout le brouhaha que peut produire l'arrivée simultanée de douze ou quinze cents personnes, appartenant à toutes les classes de la société, encombrés de tous les paquets imaginables, cet ensemble à la fois touchant, comique et exaspérant, amusait l'exilé....Un navire n'était pas déchargé que d'autres approchaient à vitesse réduite, les pavillons au vent, répondant aux signaux des sémaphores.....Au loin l'eau cha-

toyait comme une moire, des centaines de voiles blanches ou rousses, éparpillées, faisaient la pêche sur les bancs de sable et des nuées de mouettes voletaient tout autour, comme apprivoisées.



XX

AVEC les premiers jours de novembre, New-York commence à ressentir les morsures de l'automne....

Un soir, Paul, selon sa coutume, quand il ne se rendait pas jusqu'à la rade, marchait sans but, à la bonne aventure, au milieu des quartiers pauvres et tranquilles de la cité; afin de songer plus à son aise aux attractions du pays, il choisissait, de préférence, ces humbles faubourgs, habités en partie par des compatriotes qui avaient abandonné, depuis longtemps le pays, pour venir, comme lui, chercher fortune dans la grande République.

Aux premières atteintes de l'automne, la nature se faisait triste et un voile de deuil semblait s'étendre sur la ville dont les bruits ne résonnaient plus que comme des plaintes étouffées... C'était la fin d'un jour de pluie, et les

trottoirs luisaient à la clarté des pâles reverbères, allumés de bonne heure. Les rues, désertes, ressemblaient à des corridors grisâtres où s'engouffrait le vent. Sur les toits, le grincement strident des girouettes et des enseignes.... Bientôt, ce fut la nuit, impénétrable et compacte. Des nuages énormes, entassés dans le ciel, étouffaient les rayons d'un mince croissant de lune.....

Plus que jamais en proie à la nostalgie, Paul s'avançait au milieu de ce mélancolique aspect de la nature malade, à travers le labyrinthe des rues mal éclairées... A cet instant, il se disait que sur les bords du Saint-Laurent, seulement, le canadien, en toute saison de l'année, peut trouver l'agrément et le confort....

Tout-à-coup, il s'arrête et prête l'oreille du côté d'une fenêtre d'un deuxième étage d'où partait une voix qui chantait :

Un canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Les pays étrangers.

....La mélancolique petite ballade, que nous avons tant de fois entendue murmurer par nos mères, quand, sur leurs genoux, elles nous berçaient, le soir, près du foyer, était chantée, ce soir-là, par une voix jeune de femme, qui mêlait à ces notes populaires toute la tristesse d'une âme délaissée.

Aux premiers mots de la chanson, Paul sentit des larmes lui monter aux paupières.... Comme lui, il y avait donc sur cette terre d'exil un cœur qui souffrait et qui, pour ranimer les doux souvenirs de la patrie absente, chantait les couplets qui peignent si bien les souffrances et l'ennui du canadien exilé— Paul écoutait, et la voix continua, plaintive:

Un jour, triste et pensif,
Assis aux bords des flots,
Au courant fugitif,
Il adressait ces mots:

Etait-ce un rève !....Mais, brusquement, comme par un coup de baguette de fée, Paul se crut transporté sous le ciel ensoleillé de son pays, si mélancoliquement évoqué, ce soir, par une inconnue. Oh ! cette voix, comme elle lui rappelait tout-à-coup les douces choses de "chez nous" !....En un instant, il vit tout, le pauvre enfant, tout, jusqu'au plus petit rien, ce petit rien qui s'était passé "chez nous" et qui, subitement, prenait les proportions d'un événement....

Il se rappela qu'il l'avait entendue, une fois entre autres, la touchante ballade, des lèvres mêmes de Jeanne, un matin d'automne, alors que les feuilles commençaient à tomber comme aujourd'hui, tombent, une à une, toutes ses pauvres illusions....La voix qu'il entendait, non, non, ce n'était pas la voix d'une in-

connue, c'était celle de Jeanne; il la voyait, traversant la prairie, de grand matin, ses seaux aux bras....là-bas, les vaches la regardent venir de leurs bons gros yeux; et elle chante, oui, c'est bien elle qui chante:

Plongé dans les malheurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

Ah ! le beau rêve...Non, Paul, en ce moment, n'était pas à New-York,perdu au milieu d'une sale ruelle, non, ce n'est pas un ciel bas et triste, sans scintillements d'étoiles qui enveloppe une ville de fer !...c'est une belle nuit d'été, aux bords des flots bleus de la Baie des Ha ! Ha !...La brise n'était pas cinglante, comme ce soir, mais elle était très douce et faisait courir dans l'herbe et dans les feuillages des froissements de soie et des chuchotements, partout; ce n'était pas l'odeur puante de la boue des rues qui montait vers lui, mais c'était un parfum pénétrant de treffles et de foin fauché qui venait de la terre fraîchement remuée et humide de rosée, non, les lumières blafardes du gaz ne font pas de ces clartés fantastiques qui blanchissent les feuillages frémissants; et c'est bien la lune qui, en ce moment, apporte le sourire de sa lumière laiteuse et coule de menus rayons dans la verdure noire des champs qu'elle égaye d'u-

ne danse de vers luisants....Ah ! que tout est rayonnant et beau !....

Mais, est-ce un rayon du ciel bleu auréolant d'un dernier reflet d'or l'image aimée qui flottait dans l'âme du jeune homme, ou un ange béni qui, de sa douce présence, irradie sa vision ? Il ne sait, mais: rayon du ciel ou ange de Dieu, qu'importe !....Son imagination ouvre toute grande son aile et s'envole, légère et joyeuse, vers le pays ensoleillé de sa Jeanne, pour la retrouver là, belle et dans toute l'exquise fraîcheur de ses vingt ans...Et ils vont tous deux, leur cœur battant à l'unisson, par des sentiers ombreux, qu'illumine l'éclat de ses beaux yeux. Elle, le sourire aux lèvres, rayonnante et gracieuse, dans toute la troublante beauté dont le printemps de la vie a paré son front vierge de jeune fille; lui, ému, s'enivrant du bonheur d'être près d'elle, buvant les paroles qui tombent de ses lèvres, se berçant au charme de sa voix, grisé de félicité, l'extase dans les yeux, le paradis dans le cœur ....Inoubliable ivresse de pur et chaste amour !...Mais, hélas ! rêve mensonger, sur les débris duquel la réalité, froide, ironique et moqueuse ne tarde pas de tinter son glas funèbre....

Paul a l'air d'un fou au milieu de la rue. Au-dessus de lui la voix chante toujours et elle finit, en ce moment, la vieille ballade ca-

nadienne :

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux ;
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Pauvre rêve !....rien ne reste de lui que le souvenir gravé au fond du cœur du jeune homme. Que n'as-tu vécu longtemps, que n'as-tu duré toujours, ô pauvre rêve éphémère, pour consoler dans son exil le petit canadien !...

Ce n'était donc pas la voix de Jeanne que Paul avait entendue ; c'était celle d'une jeune compatriote, exilée comme lui, et qui, dans un chant du pays, s'efforçait de faire revivre en son âme, les jours envolés de ce temps des violettes et des roses, le temps de la jeunesse..

Maintenant, Paul, rentré dans la réalité, s'efforce de l'adoucir, et il se sent aimer cette jeune inconnue qui lui avait fait revivre, un moment, des choses si suaves. Il se la représente avec de grands yeux bleus, tristes et rêveurs, avec de longues tresses de cheveux bruns, avec un esprit orné par une bonne éducation de famille, comme Jeanne. Il la voit, rêvant au pays, à l'ancienne maison, au village, déterrant tous les chers souvenirs cachés, là-bas, à l'ombre des vieux murs....Peut-être était-elle née sur une de ces plages où viennent déferler les vagues du beau Saint-Laurent, et, à cette heure, où elle chantait :

Un jour triste et pensif,
Assis au bord des flots.....

peut-être se voyait-elle au temps où, le soir, sur la grève, elle regardait au loin se balancer lentement les voiles blanches et entendait la chanson des vagues ou le cri des grandes mouettes grises....

C'était pour Paul une sorte de consolation de savoir qu'il n'était pas le seul à avoir fait ce rêve des Etats-Unis: ce rêve, qui n'est qu'une pauvre illusion qui meurt et qu'on enterre dans le coin de terre abandonné là-bas....

Quelques minutes après, dans sa chambre toute triste, Paul eut longtemps la vision de sa petite compatriote inconnue qui, avec Jeanne, lui souriait.....



XXI

C'ETAIT un soir,de fin de novembre,un vilain vent d'hiver s'était levé,faisant courir un frisson, une impression inusitée de froid sur la grande ville....Paul, les deux coudes appuyés sur sa table et la tête dans les mains, lisait une lettre qu'il venait de baiser pieusement à l'endroit de la signature....Pauvre lettre venue de bien loin, elle était écrite par une vieille main tremblante et mal exercée. Les lignes chevauchaient les unes sur les autres et les fautes ne manquaient pas.

Mais elle disait :

Mon cher fils,

La présente est pour te donner des nouvelles de notre santé qui, pour le moment, sont assez bonnes, nous en remercions le bon Dieu. jusqu'à aujourd'hui, c'est Jeanne qui t'écrivait pour nous, mais elle n'est pas bien, tant

s'en faut, de ce temps-ci, la pauvre chère enfant,et c'est moi,ta vieille mère, qui prends aujourd'hui la plume pour te parler de nous ; tu m'excuseras, sachant que je ne peux pas mieux écrire.

Mon cher fils, je tenais à te dire que nous sommes bien dans la peine depuis bientôt un an que tu es parti ; on dirait vraiment que la prospérité ainsi que la joie nous ont quittés avec toi. L'année est dure par rapport aux grandes pluies qui sont tombées cet été et qui ont fait manquer complètement la récolte ; à vrai dire, il n'y a que la pièce de terre neuve du côté de la route qui nous a rapporté quelque chose. Je t'assure que nous sommes bien dans la peine et ton père est triste, et je crois qu'il se fait un grand tourment par rapport, comme je t'ai dit, à la mauvaise récolte même que je vois bien souvent, la nuit, qu'au lieu de dormir, il songe quasiment toujours. Moi aussi, je me fais bien souci de tout cela ; il y a des fois où le chagrin me prend et il me passe toutes sortes d'idées.

Mais qu'importe tout cela pourvu que le bon Dieu garde toujours mon pauvre garçon comme je le lui demande tant et qu'il ne puisse point lui arriver de mal, par mauvaise conduite. Si c'était ça, je serais trop malheureuse. Il nous vient de temps en temps à ton père et à moi, des idées qui nous font

peur, c'est que tu ne reviendras plus au pays et que tu resteras là-bas. Nous sommes bien vieux, mon bon Paul, ta pauvre mère t'en supplie à genoux, que tes malchances ne t'empêchent pas d'être sage et de revenir bientôt. Autrement, j'aimerais mieux mourir tout de suite, et ton père aussi. Vois-tu, à moi, il me semble que tu es plus malheureux que tu nous le dis; si cela est vrai, sois plus courageux quand même et prie le bon Dieu toujours, comme nous le prions tous ici.

Nous voyons souvent ta petite Jeanne; elle est bien bonne et elle embellit toujours. C'est son grand bonheur de venir nous trouver pour parler de toi; elle dit qu'elle a bien hâte de devenir ta femme, mais, elle aussi, il lui passe souvent dans l'idée que tu ne reviendras plus et elle pleure. Je pourrais mourir contente si je vous voyais mariés. Vous feriez bâtir une maison près de la nôtre qui ne serait plus assez belle pour vous. Nous faisons bien souvent des projets là-dessus, le soir, avec ton père.

Adieu, mon cher enfant; les gens de chez nous et aussi monsieur le curé s'informent beaucoup de toi et de quand tu vas revenir; Les voisins te saluent; pour moi, je sais que je n'ai plus de joies depuis que tu es parti. Conduis-toi toujours comme un homme sage et rangé sur qui on aura jamais rien à dire.

Je termine en t'embrassant, et ton père et Jeanne aussi qui te prient en même temps de nous écrire au plus vite.

Ta mère qui t'adore,

Marguerite Pelletier.

P.-S.—Ne te fais pas de troubles pour Jeanne,c'est un gros rhume seulement qu'elle a.

A la campagne, on n'apprend guère à exprimer les sentiments du cœur. Les femmes et les jeunes filles, élevées aux champs, sentent très vivement quelquefois ; plus que les autres même chez qui, souvent, une sorte de sensibilité et de sentimentalisme factice, puisés dans les romans, ont remplacé les sentiments naturels du cœur ; mais chez les paysannes, les mots manquent pour rendre leurs émotions et leurs pensées ; le vocabulaire raffiné de la passion est fermé pour elles ; et, elles ne savent traduire ce qu'elles éprouvent qu'à l'aide de phrases simples et naïves, mais tranquilles.....

Elle attendait Paul à son retour de l'ouvrage, cette lettre de sa mère. Quand il en eût fini la lecture, il faisait sombre dans la chambre ; il alluma sa lampe et la relut, puis, une troisième fois, toujours de plus en plus ému ; et il sentit, à la fin, son cœur se briser ; des sanglots soulevèrent sa poitrine et toute sa révolte, toute son émotion, tout son ennui se fondirent dans les larmes.....

XXII

ENCORE une fois, c'est Noël, la fête à la fois si mélancolique et si joyeuse,—la fête évocatrice des souvenirs heureux...

Là-bas, au village, l'église doit être illuminée comme en un rêve. Il y a des cierges,des fleurs, de l'encens et une grosse cloche qui carillonne gaiement; si gaiement qu'elle semble avoir une âme et que de mignons anges s'amusent, ce soir,à la frapper à coups de marteaux: dig! dig! dong! dig! dig! dong! dig! dong!... Tout le monde est en habit de fête; les femmes bien enveloppées dans des pelisses de laine et les hommes calfeutrés dans de larges paletots au col relevé. Tous ont l'air heureux. Et, pendant que le silence s'établit au dehors, la foule des arrivants ayant diminuée, l'orgue entonne un hymne triomphal et les naïfs et touchants noëls éclatent sous la

voûte de l'humble temple.....

Paul voit tout cela ; il entend toutes ces harmonies, ce soir, pendant qu'il est là-haut, dans son étroite mansarde, sous le toit glacial où la bise glisse et siffle comme une couleuvre et que la lune, narquoise, le regarde, à travers la fenêtre, du haut du grand ciel noir cloué de myriades d'étoiles....Une girouette grince lugubrement sous l'effort du vent qui siffle toujours....Dig ! dig ! dig ! dong ! chantent quand même à ses oreilles les cloches de là-bas....

C'est égal, il est triste. Et puis, jamais tant de pensées à la fois n'étaient venues troubler sa tête de pauvre abandonné, depuis qu'il était sur la terre maudite de l'exil ; et il ne comprenait pas, ayant l'habitude de subir ses impressions sans en démêler le sens, comme les enfants. Par nature de campagnard, il était rêveur...

Parmi les gens qui ont grandi au milieu des champs. il y en a qui sont de vrais poètes muets ;ils peuvent tout comprendre et sentent tout ; seulement, ils ne savent pas donner de formes à leurs impressions qu'ils ne sont pas capables de traduire.

Paul était de ceux-là ; et, ce soir de Noël, seul, loin de tout ce qu'il aime, il rêve....

Ah ! ce qu'il y en avait, aussi, d'éléments de rêves durant les années si douces où, dans

le grand air pur des bords du fleuve canadien et des montagnes du Saguenay, il avait poussé comme un jeune chêne..... Les premières images, d'abord, gravées dans sa tête d'enfant, étaient saines: son père et sa mère, deux figures chéries; puis, plus tard, celle de Jeanne, la promise: enfin, le foyer, celui de la Malbaie et, ensuite, la petite ferme de là-bas, au Saguenay.....

Dans son souvenir, tout cela était inscrit ineffacablement à une place sacrée et profonde. Ensuite, il y avait de grands bois, des courses à l'aventure, sur des routes à peine tracées, des travaux sous un soleil de feu, dans les champs, où, à l'ombre, dans la forêt pleine de chansons. Pendant toutes ces années, en dehors des deux villages où il avait vécu, il ne connaissait presque rien du reste du monde; pour lui, il n'y avait alentour du village, que la campagne cultivée ou sauvage, des forêts et des montagnes.....

Dans ces montagnes et dans ces forêts où il était allé vagabonder des jours entiers, au temps de son enfance, il avait eu, il s'en souvient, des rêveries de petit solitaire, des contemplations du petit ermite ;mais cela ne durait guère. Tout-à-coup, il lui venait des envies de courir, de grimper au sommet des arbres et d'attraper des oiseaux....

Enfin, les années plus sérieuses étaient ve-

nues: son amour pour Jeanne, ses promesses et ses serments de jeune homme ses désirs, vagues d'abord, puis, plus précis, de voyages et d'inconnus; son dégoût pour la terre, ses indécisions :—partirait-il ou bien se résoudrait-il à mourir sur la ferme ?—et puis le départ, début de sa vie d'homme, triste essai des ailes de sa liberté; hélas ! aussi, commencement de l'exil et de la misère.

Comment tout cela finirait-il, mon Dieu !..

Oh ! qu'il était loin, qu'il était donc très loin, le temps où il attrapait des oiseaux et où, dans le bois, il rêvait comme un petit solitaire....

Non, il ne comprenait pas bien, dans cette physionomie des choses pourtant si douces qu'il entrevoyait, ce qu'il y avait de morne et d'anormal qui put lui serrer le cœur. Aussi, à la fin, par cette nuit aux teintes moroses, comme tout lui-même, il n'y tint plus et il se mit à pleurer; à pleurer sur la vie qui n'est qu'un leurre, qu'une longue illusion et où il en est des âmes comme des fleurs....

Quand il se réveilla, au milieu d'un cauchemar, une lueur pâle, pâle, qui donnait froid, commençait à entrer par la fenêtre sans rideau....



XXIII

PAUL pleura sur la vie où il en est des âmes comme des fleurs.

Dans les luxueux parterres de nos demeures, il y a des fleurs, très jolies, qui poussent aidées des soins d'habiles jardiniers. Leurs corolles embaument sans cesse, le jour, sous de chauds rayons, et la nuit, sous la rosée du ciel ; l'air est pur alentour et elles grandissent, toujours belles et parfumées. Mais, en quelque champ isolé, au milieu des ronces et des pierres, il en est d'autres qui essayent de s'épanouir, seules, privées de tout soin, sans qu'aucune main ne vienne, de temps en temps, redresser leur tige fragile ; un jour, privées du rayon dont elles auraient besoin pour réchauffer leur corolle engourdie, un autre jour, ne pouvant avoir la goutte de rosée dont elles ont soif, elles finissent par pencher leur tête en un

geste de découragement, et elles ferment pour toujours leur calice rempli des pleurs du regret de ne pouvoir exhaler, comme leurs sœurs des parterres, le parfum qu'elles renferment......

Triste image de quelques âmes.

Mais pour ces dernières il reste, du moins, une sorte de consolation, à l'heure de l'affaissement.... Comme rien ne demeure, comme tout passe, heures exquises et fleurs, elles ont fui bien vite les bonnes années et ils ont été courts les jours heureux dont on se souvient, à certains moments. Elles ne reviendront plus, il est vrai, ces heures de si douce quiétude que le temps a emportées ; mais après tout, comme au soir agonisant d'une belle journée, le crépuscule laisse, sur le pâle horizon, un reflet chatoyant, ce qui reste de la beauté du jour disparu ; ainsi, au termes des belles années qu'il nous a été donné de vivre,il reste aussi un crépuscule où se dessine le reflet consolant du souvenir ; du souvenir qui, au moins, étouffe, pour un instant, les regrets, et fait s'effacer les couleurs grisées des teintes mystérieuses d'un rêve trop tôt brisé.



XXIV

JUSQU'A vingt ans, dans son pays, Paul avait été à l'abri des contagions malsaines, des dépravations précoces des étiolés des villes, mais il y avait plus d'un an et demi que Paul était aux Etats-Unis—et, depuis qu'il était là, une grande transformation s'était faite en lui. Il avait passé par plusieurs phases morales. Les milieux, le climat, l'ennui, la solitude avaient exercé peu à peu sur sa tête jeune, leur influence; lentement il s'était senti glisser sur des pentes inconnues et dangereuses....

Jusqu'à vingt ans, dans son village, il avait peut-être été indompté; souvent même, il n'en avait fait qu'à sa tête, mais il avait alors un cœur bon et, quand on savait lui parler doucement, on le menait comme un enfant docile... Il avait même le cœur très gros quand sa mère

le grondait et qu'il était sûr de lui avoir fait de la peine; on le voyait baisser la tête avec une envie de pleurer. Oui, c'est vrai, il avait été un peu "mauvais sujet" comme le lui avait dit souvent son père. Il n'avait jamais été libertin.

Mais après ?....

Après, quand il eût brisé le joug de l'autorité paternelle, quand il eût connu la vie des villes, des étonnements de toutes sortes avaient commencé pour lui et il avait vécu des jours d'une vie troublée...

Plus que dans toute autre ville, peut-être, dans l'immense métropole américaine, il y a, dans les quartiers ouvriers, des maisons qui s'éclairent, le soir, aux heures où tout commence à se tranquiliser, dans le reste de la ville. Il sort de là d'étranges odeurs de fumée et d'alcool; il en sort aussi des bruits d'enfer. Là, des groupes de sans-patrie, de sans-famille et de sans-travail vont faire tapage et s'étourdir, absorber, par besoin ou par bravade, d'incroyables quantités d'alcool, arrêter, comme à plaisir, la sève de leur vie, jeune pour la plupart.

Il se passe là d'effrayantes bacchanales.

Oh ! quelle tristesse navrante s'emparerait de nos cœurs s'il nous était donné, un instant, de pénétrer dans l'un de ces antres du vice et de la débauche; d'écouter les conversations

qui s'y tiennent, d'entendre les blasphêmes éructés entre deux hoquets et de surprendre les complots qui se trament cyniquement dans cette atmosphère empestée d'alcool, de fumée et de sueurs !

Jusque-là, Paul avait évité avec horreur ces lieux maudits.... Mais il y avait la sombre nostalgie dont il voulait se débarrasser à tout prix; mais il y avait l'ennui qui le guettait sans cesse à toutes les heures du jour et de la nuit. Alors, il souffrait. Et souffrir, pour lui, c'était chose relativement nouvelle; et, il cherchait à se révolter contre cette puissance inconnue qui étreignait son cœur dans de pesants anneaux de fer ! Oh ! s'étourdir, alors; oh ! oublier, à tout prix; ne fut-ce qu'un instant....

Et, un soir, il s'était laissé entraîner, par un camarade, dans un de ces estaminets qui pullulent dans les quartiers ouvriers des grandes villes. Il y fit des connaissances et s'amusa bien, l'ivresse aidant. Il y retourna le lendemain. Les jours suivants, quand l'ennui le prenait et qu'il avait peur de la solitude, le soir, il y allait de nouveau, toujours.

Allait-il donc tomber tout à fait, comme tant d'autres, qui,eux aussi, avaient été bons, allait-il donc s'avilir, se ravaler au niveau de cette classe d'ivrognes ? Sa débauche allait-elle devenir repoussante et vulgaire, com-

me la débauche des ouvriers ?...

Hélas ! oui, il arriva cette chose triste : Paul se mit à boire, à boire avec frénésie pour s'étourdir. Depuis un mois, on le voyait traîner les bouges, au rang des plus débraillés, et s'essayer, pour plaire à ses compagnons, à des airs cyniques et débauchés.

Il y avait beaucoup d'enfantillage, il est vrai, dans son cas ; mais, c'est égal, il avait parcouru du chemin depuis quelque temps. Il était libertin.

Pauvre mère, comme elle a raison de prier, là-bas, pour son fils, et Jeanne, quand elle va, chaque soir, au calvaire de la route, dire une prière pour son fiancé, si Dieu pouvait donc l'exaucer !....



XXV

NOUS qui vivons la vie régulière de la famille, assis paisiblement, chaque jour, au foyer, ne jugeons pas trop vite ceux que la destinée a jetés dans des conditions d'existence anormale, dans de lointains pays, au milieu de privations, de convoitises et d'influences que nous ignorons; ne jugeons pas trop vite les exilés et les errants dont les souffrances, les joies, les impressions tourmentées nous sont inconnues.

Dieu exaucera Jeanne.

Quand il buvait, Paul semblait heureux et il oubliait tout. C'était ce qu'il voulait. Mais ensuite venait la période d'affaissement, l'abrutissement après boire. Comme tous ceux qui ont bu, il restait là, l'oeil morne, le front tombant sur la table, avec des sourires bêtes; ou bien, ayant encore conscience de sa digni-

té, il se raidissait contre l'ivresse, relevait la tête quand même, et sa figure montrait je ne sais quelle expression de tristesse et d'écœurrement...Et, c'est quand il revenait dans sa chambre de ces parties de plaisir que le quartier où il logeait lui semblait plus triste; qu'il songeait le plus à son village, à sa mère et à Jeanne pour lesquelles, alors, il se sentait un attendrissement infini; qu'une envie forte de pleurer le prenait et que quelque chose comme une larme lui venait dans les yeux.

Vingt fois, il prit la résolution de ne plus boire, de ne jamais plus aller retrouver ses nouveaux compagnons. A vingt ans, quoi ! on est un grand garçon et il semble que l'on sente le besoin de devenir sage, quand on a succombé à l'attrait des plaisirs.... Les quelques sous qu'il gagnait péniblement, ne pouvait-il donc pas en faire un meilleur usage ? pourquoi ne les amasserait-il pas pour retourner au pays ? Allait-il mourir ici ?...Oh ! non, non, pas cela !

Et puis, il en avait assez, à la fin, de ces scènes de cabaret tant de fois répétées déjà. Traîner ses nuits dans des bouges, au milieu de gens ivres, ivre soi-même; risquer de se faire ramasser le lendemain dans les égoûts; on se lasse, vraiment, à la longue, de ces plaisirs bas. D'ailleurs, les lendemains sont pénibles et se ressemblent tous.

Mais, mon Dieu ! ces résolutions qu'on a pris tant de fois et qu'on n'a pas su tenir.... on n'ose plus les reprendre encore, ou du moins. on n'ose plus le dire ; et l'on s'affaisse toujours, inerte, laissant passer les jours, attendant le courage qui ne vient pas....

Et pourtant il vint pour le pauvre Paul.

Le printemps était arrivé avec le mois de la verdure et des fleurs, avec le retour des oiseaux, des insectes et de la vie. Les soirées, maintenant plus chaudes, lui permettaient de reprendre ses promenades sur les quais, de regarder partir et arriver les bateaux et de les voir évoluer en tous sens dans le port. C'était la délivrance Il ne se sentait plus si seul et les tentations d'aller passer les longues soirées dans les buvettes, s'en allaient avec le retour des soirs de mai. C'était si triste, ces soirs d'hiver, quand, dans sa mansarde, il n'avait qu'à écouter les sourds grondements du vent et les tintements de la pluie contre les vitres....

En pensant à l'épouvantable hiver qu'il venait de passer, Paul frémit à la vue de l'abîme où il avait failli s'engloutir. Il était grand temps de s'en éloigner ; aussi, il jura de ne plus boire jamais. Comme l'habitude n'était pas invétérée, il put strictement tenir la promesse qu'il s'était faite à lui-même ; et jamais il ne se grisa plus.

Jeanne était exaucée et sa mère n'avait pas prié en vain.



XXVI

IL est peu de personnes qui ne se soient attardées,souvent,sur les quais de quelque port de ville maritime pour regarder décharger les vaisseaux de toutes grandeurs et ces énormes chalands lourds de marchandises provenant de toutes les parties du globe. Les débardeurs, à qui appartient le monopole de cette rude tâche, forment une étrange population, où les types les plus extraordinaires se trouvent réunis. C'est une catégorie de travailleurs originale dans nos sociétés régulières d'aujourd'hui. La vie au grand air, les alternatives de flânerie et de dûr labeur lui donne cet aspect spécial remarquable.

Halés par le grand air, cheveux et barbe hirsutes, vêtus d'accoutrements bizarres, les débardeurs forment assurément l'une des parties les plus pittoresques de la population d'u-

ne ville. Irréguliers et fantaisistes, ils prennent le temps comme il se présente et travaillent quand l'idée leur en vient. Un jour, il suffira à l'un d'entre eux d'avoir gagné quelques sous avant midi ; estimant alors qu'il a assez travaillé, il va s'étendre au soleil sur un tas de sable, de charbon ou de ballots de marchandises, et il dormira à poings fermés ; ou bien, allongé sur le dos, il causera avec un compagnon à mots longuement espacés.

Quand le travail sera abondant, faudra-t-il donner un bon coup de collier ? on peut compter sur tous les débardeurs. Ils y seront tous et travailleront ferme. Mais gare aux suites. Durant des jours entiers, les produits de leur travail s'engouffrent dans les cabarets des environs qui deviennent le théâtre d'effroyables bombances. Sous la pluie et en plein soleil, le métier est rude et donne soif....

Chaque matin, quand arrive la troupe des débardeurs, un bon tiers manque de ceux qui ont travaillé la veille : les uns sont malades, les autres font ripaille, d'autres enfin, ne se soucient pas de travailler.

Alors on embauche ceux qui s'offrent à les remplacer. On prend tous ceux qui se présentent et c'est ce qui donne ce caractère hétéroclite à cette société mêlée. Beaucoup sont des malheureux venus de leur province, sans métier, sans amis ; des jeunes gens qui ont

quitté leur village pour venir tenter fortune dans les villes et qui n'ont pas pu trouver mieux, en arrivant, que de s'embaucher portefaix : recrues de l'armée de la misère. Ils offrent ce qu'ils ont, leurs bras ; ils battent le pavé de la ville depuis des semaines, le ventre creux ; il faut bien qu'ils mangent. Et ils échouent là, brisés, abattus ; mauvais entraînement pour un métier où ii faut soulever des fardeaux de centaines de livres, les placer sur sa nuque, et courir sur la passerelle en planches qui relie le bateau au quai....Un jour, un jeune homme tente cet exercice, il s'évanouit ; on le relève et il raconte son histoire. C'est un pauvre petit paysan de la campagne qui est venu "s'enrichir" à la ville. Toutes les portes se sont fermées pour lui partout où il aurait voulu entrer ; et il est venu là, sur les quais, parcequ'il a entendu dire qu'on y a toujours besoin de travailleurs et qu'il ne pouvait pas trouver d'autre chose à faire pour payer le loyer de la chambre où il couche et les repas qu'il prend de temps en temps.

En vérité les mancherons de la charrue qu'il conduisait dans les champs du père étaient moins difficiles à manier que ce pesant panier à charbon ; et le broc au bout duquel se balançaient quelques gerbes d'épis dorés ou une botte de foin fleurant le trèfle, était moins lourd que ce ballot qui semble refer-

mer du fer ou du plomb.....

Il y a de tous les genres dans ce monde varié des débardeurs. Outre ces pauvres chercheurs de trésors en rupture de ferme, on y rencontre des trimardeurs de dangereuse espèce souvent, à qui il a pris fantaisie, un bon matin, de se gagner quelques sous honnêtement; des cheminaux que la faim fait quitter les grandes routes, mais qui continuent quand même, sur les quais, à dormir à la belle étoile, se servant de sacs comme matelas et couvertures; on y voit même des fils de famille en brouille avec le papa qui a été assez cruel de vouloir les condamner à gagner leur vie dans un bureau quelconque. Nulle part la variété du recrutement n'existe davantage.

Cette vie est rude et peu rémunératrice. Par tous les temps, le débardeur est sur les quais, mouillé par la pluie ou cuit par le soleil. Et pour gagner les quelques sous qu'on lui promet, il lui faut fournir au moins dix heures de travail.

Aussi, bien peu de ces ouvriers meurent dans le métier et l'on s'empresse de le quitter dès qu'on peut, malgré que cette vie au grand air où l'on ne dépend guère que de son caprice fasse que ce métier dûr et incertain exerce sur certains caractères un incomparable attrait.

Paul, n'en veut plus, lui, de ce métier de chien; coûte que coûte, il lui faut d'autre cho-

se. Depuis près de deux ans qu'il déchargeait et chargeait des navires, il en avait assez. Aussi bien, allait-il se laisser arrêter en route par la fluxion de poitrine ou la tuberculose qui le menacent tous les jours, lui et ses compagnons ?

Est-ce donc cela qu'il avait rêvé ? Est-ce donc pour cela qu'il ne voulait plus entendre parler des travaux des champs ? Oh ! que la charrue lui paraîtrait douce à conduire, à cette heure !.... Et ils étaient si bien domptés les deux grands bœufs roux qui la traînaient, des journées entières, sans jamais se lasser, avec leur air doux et résigné....



XXVII

Un matin, Jacques Pelletier, à qui c'était le tour d'aller mener les bidons de lait à la fromagerie du village, remonta avec une lettre qu'on lui avait remise au bureau de poste et qu'il savait, par l'écriture, venir de Paul.

C'était un de ces matins de fin de mai où, de très bonne heure, dans les campagnes, le train des semailles bat déjà son plein.

A cette saison de l'année, dès cinq heures, en effet, les petits chevaux canadiens et de grands bœufs, attelés à la charrue, tournent la glèbe avec une sorte de lenteur active, à croire qu'ils ne s'arrêteront jamais, pendant que l'on entend les chants des oiseaux, les cris des hommes des champs et les mugissements des troupeaux de vaches et de génisses qui paissent éparpillées aux environs, dans les prés de chaume non encore labourés ou sur la lisière

de la forêt déjà verdoyante....Toute la journée, le soleil printanier va répandre sur ces pensibles paysages une clarté qui rayonne et qui charme....Jusqu'au moment où il s'approche de midi, l'astre tempère son ardeur et permet à la brise de rafraîchir l'espace que bientôt rempliront tout entier ses rayons dominateurs....

Et quand, sur le soir, la nature s'est voilée d'un agreste mystère; quand le roi du jour, arrivé au terme de sa course quotidienne, s'est arrêté au-dessus d'un nuage sombre que frange une lumière d'or,avant de faire le plongeon dans les flots irisés de la baie, Jacques Pelletier est rentré à la maison avec sa lettre, qu'il avait gardée sur lui toute la journée, afin de la lire, le soir venu, en famille.

Ce fut Jeanne, qu'on avait appelée, qui en fît la lecture, après le souper.

La jeune fille lut:

Mes chers parents,

J'ai mis pas mal de temps à répondre à votre dernière lettre, mais je suis bien excusable. Je n'ai que le soir pour venir causer avec vous sur le papier et je suis si fatigué, ces soirs-là, que je ne tarde pas à m'endormir. Mais aujourd'hui, je ne puis retarder davantage, car, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Cette nouvelle va vous faire de la peine, je le sais, et je vous en demande d'avance, bien par-

don, comme pour toutes les autres peines que je vous ai causées.

Comme vous le savez, il y a déjà un an et demi que je suis aux Etats-Unis. Je pensais bien quand je vous quittais, qu'après un si long temps, ma position ferait envie à tous mes amis de Bagotville, mais Dieu ne l'a pas voulu, faut croire, puisque ma position actuelle est plus mauvaise encore que celle d'il y a un an. Je suis toujours employé à charger et à décharger les bateaux dans le port, et c'est ce que je ne peux plus endurer. Il faut que cela change absolument, et j'ai décidé de faire autre chose.

C'est ce que j'ai décidé, chers parents, qui va être bien triste pour vous et j'aime autant vous le dire tout de suite.

Dans quelques jours je vais m'embarquer sur un steamer pour m'en aller dans les vieux pays où l'on me dit que je pourrais trouver des chances. Quelquefois ça ne fait pas dans un pays et ça fait dans un autre. On embarque, de ce temps-ci, de grandes quantités d'animaux dans un navire, et je suis engagé- avec deux autres compagnons, pour les garder durant la traversée. On appelle cela bouvier. Ça me permettra de ne pas donner d'argent pour payer mon passage.

Je n'ai pas le cœur à rire, c'est vrai, mais c'est drôle tout de même de penser qu'il y a un

an et demi, à ce temps-ci, j'allais être un monsieur, et je suis un bouvier.

Je sais bien, à présent, chers parents, que je n'aurais pas dû vous quitter ; mais maintenant que c'est fait, il faut bien souffrir mon sort. Dans l'état où je suis, je n'oserais pas retourner parmi vous, bien que je sache que vous me recevriez avec joie ; et puis, il faut absolument que je change d'occupation. Il vaut autant que ce soit là-bas comme ici et il me semble que m'embarquer pour un autre pays, c'est tout ce qu'il me faut, bien que m'en aller plus loin de vous me fasse bien souffrir. Là-bas, je peux trouver une bonne place et me gagner un peu d'argent, alors je retournerai. Je sais bien à présent que je ne serai jamais riche.

Dans quelques jours alors je serai à des milliers de lieues encore plus loin de vous. Il ne faut pas prendre trop de peine pour cela ; ça ne sera pas pour longtemps. Que j'aie de la chance ou non, je reviendrai dans quelques temps et ça ne prolongera pas mon temps d'absence.

Dites à Jeanne qu'elle ne se décourage pas pour rien, que je l'aime toujours bien fort et que j'ai hâte de la voir et de l'embrasser comme vous tous. Que j'en aurai des choses alors à vous conter et aussi à me faire pardonner. C'est un temps de toutes sortes d'épreuves que

je traverse et il faut subir mon sort comme je vous l'ai dit. Je vous écrirai de là-bas.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur, en vous priant de ne pas m'oublier, malgré tous les chagrins que je vous donne. J'embrasse Jeanne aussi.

Votre fils qui vous aime bien,

PAUL.

Ah ! ceux qui sont aimés ne devraient jamais partir !...

Jeanne finit sa lecture et pleura. La mère, elle, poussa un soupir, un de ces soupirs de femme raisonnable et forte qui sont, avec les larmes d'amour,les plus beaux trésors de la terre... Puisqu'il faut, hélas ! se résigner à les voir grandir, les enfants, il faut aussi s'attendre à tout de leur part. Quand ils sont tout petits, elles sentent bien les mères, que plus ils grandiront, moins ils seront leurs enfants ; elles savent bien que, parvenus à un certain âge, ils vont leur échapper, peut-être pour toujours. Ils ne cherchent qu'à se détacher, ces petits ingrats. Leur première séparation date de leur naissance. Alors, on a beau être leur mère, on n'a que deux bras pour les retenir....



XXVIII

UN soir de fin de juin.

La mer bat à petits coups rapides, phosphorescents, les flancs d'un grand navire encore au repos, secoué seulement par le grondement des machines et le chargement des bagages. La statue de Bartholdi, "la Liberté éclairant le monde", dresse son fanal flamboyant, haut dans le ciel, jetant une note de clarté aveuglante sur les milliers de maisons de plaisance, d'hôtels, de villas, qui enserrent la magnifique rade de New-York, et, par la projection, au loin, de ses vives lueurs, traçant sur les flots une trainée resplendissante....

L'émotion intime et profonde, trempée de larmes qui, bon gré mal gré, règne sur les navires à cette heure des séparations peut-être éternelles, gagne tout le monde, même les indifférents, même les heureux. Un murmure

assourdi de douces paroles chuchotées à voix basse, de sanglots étouffés, de baisers renouvelés avec tendresse ou passion court sur la foule affairée où les plus bruyants baissent la voix par compassion pour la douleur qui passe près d'eux sous un voile.....Des bouquets embaumés arrivent pour des voyageurs et des voyageuses qui partent, frèles souvenirs destinés à survivre le plus longtemps à l'arrachement des adieux, et les notes d'une fanfare se font entendre dans un kiosque, à l'extrémité des quais.....

Pour Paul, il n'y a personne, ni sur les bords du navire, ni sur les quais. Aussi, son coeur déborde pendant qu'il songe à son vieux père, à sa bonne mêre et à Jeanne, qui ne sont pas là pour assister à son départ. Pourtant, ce serait si bon à cette heure, de se sentir près des siens, de presser dans ses bras un être aimé !

La sirène mugissante annonça le départ.

Appuyé sur le sale bastingage du dernier pont, Paul suivit, les yeux secs, les groupes qui s'éloignaient des quais; puis l'hélice battit le flot,et le lourd navire tourna lentement sur lui-même pour sortir du port et gagner la haute mer...

Alors, c'était fini, irrévocable; quand il se retrouva là, sur ce bateau qui s'en allait, il lui vint au cœur un désespoir fou, une angoisse affreuse, dans laquelle il y avait de la terreur

de ce qu'il venait de faire, et tout un immense renouveau d'amour pour le foyer et les chers aimés qui l'attendaient là-bas, et dont il s'éloignait toujours. A cet instant il pensa que c'est bien étrange de ressentir tant de chagrin et de ne pas mourir, et de vivre encore—Pendant quelques minutes il regarda l'eau avec le mauvais désir de s'y précipiter....

La traversée fut heureuse, Paul en ressentit les bons effets. La griserie de la marche, les brises de la mer, l'enivrante sensation d'être emporté toujours de plus en plus loin vers des pays qu'il ne connaît pas et où il espère trouver la réalisation d'un rêve, exercèrent une bienfaisante influence sur son état moral délabré et jetèrent un baume sur les plaies de son âme mise à nu, par ce départ.

Il vécut même, durant ce voyage, des heures délicieuses dont il se promit de garder le souvenir toute sa vie...

Au niveau de cet étage inférieur des navires réservé aux émigrants et aux gens de basse condition, la vie du large est bien limitée sans doute...Le paquebot creuse dans l'océan son puissant sillon, relève en une sorte de double remblai la masse des eaux que son volume déplace et seul le moutonnement régulier de ces vagues soulevées marque l'horizon borné des passagers du pont inférieur. Mais il reste quand même, ici et là, quelques

"postes d'observation" où l'on peut apercevoir un coin de ciel bleu et quelques lambeaux de mer; et Paul avait bien soin de s'emparer le premier de ces endroits quand, le soir, il était libre.

Et, dans ces minutes, bercé mollement avec le navire par les grandes houles du fond, il s'était perdu dans des extases contemplatives, en regardant la lune qui,là-haut, au gré de quelques légers nuages, versait tour à tour son crépuscule errant ou ses rayons d'argent sur les flots sombres. Alors, c'était pour lui comme la sensation d'un recommencement de vie, des bouffées d'espoir en des jours meilleurs, l'oubli des souffrances subies et des larmes versées. Il lui semblait que le navire, en ces instants, l'emportait loin de ces souvenirs de tristesse et d'angoisse. Il sentait tout-à-coup un afflux de sève, une avidité d'agir, de se mêler à la foule des hommes et de se donner plus de peines, de faire plus d'efforts, d'être plus homme, enfin. Que diable ! il y avait déjà eu des jeunes gens avant lui qui avaient été mêlés à la vie, qui s'étaient battu, qui avaient été poursuivis par les malheurs de toutes sortes, qui avaient été proscrits, exilés, et qui avaient triomphé.....Il y a deux ans, à son départ de la maison paternelle, il s'en rappelait, la vie lui apparaissait toute rose, et elle lui promettait bien des caresses, bien des cajoleries. De-

puis, il en avait rabattu de ces illusions de jeune expérimenté. Et pendant ces heures exquises du soir, sur le navire qui l'emporte, tout lui paraît, encore une fois, brillant, souriant, irisé de rose; et il sent de nouveau son cœur battre d'une émotion tendre pour cet inconnu vers lequel il court, comme il y a deux ans. Sans doute il avait failli; sans doute, durant ces longs derniers mois, il avait souffert; sans doute, il avait dépensé beaucoup de force sans profit, mais au moins il avait vécu...il avait vécu un temps d'épreuves qui est utile, qui forge l'âme pour la vie...mais à la condition de ne pas durer toute la vie. Alors donc, à quoi bon vouloir sans cesse tendre les bras vers son cher passé, retenir par un pan de leurs robes sa mère et Jeanne, les chers fantômes qui s'enfuient....Face à l'avenir !

Toute cette transformation d'une âme, c'était l'œuvre muette d'un rayon de lune par une nuit calme, sur la grande mer bleue, d'un sanglotement de quelques flots et de la plaintive harmonie d'une brise nocturne...tant elle est vraie cette transfiguration du décor de la vie au travers de l'âme qui change. Non, ce n'est pas une fantaisie des poëtes et des rêveurs d'associer la nature aux joies et aux tristesses de nos coeurs. La nature sourit ou pleure, aime ou s'irrite, vit ou meurt avec nous, que ce soit notre âme qui en transforme les

paysages ou qu'elle se façonne sous leur aspect.......

Une cloche résonnant fortement dans le silence d'une nuit, annonça trois heures du matin. Une brise plus fraîche et plus pénétrante commençait à se faire sentir. Le ciel pâlissait, les étoiles s'éteignaient. Une blancheur indécise se répandait, s'avançant lentement d'une allure suspendu de fantôme. Des appels et des commandements retentissaient d'un bout à l'autre des ponts. On approchait.....

Déjà, à l'horizon, les côtes se dessinaient, prenaient des teintes infiniment variées et délicates. Le Havre apparut enfin, couché, au loin, dans les vapeurs vagues et grises du jour naissant.

Une heure après, le paquebot était amarré. Une foule compacte grouillait sur le quai. Des gens, comme au départ, il y a quelques jours, se pressaient, se bousculaient, s'embrassaient et s'embarrassaient au milieu de l'encombrement des colis et des marchandises qu'on commençait à décharger. Tous les voyageurs étaient descendus à terre...

Les bœufs avaient aussi repris leur véritable terrain. La tâche de Paul était finie, seul, maintenant, sur le quai, il semblait chercher et promenait autour de lui des regards inquiets qui n'avaient plus, tant s'en faut, l'assurance des viriles résolutions qu'ils réflétaient quand,

là-bas, en mer, il les levait sur la face moqueuse de la reine des nuits....



XXIX

GLISSONS rapidement sur cette époque de la vie de Paul, Il avait voulu voir ce qu'il appelait les vieux pays, et il y était maintenant....Il se trouvait dans ce "vieux pays" de France dont il avait tant entendu parler. Sa personnalité y stagna pour ainsi dire, et ce que nous en noterions n'apporterait plus qu'une mince contribution à la monographie de son âme.

Disons seulement que ce pays, quand il y arriva, lui fit tout-à-coup l'effet d'un vaste tombeau....Jamais, non, jamais, il ne s'était senti si isolé, si petit, si loin !....

Que va-t-il faire, à présent, ce pauvre paria volontaire; où va-t-il d'abord diriger ses pas; en quel coin de cet immense théâtre va-t-il verser ses premières sueurs ....Dans quelle ville, dans quel village, dans quel hameau, la fortune

se cache-t-elle ?—cette fortune récalcitrante et si capricieuse après laquelle il court depuis déjà si longtemps sans avoir encore pu en considérer le moindre attrait, en attraper la plus petite parcelle; Ah ! il le sent bien maintenant, il va falloir y renoncer tout de bon; il comprend enfin, qu'il a lâché la proie pour courir après l'ombre, insensé qu'il est !...Il lui fallait donc aller au bout du monde, manger de la misère jusqu'à s'en gorger, endurer les souffrances sans nom de deux longues années d'exil, pour apprendre que ce qu'il cherchait, c'est précisément ce qu'il vient de quitter !...

Quand, chaque année, des milliers d'individus se détachent de tous les coins de la vieille Europe, où ils ne sont plus capables de vivre, et s'en viennent sur nos bords chercher un peu de travail dans nos champs et dans nos industries, qu'est-ce que peut bien faire un petit Canadien, accoutumé à la vie, large quoiqu'on dise, des cultivateurs de notre province, qui s'en va remplacer, là-bas, un de ces malheureux qui y mouraient de faim ?......

"Voyons, se dit Paul, je suis un immigrant, et qu'est-ce que font, en arrivant, ceux qui vont chercher de l'ouvrage dans mon pays ?" Il en avait vu arriver jusque dans son village de ces pauvres affamés des villes et des campagnes européennes, quoiqu'à cette époque, l'immigration intense et folle, qui menace de

nous envahir aujourd'hui, n'existât pas.

Mais Paul avait beau se dire qu'il était un immigrant ordinaire, comme ceux qu'il avait vus arriver au Canada,il se trompait. Sans doute, c'étaient de pauvres hères, sans un sou vaillant dans leur gousset, comme lui. Comme lui, ils s'étaient imaginé qu'ils n'avaient qu'à traverser un océan pour voir accourir vers eux toutes les chances de fortune dont le passé, au pays ancestral, les avait si fâcheusement privés; mais les conditions respectives des pays qu'ils échangeaient, établissaient entre sa situation et la leur une différence remarquable qui, malheureusement, n'était pas à l'avantage de notre héros......

Si le métier d'immigrant était difficile à l'époque de Paul, à qui il n'avait pas réussi même après deux années d'application soutenue, il l'est encore davantage de nos jours. L'opération ne va pas toute seule, tant s'en faut. D'abord, en général, les émigrants et les immigrants oublient trop souvent le lest quand ils mettent à la voile et c'est la cause de plus de catastrophes qu'on ne pourrait l'imaginer. On le constate tous les jours, tous ceux qui immigrent cherchent invariablement à se jeter dans des spécialités auxquelles leurs aptitudes les recommandent le moins. Un homme nous arrive de l'autre côté; que ce soit un mineur, un débardeur, un baron ou un comte; qu'il sorte

d'un bureau, d'une banque, d'un magasin ou d'une usine, il rêve agriculture dès qu'il touche notre sol du pied. Or, jusqu'ici, il n'a fait que s'illusionner, que se flatter, que se vanter, sans qu'il ait songé une seule fois à se forger une cuirasse et à se faire les muscles en vue de la réalisation de son rêve. Il n'a pas pensé qu'ici, la terre ne consent à nourrir que l'homme décidé à lui sacrifier tout son être entier; son corps, qui devra endurer le froid, le chaud, la courbature, les macérations de toutes sortes; son esprit qui, dans le changement radical de méthode, de mœurs et de climat, devra sans cesse prévoir les contretemps, les accidents, les revers; son âme, enfin, que l'épuisement des deux autres met dans l'impossibilité de reprendre son essor.... Mais s'il n'est pas complètement aguerri, l'immigré, au moins, chez nous, aura toujours le théâtre nécessaire, indispensable au déploiement de son énergie, de ses forces et de sa bonne volonté. Il rêve d'agriculture ! eh bien, qu'il ceigne ses reins, qu'il brandisse la hache, qu'il empaume la pelle et la pioche et il aura le pain et le beurre quotidien, avec peut-être un morceau de fromage; c'est quelque chose.... Mais ce pain de chaque jour, comment le gagnera, à l'étranger, surtout dans cette Europe trop étroite, incapable de nourrir même ses propres enfants, le Canadien capricieux, que des salaires de plus

en plus élevés, des travaux rendus davantage faciles, d'année en année et dans tous les métiers, par les multiples inventions du génie humain, ne réussissent pas à contenter ? Cent fois plus que les Etats-Unis, l'Europe est à redouter pour nos émigrés de toute classe. Le changement de tout, de climat, de nourriture,de moeurs, de méthodes dans le travail, et, avec cela l'isolement accablant, n'en constituent que les moins dangereuses perfidies. Ah ! eux, ils auront beau avoir l'énergie, la volonté, le zèle, enfin, toutes les belles qualités d'où dépend, pour ceux qui viennent chez nous, la promptitude comme l'amplitude du succès, il leur manquera toujours, à l'encontre de ces derniers, l'élément nécessaire pour les faire valoir. Chez nous, le "surcroît" fera défaut, peut-être,souvent, aux immigrés. La Providence ne s'engage pas toujours à donner plus que le denier promis; là-bas, pour les nôtres, c'est "l'indispensable" qui manquera le plus......

Non, Paul n'avait pas raison d'assimiler son sort à celui des immigrés au Canada. Encore une fois, il se trompait étrangement; il était mille fois plus à plaindre qu'eux.

A la question qu'il s'était posée en arrivant: "Qu'est-ce que font les milliers d'individus qui vont chercher du travail dans mon pays ?" il n'eut qu'une réponse, qui fut loin de le satisfaire: "Ils défrichent et cultivent la terre".

Ironie du sort !....ce serait pour refaire cela, ici, qu'il aurait déserté la terre paternelle ; ce serait pour se faire l'"engagé" d'un fermier quelconque ou garçon de ferme dans une métairie de province avec juste assez de sa soupe et de son morceau de pain quotidien, qu'il aurait refusé de devenir chez lui, un cultivateur à l'aise et honorable !....Non, non, mille fois non ! Tout plutôt que cela. Il serait débardeur encore une fois, s'il le faut, casseur de cailloux sur les grandes routes, manœuvre, mineur, tout enfin ; au moins, ces métiers-là ne lui rappelleraient pas, comme dans une ferme, l'incommensurable folie qu'il a faite en quittant "sa" terre du Saguenay, sa pauvre terre si bonne pour lui, si maternelle et qui, aujourd'hui, comme depuis deux ans, avec ses parfums, avec ses couleurs alternatives d'épis mûrs ou de jeune verdure, avec les plaintes si discrètement touchantes qu'elle rend sous les morsures du soc ou de la herse, réclame de toute son âme, son enfant....

Et à partir de là, ce ne fut pour notre émigré que travaux irréguliers, ici et là, partout, trouvés au hasard de courses à l'aventure, toujours ingrats, sans plaisir, accomplis machinalement pour tuer le temps, pour étouffer l'ennui, et aussi pour apaiser la faim....Parce que on n'a pas ce que l'on désire, ce n'est pas une raison pour se laisser crever de faim !....

XXX

PLUSIEURS mois se passèrent, tout l'hiver encore, puis, le printemps reparut. La fortune ne vint pas pour Paul : ni la fortune, ni la chance ; pas même cette aisance qui fait que l'on peut vivre, sûr au moins, du jour du lendemain. . . . Le lendemain, au contraire, s'annonçait toujours pour lui sombre et de plus en plus menaçant. Les quelques sous qu'il gagne aujourd'hui, par ci par là, suffisent pour aujourd''hui seulement ; mais demain ! . . . . . . Demain, aura-t-il un morceau de pain à se mettre sous la dent, comment le gagnera-t-il, au moins, à quel métier va-t-il s'exerçer pour en acheter un ? . . . . . De quoi demain sera-t-il fait ? Cruelle incertitude ! . . . .

Et, avec cela, le mal de l'exil, les sensations amères et les souvenirs qu'il fait naître dans son cœur gonflé. . . . . Le mal de n'avoir aucun

cœur qui batte à l'unisson du sien, de ne connaître que la tristesse, puisqu'il n'a aucune affection, aucune personne pour l'aimer....le mal de fouler aux pieds un sol parsemé pour lui d'épines déchirantes et de ne respirer qu'un air trop lourd à sa poitrine contractée.—Oh ! que ce serait donc bon, alors, d'avoir une épaule amie pour pleurer et un peu d'affection pour se chauffer le cœur !

Comment en est-il donc arrivé à regretter les Etats-Unis, même ce New-York, où, pourtant, il a tant souffert et où il s'est si follement ennuyé ? Là, au moins, il n'était pas si loin de "chez nous", il n'y avait pas un océan immense qui le séparât des siens. Il lui semble qu'il ne pourra jamais le franchir de nouveau cet océan sans fin. Mais il peut au moins écrire ....Ecrire ! oui, ce serait un remède à sa douleur. Mais ses lettres, vraiment, se rendront-elles un jour, ou bien, si elles arrivent à la ferme, les sensations qu'elles expriment, les impressions qu'elles racontent ne seront plus les mêmes que celles qu'il ressent au moment où on les lira, ses lettres. Alors, à quoi sert de se décharger le cœur puisque personne, en ce moment, ne peut en recevoir le trop plein !.....

—Hé ! l'ami, vous me semblez pour la minute passablement embêté..Etes-vous libre pour quelques jours ?

C'était à Paul, qui flânait, un matin, sur les

quais du Havre, en quête d'ouvrage, que s'adressait cette interpellation d'un gros homme à casquette galonnée.

—Et pour qu'est-ce que c'est ? demanda Paul.

—Un des steamers de la Compagnie *"White Star"*, répondit l'homme, doit partir ce soir pour New-York, or, il lui manque un chauffeur qu'on m'a chargé de chercher. Je suis officier de service à bord de ce navire. Voulez-vous vous embarquer avec nous ? Vous aurez $7.00 pour la traversée. A New-York, vous serez libre de revenir ou de rester. Ça vous va-t-il ?

Oui, ça lui allait, et sans plus de réflexion. Comme les aspects de la vie changent vite ! Hier, encore, il lui semblait presque impossible de retraverser cette mer pour s'en aller sur le continent où, au moins, vivaient les seuls êtres qu'il connût et aimât, et voilà qu'on brisait d'un seul coup tous les obstacles matériels qu'il croyait s'opposer à son retour en Amérique ; voilà qu'on lui laissait entrevoir la perspective de la revoir, cette terre où demeuraient ses parents. Sans doute, à New-York, il serait loin encore du foyer, mais il ne mettrait pas de temps à le rejoindre ; non, maintenant, il y était décidé, c'était fini de la vie d'exil.....Il aurait $7.00 en débarquant ; encore quelques jours de travail,quelques privations, et il aurait

assez d'argent pour retourner au village..... Toutes ces réflexions vinrent coup sur coup avec une rapidité électrique; cela dura à peine deux secondes, puis il répondit à l'officier qui attendait:

—Soit, j'accepte....Je resterai là-bas.

—All right ! répondit le galonné. Soyez à bord à midi.

Et il s'éloigna.

Paul sourit; c'était si facile ce qu'il venait de faire. Comment n'y avait-il pas pensé plus vite ?—se rembarquer sur un navire et retourner à New-York, puis au Canada; c'était tout simple....Retourner au pays, au village ! ....oh ! le beau rêve qui allait se réaliser. Il s'y croit déjà. Il y arrivera en automne ,sans doute, un de ces jours de mélancolie paisible et exquise, qui sont comme un dernier repos du soleil avant l'hiver...de grandes ondées auront déjà passé sur la terre semée de feuilles mortes et il y aura dans l'air des senteurs de terre et d'herbe mouillée ....Pourquoi n'était-il donc pas parti plus vite, encore une fois, et n'avait-il pas mis un terme à ce temps qui avait changé tout dans son existence et qui avait semé tant de tristesse après l'avoir lancé dans l'inconnu ?....

....Le lendemain, après la nuit de son embarquement, ce fut la mer, encore une fois; la grande mer bleue et verte qui s'en allait se fon-

dre là-bas, très loin, dans la couleur semblable du ciel....

Filez, Filez ô mon navire !
Car le bonheur m'attend là-bas.

Le bonheur !.....



XXXI

JACQUES PELLETIER dormait, la tête lourde, sur une botte de paille, dans sa grange. Une sorte de pressentiment ou de chagrin venait de l'atteindre au milieu des torpeurs de la méridienne.

Au dehors, le soleil d'août rougeoyait et planait. Tout le village ne semblait plus, dans l'étendue des champs de chaume et sous la coupole agrandie du ciel, qu'une ligne de pauvres maisons muettes. L'on eût dit d'un village abandonné sous les splendeurs en éruption de l'été. Les animaux, appesantis, dormaient dans l'ombre maigre des clotures et de quelques arbres. Pas un cri, pas un bruit de pas,le long de la route poudreuse, à cette heure où, au milieu de l'activité fébrile des travaux de la récolte, tous les paysans font la courte sieste d'après diner....L'azur lui-mê-

me fumait. Une vapeur laiteuse, diaphane, montait en papillottant, comme un encens léger vers la voûte d'une chapelle. Les chaumes et les bardeaux des toitures et les champs, blonds d'épis mûrs, reverbéraient l'éclat terni et brûlant du jour. Dans les cours, où miroitaient quelques restes de boue gluante, des poules se pelottonnaient tristement, alourdies, la tête sous l'aile en attendant que s'allongeât un peu vers elles l'ombre droite des arbres et des bâtisses....

Un bruit de pas sur la paille devant la grange, toute la gente volatile qui s'ensauve en gloussant de mécontentement, et la grande porte du bâtiment s'ouvre en grinçant; aussitôt une ombre noire s'allonge dans la plaque éblouissante de soleil que la porte a fait tomber sur l'aire....Jacques Pelletier se réveille en sursaut et se lève en s'étirant:

—Monsieur le curé !...

—Bonjour, Jacques !... J'arrive de la maison où ta femme m'a dit que tu dormais ici... En fait-il une chaleur ! Nous allons avoir certainement de l'orage tout-à-l'heure...La récolte va être bonne, je suppose !

—Oui, assez, monsieur le curé, malgré qu'elle ait souffert un peu de la sécheresse, c'est l'avoine surtout qui a attrapé du mal; elle est rouillée. Je crois tout de même que le rendement va être assez bon....Si je peux au moins

avoir le temps de finir le serrage avant les gelées....Je suis seul, vous savez, depuis le départ du fils et ça ne va pas toujours vite....

—Ah ! oui, et Paul, en avez-vous des nouvelles ?

—Pas depuis deux mois.....sa dernière lettre était datée de....là-bas, je ne me rappelle plus de quelle place, mais ça doit être loin ce diable d'endroit....Il n'y avait que quelques mots qui ne voulaient rien dire. Il pense bien revenir mais il n'a pas l'air savoir quand, et bah dam! ni nous autres non plus. Pauvre enfant, il n'est pas chanceux!....

—Jacques ?.....

—Monsieur le curé ?.....

Tout de suite, devant la figure devenue subitement grave du prêtre, le père Pelletier vit qu'il y avait du nouveau, du mauvais....Et, avec un air très doux de résignation calme, et d'une voix légèrement tremblante, il dit:

—Non,....pas de nouvelles de lui depuis deux mois....mais, vous devez en avoir, vous, monsieur le curé, des nouvelles...voyez-vous vous avez beau vous intéresser à nous, ce n'est pas pour me demander si la récolte sera bonne cette année que vous avez fait cette longue marche pour venir me voir.....Vous pouvez parler, allez, monsieur le curé,...J'en ai tant enduré, depuis deux ans.....

Alors le prêtre sortit de sa poche un papier

où il y avait quelques lignes d'une écriture de femme et qu'il lut à Jacques.

Le papier disait:

Monsieur l'abbé,

Nous avons, depuis huit jours, parmi nos malades, un jeune homme du nom de Paul Pelletier et qui dit venir du village de Bagotville, Saguenay, Canada, Le pauvre enfant est atteint d'une fièvre typhoide contractée à bord d'un navire qui venait d'Europe et à bord duquel il était chauffeur. Il était malade depuis deux jours quand on l'a amené dans notre hôpital. Son état est très grave; il est même de mon devoir de ne pas vous le cacher, les médecins le condamnent et disent qu'il n'a plus qu'une couple de jours à vivre. Je vous écris afin que vous avertissiez ses parents de qui il parle sans cesse dans son délire .

Quand cette lettre vous parviendra, peut-être que notre pauvre malade ne sera plus de ce monde.

Votre tout dévouée,

Sœur Marceline, *Supérieure.*

—Du courage, brave Jacques !. . . . dit le prêtre, quand il eût terminé la lecture de la lettre.

—Hélas ! j'en ai tant besoin. . . et j'en aurai,

je vous le promets, monsieur le curé, merci !

Tous deux sortirent.

L'air était gros de bouffées d'orage. De lourds nuages se ramassaient en haut et descendaient vite, là-bas, à l'horizon, où il s'en formait un amoncellement noir à faire peur... Et, soudain, comme le prêtre et le paysan arrivaient à la maison, un coup de vent souleva tout ce qui dormait sur terre. Une ombre opaque passa sur l'éclat du jour et une vague de poussière, de feuilles et de fétus de paille, galoppa sur la route..



XXXII

CE que la Sœur Marceline avait écrit à l'abbé Perron était vrai. Il y avait huit jours que l'on avait débarqué Paul du steamer où il s'était engagé comme chauffeur au Havre. Les quelques jours qu'il avait pu travailler à bord, dans l'enfer des fournaises, l'avaient terrassé si lourdement que, dès les premières minutes de sa maladie,il sentit qu'il n'en reviendrait jamais. Le médecin du bord lui avait donné à espérer, mais il ne l'avait pas cru. C'en était bien fini de sa pauvre vie.... Ensuite la masse du navire s'était arrêtée et on avait couché le malheureux dans la boite d'une ambulance, sur un pauvre petit matelas dur, pour le porter à l'hôpital....

....Il est silencieux, l'hôpital, aujourd'hui, comme une grande maison de la mort. Les longues galeries blanches et les corridors sont vi

des. Au milieu de la haute muraille nue, au-dessus des rideaux blancs qui forment les alcoves, l'horloge marque midi....Les douze coups sonnent péniblement d'un timbre affaibli, connu des mourants, ce timbre que tous ceux qui sont venus mourir là entendent dans leurs insomnies fébriles... Oh ! ces lourdes heures de l'insomnie, à l'hôpital, qui voltigent au-dessus de la tête en feu du moribond avec le tic-tac de l'horloge de mort..... on n'entend que lamentations, râles, toux et crachements pendant que tout défile devant les regards fièvreux du mourant: les joies de famille, la jeunesse, les deuils, les morts, les amours, les voyages, tout comme dans un immense cinématographe....

...En haut, à côté, le long des rideaux blancs, des voix qui chuchotent tout bas, des bruits légers à peine perceptibles, des pas discrets de sœurs infirmières marchant avec précaution; elles vont et viennent, les bonnes petites sœurs, d'un air agité, pâles et jaunes sous leur grande cornette, commes des ailes d'ange ...Les douces personnes que ces saintes épouses du Christ—les petites sœurs qui servent dans tous les hôpitaux et qu'on appelle les Hospitalières—Comme elles savent pratiquer la charité, la douceur ! Commes elles savent bien mettre en pratique les paroles du Maître: "Quiconque s'abaissera sera élevé", lorsqu'el-

les vont, s'occupant de tous les devoirs, depuis les plus abjects, jusqu'aux plus élevés, jusqu'aux plus délicats. Et toujours le sourire sur les lèvres, toujours consolantes, entrant dans les chambres et les salles des malades comme un rayon de soleil, et leur laissant, toujours comme le rayon, le regret d'un départ trop prompt.... Puissance étrange que certains êtres dégagent, sympathie mystérieuse et profonde qui apaise toute souffrance, comme une mère endort dans ses bras l'enfant qui pleure et se lamente, l'étoile dans la nuit...le rayon après l'orage !

La maladie de Paul se développa rapidement grâce à son état moral violemment troublé ; il eût la fièvre longtemps, avec du délire, chaque jour.

Et aujourd'hui, en cette lourde chaleur d'été, la fin venait. C'était d'abord une sorte d'état de non-être hanté par des visions confuses, avec une impression persistante de souffrance ; ou bien il éprouvait la sensation de mourir et perdait pour un instant conscience de ce qui l'entourait. Alors, il croyait bien voir se pencher sur lui, le visage d'une sœur, celui du médecin, mais il n'en était pas sûr ; en ces minutes intensement fiévreuses, ses parents seuls et Jeanne subsistaient en son cerveau et ils étaient le centre de péripéties singulières où des réalités vécues s'enroulaient aux fictions les

plus invraisemblables qui se dévidaient selon la logique folle du rêve ou du cauchemar...

Mais vers le soir, peu à peu, l'élan qui étreignait ses tempes se desserra ; des notions lucides traversèrent d'éclairs ses notions hallucinées. Aidé d'une sœur, il eût même la force de lever la tête et de regarder par la fenêtre... Tout baignait dans la clarté du soir, dans l'or pâle d'un beau soleil couchant ; mais ce paysage lui apparût étrange, lointain et blafard, comme s'il le revoyait en une autre existence ...après des milliers d'années. En ce moment, il y avait des voix tristes qui partaient de la chapelle où l'on chantait le Salut du Saint-Sacrement et ces chants voilés par la distance lui causaient une sorte d'agonie inexpliquée faite de nostalgie, de solitude et presque de désespérance...Oh ! en ce moment, une caresse de sa mère, sa mère, là, penchée sur lui et caressant son front brûlant dans ses vieilles mains tremblantes...Oh ! se réfugier dans cette tendresse maternelle et exhaler son dernier soupir entre ces bras qui le berceraient avec tant d'amour et de douleur.... C'était donc la fin de toute chose ! Mourir loin du pays, seul, tout seul, sans une main amie pour fermer ses pauvres yeux, sans une épaule pour appuyer sa tête expirante !...

Une dernière fois, les souvenirs si doux de *chez nous* revinrent trotter dans son cerveau

fou de fièvre, avec cette netteté étrange que donnent aux mourants les approches de la mort...Tout-à-coup, il entendait la cloche de son village qui sonnait bruyamment l'*angelus* d'un beau soir, comme celui où il agonise... Puis, tout de suite après, c'était des visions étranges...un site familier d'autrefois, un paysage avec beaucoup d'ombre, une grande nappe d'eau bleue dont les bords ruisselaient avec un doux sanglotement sur un lit pierreux....Encore un son, oh ! combien doux celui-là : c'est un murmure, une voix de femme qui chante une vieille romance avec laquelle sa mère l'endormait jadis quand il était petit enfant....O mélancolique petite romance, il la reconnaît, de même que la voix aimée qui la lui murmure durant l'agonie....Oui, c'est bien elle la voix, celle de sa mère, et c'est bien elle aussi, la petite romance; sa mère la lui avait apprise dans son enfance et il s'en rappelle un peu :.... c'est un petit enfant qui meurt et que les anges emportent au ciel, là-haut, tout là-haut, au-dessus du firmament tout bleu; par le trou d'une étoile, il aperçoit sur la terre, sa pauvre maman qui pleure, qui pleure sur son petit enfant que les anges blancs et d'or sont venus lui arracher; alors, chantant fort, tant qu'il peut, de sa petite voix de chérubin, il console sa mère, du haut du ciel, sa mère désolée en lui disant combien il est heu-

reux :

. . . .
J'ai pour rideau le voile
De la Vierge d'amour,
Ma lampe est une étoile
Qui brille jusqu'au jour.

. . . . . . Toute la nuit se passa dans le délire ; puis, au matin, le pauvre Paul sentit venir le hoquet de la mort. Que tardait-elle à présent ? Il était prêt. Le prêtre qui avait entendu sa confession et l'avait communié était là, attendant son départ. . . .

Maintenant, c'est certain. Paul ne verra plus le ciel azuré ; et le soleil du bon Dieu, qui tout-à-l'heure va surgir au-dessus de la ville, ne luira pas pour lui. . . Il porta à ses lèvres un crucifix qu'il embrassa avec un ardent amour ; il pria un instant, de toute son âme, la Vierge des douleurs, que priait, chaque soir, sa mère pour lui ; puis, illuminé des visions radieuses de ceux qui meurent en paix, dans le morne silence du matin de cette salle d'hôpital, il s'éteignit en répétant les mots éternels de la mort : Jésus ! Marie !. . . . puis : papa, maman, Jeanne ! au revoir, au revoir dans le ciel !. . .

. . . Paul mourut au point du jour ; à cette heure où la nature, dans les villes comme dans les campagnes, s'éveille dans son harmonie coutumière. Il mourut à vingt-cinq ans, regrettant la vie, comme on doit la regretter à cet

âge... Il mourut sans entendre une de ces voix d'ami ou de parent qui font une caresse à l'âme et reconfortent par leur seule puissance .... Il mourut en dévorant l'espace de l'œil sans l'avoir parcouru, terminant une carrière que pendant trois ans il avait voulu faire ingrate, humiliée, obscure... Il a eu des ailes à ouvrir, mais l'air que, par un caprice, il avait choisi pour le porter a manqué autour de lui. Son rêve fut son monde, Pauvre rêve !.... qu'il se réalise, au moins, dans l'éternelle béatitude de la patrie sans exil !...



XXXIII

IL est doux de constater que dans nos campagnes canadiennes, toutes les traditions, même dans ce qu'elles ont d'originaîrement superstitieux, se conservent toujours fortement imprégnées de l'esprit catholique. Comme au temps de nos bons ancêtres la foi reste vivace, dans le cœur du petit enfant qui pleure toute une nuit parce qu'on n'a pas voulu l'amener à la messe de minuit et qui se console quand on lui dit que le petit Jésus viendra le trouver, par la cheminée, comme dans celui du vieillard qui, au coin du feu, dévidera, des journées entières, son chapelet à gros grains de bois.... Dieu merci ! on enseigne encore le catéchisme dans nos écoles où le crucifix de plâtre reste toujours à la place d'honneur, fixé au mur, audessus de la tribune de l'instituteur. Chez nous, le paysan lève son chapeau en pas-

sant devant l'église ou devant une croix,le long de la route, en croisant un enterrement; il se signe à un grand coup de tonnerre ou aux fulgurations d'un éclair; il dit son *bénedicite* avant et après chaque repas. En dépit de toutes les lois qui cherchent à séparer l'autel de la tombe l'ombre des clochers de nos églises paroissiales s'allonge toujours, à midi, par delà le cimetière qui dort à côté.... Nous n'avons pas encore vu d'enlèvements de croix, d'interdictions de processions, d'expulsions de sœurs, de violations de tombes, de pillages d'églises et de sacristies... Les cloches parlent encore de Dieu à tous les environs, et, chaque jour, le prêtre passe dans les demeures, visitant les vieux, bénissant les malades, caressant les petits enfants.... Et les croix, les grandes croix noires, en bois, en plâtre ou en pierre, plantées partout dans les campagnes, le long des routes, au bord des lacs et des rivières, sur les collines ou dans les champs, les croix restent debout, au milieu de leurs enclos de palissades, toujours vénérées, toujours saluées, toujours pieusement entretenues...

...Oh ! qu'elle est étrange, dans nos campagnes, cette persistance à croire en un Dieu supplicié et à sans cesse élever des bras suppliants vers les siens, miséricordieux ! Tout ce qu'on dit contre cette croix, même dans notre pays si catholique, tout ce qu'on crie con-

tre la doctrine austère qui découle avec le sang de Celui qu'on a cloué dessus !... Et elle reste debout quand même et toujours, au-dessus des misérables discussions humaines, au-dessus des haines, au-dessus des blasphèmes; étendant toujours ses bras sanglants, parlant toujours le même langage divinement miséricordieux.... joie, espoir et consolation des uns; hélas ! aussi, effroi, terreur perpétuelle des autres !...

Oui, les calvaires sont encore debout dans nos campagnes; toujours ils étendent leurs grands bras sous l'ombre savoureuse des arbres et dans le frémissement des champs rayonnants des chaleurs d'été, où, en hiver, dans le calme des plaines immaculées ou sous les poudreries aveuglantes de la tourmente qui passe...

Au bord de la route où, il y a trois ans, un dimanche d'octobre, notre malheureux Paul, avait rencontré son curé et lui avait annoncé son départ, se dresse un de ces calvaires que la piété des fidèles de cette partie de la paroisse, avait élevé, dans les premières années de la fondation du village, pour implorer la miséricorde de Dieu pendant une saison où la récolte avait complètement manqué. Autour de la croix, une jolie palissade avait été construite et, à la base, il y avait une petite niche, creusée dans le bois, recouverte d'une

vitre et dans laquelle on avait placé une petite madone en plâtre. A partir du mois de mai jusqu'au mois de novembre, croix et statue étaient constamment entourées de pots de fleurs, de verdure et de bouquets fraîchement cueillis; les premières roses sauvages du mois de mai et les premiers brins de lilas s'épanouissaient aux pieds du Christ et de la Vierge et les premières neiges, souvent, venaient recouvrir les derniers boutons de géranium qui achevaient de se flétrir sous les morsures du froid... Aux beaux soirs de mai, tous les gens du rang, après le souper, se donnaient rendez-vous au pied de la croix; et là, les jeunes gens et les jeunes filles chantaient des cantiques à Marie:

L'ombre s'étend sur la terre,
Vois tes enfants de retour
A tes pieds, auguste Mère,
Pour t'offrir la fin du jour....

Puis, dans la paix silencieuse de la campagne assoupie, le plus ancien, d'une voix chevrotante, faisait monter au ciel les prières et les supplications du soir qu'accompagnaient, en timides trémolos, sur les arbres voisins, les petites voix déjà ensommeillées des oiseaux..

...C'est un beau soir de mi-juillet. Il fait si calme que de là-bas, du côté du village, on entend les eaux de la baie ruisseller avec un doux sanglotement sur la grève pierreuse. Le

crépuscule tombe, lentement, en nappes grises, du haut des arbres aux teintes bistrées où la brise, très légère, met de légers froissements de soie et fait courir d'imperceptibles chuchotements. Une odeur pénétrante d'herbes aromatiques, de fleurs et de foin coupé monte de la terre qui fume comme un encensoir; et cette senteur porte en elle une griserie qui s'insuffle dans les veines et fait vibrer les nerfs de toute la force de sa volupté. Exceptée la chanson murmurante de la baie, excepté le travail sourd des insectes et les pépiements de plus en plus faibles des oiseaux, pas un bruit dans l'espace; la pureté d'une grande bénédiction tombe sur la nature qui s'endort. Oh ! l'impalpable joie qui palpite dans le ciel et sur la terre à la tombée d'une nuit d'été... Pourquoi faut-il que la douleur s'y mèle ?...

Aux pieds du calvaire de la route, deux femmes, une vieille et une jeune, sont prosternées ce soir, abimées dans une douleur indicible, les épaules secouées de convulsifs sanglots, les joues ruissellantes de larmes brûlantes qu'elles laissent tomber, chaudes, abondantes, à croire qu'elles couleront toujours.

C'est la mère de Paul et Jeanne, sa fiancée, Tout-à-l'heure, pendant que toutes deux, avec le père, prenaient l'air sur le seuil de la maison, en parlant du cher absent, elles avaient vu monter le curé, l'air soucieux, et, tout de

suite, elles avaient compris.

C'est fini? demandèrent-elles, d'une voix brisée, quand le curé fut arrivé.

Le père, lui, ne parla pas.. Et le prêtre, sans rien dire, fit signe qu'en effet c'était fini. ....que c'était la mort. Puis, après ce silence, après les premiers sanglots, il dit:

—Du courage, de la résignation, de l'espérance, braves amis....il est mort en bon chrétien et sa dernière pensée a été pour vous.

Il leur lut ensuite une longue lettre, arrivée le matin, et dans laquelle la supérieure de l'hôpital où Paul était mort, racontait les détails les plus minimes sur la fin du jeune homme, fin toute chrétienne et remplie des plus douces espérances Puis, ce pénible devoir accompli et après quelques douces paroles douées de cette vertu consolatrice du ministre de Dieu, le prêtre s'éloigna discrètement, sentant qu'il était mieux de laisser cette malheureuse famille épancher en paix sa douleur......

Et maintenant, elles étaient là, les deux femmes, au pied de la croix, demandant au milieu de leurs sanglots, force et consolation à la source même de toute force et de toute consolation ....Mon Dieu ! mon Dieu ! c'était donc vrai, l'absent, Paul, l'enfant chéri, le fiancé attendu, n'était plus; c'en était fini de lui et jamais plus il ne reviendrait...Le faible espoir qu'on avait toujours conservé

de le voir revenir un jour s'était pour jamais évanoui !...Ah ! ce baiser que toutes deux lui avaient donné, en ce triste matin d'hiver, quand il était parti dans la voiture du père, c'était donc le baiser de l'éternel adieu !......
"O Vierge, aux multiples douleurs ! ayez pitié de nous, donnez-nous le résignation, vous qui êtes seule, en ce moment, capable de comprendre notre amour, de comprendre nos peines qui furent les vôtres, vous dont le cœur a été, toute la vie, si cruellement transpercé du glaive des plus indicibles angoisses!".....

Lentement la nuit avait noyé toutes les choses dans ses ombres, comme pour ne plus laisser trace de vie ailleurs qu'au profond mystérieux de ces deux âmes endolories...Quand les deux femmes se levèrent pour retourner à la maison, l'étoile du Berger piquait son clou de diamant dans le ciel assombri ; puis, une trainée d'argent apparut à l'horizon et la lune apporta le sourire de sa lumière laiteuse à l'agonie des douceurs crépusculaires....

Et, à la maison, dans la grande cuisine, toute pleine d'obscurité que commence à percer un rayon de lune qui entre par la porte ouverte, le père, qui n'a pas encore dit un mot depuis l'affreuse nouvelle, pleure silencieusement de ces larmes de vieillard, qui sont comme la sève de la vie qui s'en va.....

***

EPILOGUE

UN clair matin de fin de septembre: c'est l'exorde d'un beau jour de prime automne, un de ces jours si limpides, si trompeurs dans leur joie ensoleillée. Le soleil vient de surgir là-bas, du côté des Laurentides... et des caresses de lumières courent sur la prairie, des feux rougeâtres embrasent le champ de chaume, où les arbres de la forêt qui le bordent, allongent de grandes ombres jusqu'à la ferme, blanche et coquette, qui se dresse au bord de la route descendant au village...Cette ferme, qui a si bon air au milieu des champs éblouissants des rayons du soleil du matin, c'est l'ancienne ferme de Jacques Pelletier; c'est celle qu'il avait bâtie, il y a quinze ans, avec son fils et les voisins. Elle appartient à un autre, un nouvel arrivant dans la paroisse, qui a une nombreuse famille, à en juger par les quatre bambins joufflus et à tête hirsute qui, ce matin, s'amusent déjà, dans la cour, à se lancer du sable à pleines

mains....

Jacques Pelletier, resté seul, a jugé qu'il ne pouvait plus cultiver sa terre, et il l'a vendue. Tôt ou tard, il fallait bien, d'ailleurs, que cette chose triste arrivât puisqu'il n'avait plus de fils...En vendant sa ferme, Jacques Pelletier terminait sa belle vie de colon et d'agriculteur. Son rève , son beau rève de défricher, de défricher toujours, d'ouvrir des terres, d'ensemenser, de récolter sans cesse, ce beau rève n'était plus: Paul l'avait emporté avec lui, là-bas, dans la tombe.

Et maintenant lui et la fidèle compagne de sa vie, habitent, au village, près de l'église, une maisonnette de pauvre apparence, mais dont le jardin presque luxueux, qui l'entoure, avec ses fleurs, ses fruits et ses légumes de bonne venue, lui donnent l'aspect d'une villa de campagne, tout en révélant les goûts persistants d'agriculteurs obstinés de ceux qui l'habitent.

Durant les tristes après-midi d'hiver ou par les soirs mélancoliques des courts étés, Jacques Pelletier, en fumant sa pipe, aime à savourer avec une étrange persistance, la volupté de se griser des souvenirs de sa vie de colon, de ressusciter chacune des heureuses minutes passées, d'en appeler et d'en caresser tous les détails, comme un avare son trésor. Le Passé ! son dûr passé de défricheur, c'est,

en effet, son trésor, à lui : un trésor de souvenirs qui l'enivrent et l'enfièvrent ;—ou bien il refait pour la millième fois le compte de ses espérances trompées...Et la mère, elle, passe le temps auprès de la fenêtre qui donne sur l'église, et quand à la tombée des soirs, elle entend un bruit à la porte, elle tressaille, laisse tomber son tricot sur ses genoux, et croît que son Paul, son bien-aimé Paul, va entrer dans la cuisine, les regards pleins d'amour pour elle et va venir l'embrasser. Mais s'apercevant de son erreur, elle reprend son tricot, courbe la tête et sent en elle un grand vide—comme la maison après le cercueil parti...........

....

C'est toujours le même matin de fin de septembre—si limpide, si trompeur dans sa joie ensoleillée...Elle a dix-neuf ans et s'appelle Jeanne. Après avoir traversé le jardin, en cueillant au passage un géranium qu'elle jette aussitôt avec toute l'insouciance d'un enfant, elle franchit la barrière, et, légère, ses deux seaux suspendus à ses bras, s'élance à travers a praire en chantant à tue-tête :

Un canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Les pays étrangers....

puis, elle arrive à la lisière du bois où paît un troupeau de huit vaches, belles et grasses, qui

la regardent venir de leurs gros yeux mélancoliques....Il y a trois ans de cela.

Maintenant, elle a vingt-deux ans et s'appelle Sœur Saint-Paul de la Croix.....C'est à l'Hotel-Dieu Saint Vallier de Chicoutimi, qui venait de se fonder et pour lequel, chaque année, on recrutait des jeunes filles, jusque dans les campagnes. Jeanne y est entrée, malgré les larmes de son père et de sa mère. Elle en avait assez de l'amour terrestre qui, pour elle, était allé s'enterrer dans une tombe, bien loin...et elle a regardé plus haut; puis, s'est mise à l'abri, dans un cadre virginal, dans une douce atmosphère où règne la paix, la bonne paix, que rien ne peut troubler.

Oui, Jeanne est maintenant la sœur de ces âmes aux ailes blanches, aux apparitions mystiques, qu'un même élan de foi, d'espérance et d'amour, emporte vers les rivages de l'éternité, qui volent et planent entre le ciel et la terre, dans la lumière sublime, libres, et d'un coup d'aile s'élèvent au-dessus des misérables désirs de ce monde...qui passent à l'écart, sous le voile virginal, les yeux levés au ciel, chantant les louanges de Dieu et tenant dans leurs mains une croix entourée de lis...........

...Et le jeune homme qui, toujours en ce matin, si trompeur de fin de septembre, rêvait mélancoliquement à l'une des fenêtres de la ferme, que l'on vient de vendre, et où nous

venons de voir quatre bambins joufflus et à la tête hirsute s'amuser à se lancer du sable à pleines mains. . . ce jeune homme rêveur dort maintenant le sommeil éternel dans un coin perdu du cimetière d'un hôpital catholique de la métropole américaine. Au-dessus du léger renflement de terre qui indique sa tombe, il y a une petite croix de bois noir avec, desssus, une inscription en blanc:

PAUL PELLETIER,
Canadien
25 ans.

C'est tout.

Elle est bien seule, la tombe du petit canadien, au milieu de milliers d'autres, étrangères toutes. Elle est seule !. . . Mais c'est le vœu de celui qui y est enfermé qu'elle reste seule longtemps, longtemps. Le pauvre enfant a bien souffert, les trois dernières années de sa vie, et, devant la mort, où tout égoïsme capitule, son dernier vœu a été de faire servir, en exemple à ses jeunes compatriotes et ses souffrances et ses misères d'exil, et il a désiré dormir seul, éternellement, sous la terre maudite de l'exil et de l'esclavage......

Et, en retour des prières et du souvenir qu'il demande de lui envoyer pas delà les espaces, il nous crie, d'en dessous son tertre, et comme s'il était encore ici, il nous crie, tristement: "RESTONS CHEZ NOUS !".

LES PREMIERS FASCICULES S'INTITULERONT :

1.—La planète en feu.
2.—Les armées de l'air.
3.—Les semeurs d'épouvante.
4.—Prisonniers dans les nuages.
5.—Paris bouleversé.
6.—Les chevaliers de l'abîme.
7.—Les tragédies de la mer.
8.—Le siège de Londres.
9.—La ville des taupes.
10.—La bataille aérienne.
11.—Le sang des Samouraïs.
12.—Perdus dans l'Atlantique.
13.—La cohue des fous.
14.—La croisière du *Krakatoa*.
15.—La mer qui brule.
16.—La mer qui gèle.
17.—La tuerie scientifique.
18.—Jap contre Sam.
19.—Le Hibou de l'Océan.
20.—L'invincible Armada.
21.—La muraille blanche.
22.—Nitchevo !
23.—Les fourmis jaunes.
24.—Le choc des deux races.
25.—A nous le choléra !
26.—Le train sanitaire.
27.—Désespoir et vengeance.
28.—Les Chinois à Moscou, etc., etc.

Le Roi du Bagne

PAR

ERNEST CAPENDU

Grand roman dramatique, illustré de 132 gravures, grandeur 7½ x 10, en quatre parties :

1.	L'hôtel de Niorres..........	75c.
2.	Le Roi des Gabiers.........	60c.
3.	Le Tambour de la 32ème demi Brigade..............	70c.
4.	Bibi Tapin................	70c.
	En tout....	$2.75 (franco.)

Chaque volume se vend séparément, mais les quatre volumes complètent l'histoire.

SYNOPSIS

L'intrigue du **Roi du Bagne** est une des plus passionnantes qui puissent se voir. Dès le début l'attention du lecteur sera **captivée** par les faits nouveaux qui à chaque page, viennent augmenter l'intérêt du roman.

Le **Roi du Bagne** met aux prises le pouvoir du Roi avec la bande de **Carapini** qui mettait à profit le désarroi qui règnait alors dans la police, car la date à laquelle commence notre récit précède à peine de quelques années la **Révolution Française**.

La police de **Louis XV** et de **Louis XVI** était malheureusement plus au courant des scandales de toutes sortes, provoqués constamment, qu'elle ne s'attachait à poursuivre les crimes et à protéger les sujets du Roi des vols commis chaque jour à leur préjudice.

En 1785, quoiqu'on fut à la veille des événements les plus terribles, la noblesse étalait son luxe effréné, comme si elle eut eu hâte de jouir

des derniers jours qui lui restaient.

Le **Roi du Bagne** met sous forme de roman les événements qui précédèrent la Révolution. A mesure que se déroulent ces événements, vous voyez se dessiner la silhouette de **Robespierre, Ney, Danton, Fouché, Saint-Just, Léonard, Tallien, Joachim, Angers, Marat,** tous des personnages qui furent activement mêlés à la **Révolution.** Vous les voyez dans le rôle que leur a assigné l'Histoire.

Des scènes d'amour, de mystère, de vengeance, de meurtre ajoutent à l'intérêt de l'intrigue.

L'auteur a su jeter une note gaie parmi ces sombres récits, gaîté qui porte souvent le lecteur à **l'hilarité,** tant les personnages qu'il présente sont naturels.

La lecture du **Roi du Bagne** captivera l'attention du lecteur au point qu'il ne s'apercevra pas des heures passées à le **lire**, car ce roman l'intéressera au double point de vue de l'intrigue et des faits historiques qui y sont consignés.

Ainsi en lisant ce grand roman dramatique vous aurez non seulement la satisfaction d'avoir passé agréablement votre temps, mais aussi vous vous serez familiarisés avec les principaux faits qui illustrèrent les quelques années qui précédèrent la **Révolution.**

Ce roman a d'abord été mis en vente en 55 fasicules à 5c. ; il nous reste encore quelques fascicules séparés pour compléter les collections de ceux à qui il en manquerait.

J. ALF. GUAY

Librairie Française, Gros et Détail

Bureau Chef 283, rue St-Joseph, - - Québec Canada.
Succursale 212, rue St-Jean - - - Québec, Canada.
Maison de Gros 90, rue Notre-Dame des Anges, Qué. Can.

EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE

Les aspirations	par Chapman	$2.00
Albert ou l'orphelin catholique	" Thomas	.50
Le Pélerin de Ste-Anne	" P. Lemay	.50
François de Bienville	" J. Marmette	.50
Le Médecin des Pauvres	" X. de Montepin	.50
Histoire de Napoléon 1er	" Un ancien officier	.50
Originaux et Détraqués	" Ls. Fréchette	.59
Contes de Fées	" Perreault	.50
Contes de Fées	" D'Aulnoye	.50
Félix Poutré	"	.25
Joe Montferrand		.20
Traité du savoir vivre	" Clément	.40
L'Enfant perdu et retrouvé	" L'Abbé Proulx	.25
Recueil de discours préparés	" M. Sauvalle	.30
Joyeux Passe-Temps de la Jeunesse		.35
Femme et Nurse	par Dr Lachapelle	.35

BIBLIOTHEQUE RURALE

Le Jardinier potager, un fort volume		.50
Guide du Parfait Jardinier		.90
Guide des cultivateurs pour l'achat des bestiaux		.75
L'Apiculture moderne	par Clément	.75
Viticulture moderne	" Dubor	.75
Le Bétail	" Froncet	.75
Encyclopédie Nationale des connaissances utiles		.90

CUISINIERES

Le Petit Cordon Bleu	15 cts
Nouvelle Cuisinière Canadienne	30 "
La Cuisinière des Familles	25 "
La Cuisinière..Révde Mère Caron	50 "
Le Confiseur des Ménages	50 "
La Cuisine des Ménages, (relié toile) par Baron Bresse	$1.00

LIVRES DE MEDECINE

Nous faisons une spécialité de l'importation des livres de médecine aux plus bas prix.

Nous importons aussi n'importe quel genre de volumes sur demande et cela à un mois d'avis. Nous avons en magasin pour la commodité de nos clients, tous les catalogues des principaux éditeurs parisiens.



